Jeanne

Ponson du Terrail

Be*Q*

Ponson du Terrail

Les héros de la vie privée

Jeanne

Histoire d'une servante

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1175 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

L'héritage mystérieux
Le club des Valets-de-Cœur
Les exploits de Rocambole
La baronne trépassée
Le Chambrion
La fée d'Auteuil
L'orgue de Barbarie

Jeanne

Édition de référence :
Paris, E. Dentu, Éditeur.

Prologue

I

Ce n'était pas par un beau dimanche, mais par un soir d'hiver triste, pluvieux et froid, que deux gendarmes chevauchaient.

Ils avaient déployé leur large manteau bleu qui couvrait la croupe de leurs chevaux, relevé le collet pour garantir leur cou, et ils baissaient la tête devant la pluie fine et serrée qui leur fouettait le visage.

– Chien de temps ! dit le brigadier.

– Temps de chien ! répéta le simple gendarme, écho fidèle de son supérieur, comme le Pandore de la romance de Nadaud.

– As-tu vu la borne kilométrique que nous venons de passer ?

– Je l'ai vue, mon brigadier, mais il fait trop

noir pour voir le numéro.

– Il y a bien une demi-heure que nous avons quitté la Cour-Dieu ?

– Une demi-heure environ, mon brigadier.

– Temps de chien ! répéta le brigadier.

– Chien de temps ! fit le simple gendarme.

Il y eut un silence ; et, dame ! même quand on est gendarme, c'est-à-dire un héros modeste toujours prêt à sauvegarder la propriété et à donner sa vie pour l'ordre social, on n'est pas enclin à la causerie quand on chevauche par la pluie et le vent, et par une nuit noire, sur un chemin détrempé, au beau milieu de la forêt d'Orléans, entre Pithiviers et la Cour-Dieu.

Enfin, le brigadier reprit :

– Hé ! Poliveau ?

– Mon brigadier ? répondit le simple gendarme qui répondait à ce nom.

– Quand tu verras une nouvelle borne tu regarderas.

– Oui, mon brigadier, je regarderai, et puis ?

– Tu descendras de cheval.

– Oui, brigadier.

– Et tu tâcheras de voir le numéro. Je ne suis pas fâché de savoir combien nous avons encore de kilomètres d'ici à notre soupe.

– Ma foi, brigadier, dit Poliveau le gendarme, abandonnant un moment son rôle d'écho fidèle pour prendre une initiative, je n'ai pas besoin de cela.

– Tu n'as pas besoin de descendre de cheval ?

– Ce n'est pas ce que je veux dire. Je n'ai pas besoin de regarder le numéro de la borne pour le savoir.

– Et comment t'y prendras-tu, camarade ?

– Je ne peux pas bien juger pour le moment, vu que nous sommes en plein bois ; mais il m'est avis que nous ne sommes plus bien loin d'un endroit qu'on appelle *la Belle-Croix*.

– Fort bien. Et il y a une croix ?

– Certainement.

– C'est vrai, je l'ai remarqué ce matin. Mais

une croix n'est pas une borne kilométrique, gendarme Poliveau.

– C'est vrai, brigadier, mais à dix pas de la croix, il y a une borne.

– C'est différent.

– Et cette borne porte le n° 15.

– Cré nom ! dit le brigadier, un joli ruban de queue, et pas une maison, pas un cabaret pour se réchauffer d'un verre de vin.

– Tenez, reprit le gendarme Poliveau, je vois la croix. Regardez... là... sur la droite.

– Ah ! oui !

– Et la borne...

– Moi, j'en vois deux, dit le brigadier.

– Vous voyez deux bornes ?

– Oui, une à gauche, l'autre à droite.

– Alors, vous voyez double, mon brigadier, sauf le respect légitime que je dois à mon supérieur.

– Mais non, dit le brigadier en étendant la

main ; là, sur la gauche, au bord du fossé.

– Bon !

– Ne vois-tu pas quelque chose de blanc ?

– C'est ma foi vrai. Qu'est-ce que ça peut donc bien être ?

Comme le gendarme Poliveau disait cela, son cheval pointa les oreilles et s'arrêta court, manifestant une certaine émotion.

Le cheval est un des êtres de la création dont l'ouïe est le plus développée.

Le cheval du gendarme avait entendu un bruit lointain, si faible, si peu accentué que ni le brigadier, ni son compagnon, n'avaient rien entendu.

Poliveau lui donna un coup d'éperon.

Le cheval se remit en route ; mais à dix pas de est objet blanc qui avait attiré l'attention des deux gendarmes, il s'arrêta de nouveau.

Alors le brigadier et le gendarme entendirent distinctement, à leur tour, un gémissement assez semblable au vagissement d'un enfant nouveau-

né.

Puis il leur sembla que l'objet blanc s'agitait.

– Nom d'une pipe ! dit le brigadier, qu'est-ce que cela ? Tiens-moi mon cheval, Poliveau.

Et le brave homme mit lestement pied à terre, retroussa son manteau pour ne pas marcher dessus, s'approcha de l'objet blanc, se pencha dessus et jeta une exclamation de surprise.

Malgré l'obscurité de la nuit, le brigadier avait tout de suite vu ce dont il s'agissait.

C'était bien le vagissement d'un enfant qu'ils avaient entendu, et cet enfant, enveloppé dans des langes blancs, avait été déposé sur le bord de la route, tout près du fossé.

Le pauvre petit être se débattait et pleurait, grelottant de froid sous les âpres baisers de la pluie fouettée par la bise.

– Eh bien, en voilà une trouvaille ! dit le gendarme Poliveau, qui avait pareillement mis pied à terre.

– Pauvre petit ! dit le brigadier, c'est encore un coup de fortune que nous ayons passé par ici ;

il serait mort de froid avant le jour.

– Quelle est donc la misérable femme qui a pu ainsi abandonner son enfant ? s'écria le gendarme avec indignation.

– Quand on pense qu'un loup aurait pu sortir du bois et en faire son souper !

Le brigadier avait enveloppé l'enfant dans un pan de son manteau.

– Hé ! Poliveau, dit-il, c'est fini de nous plaindre du temps ; faut remonter à cheval, jouer de l'éperon et gagner Pithiviers au plus vite, si nous ne voulons pas que le pauvre petit meure en chemin.

Et les deux braves soldats mirent leurs montures au galop, emportant le pauvre petit être qu'une mère dénaturée avait abandonné en cet endroit sinistre et désert.

II

Les bons gendarmes galopaient ; mais la pluie tombait toujours et la forêt ne finissait pas.

L'enfant pleurait, entortillé dans le manteau du brigadier.

– Hé ! Poliveau, dit ce dernier, jamais la pauvre créature ne pourra supporter un pareil temps. Est-ce qu'il n'y a pas une maison sur la route ?

– Il y en a une, brigadier.

– Il faudra nous y arrêter et, à moins que nous n'ayons affaire à des gens sans cœur ni âme, ils se chargeront bien de cet enfant jusqu'à demain.

– Brigadier, vous avez raison, dit Poliveau.

– Et, est-elle loin, cette maison ?

– Tenez, voilà le bout de la forêt ; voyez-vous une cheminée à travers les arbres ?

– Ah ! je vois, dit le brigadier.

Et il éperonna son cheval.

La maison indiquée par le gendarme Poliveau était une espèce de cabane, couverte en chaume, posée à deux pas de la route, au milieu d'un jardinet clos d'une haie.

Un pauvre ménage y vivait.

Le mari était bûcheux et travaillait en forêt neuf mois de l'année.

La femme élevait ses quatre enfants, dont le dernier était encore à la mamelle.

Ils avaient un arpent de terre, une vache, quelques poules.

La vache tondait l'herbe des fossés, les poules picoraient en forêt, les deux aînés des enfants, deux marmots de huit et de sept ans, ramassaient du crottin sur les chemins, et tout ce pauvre monde, bêtes et gens, vivait comme il pouvait, chaque jour suffisant à sa peine et amenant l'espérance pour le lendemain.

Ce fut un grand émoi quand les gendarmes s'arrêtèrent à la porte.

Le bûcheux n'était pas rentré. Les enfants

dormaient pêle-mêle sur un grabat, la mère raccommodait des guenilles à la lueur d'un morceau de sapin résineux qui lui servait de chandelle.

Les enfants s'éveillèrent en sursaut.

La vue des gendarmes fait toujours un certain effet dans les campagnes. Si tranquille que soit sa conscience, le paysan tressaille toujours à la vue du tricorne et des buffleteries jaunes.

Le bûcheux était un peu braconnier, il posait des collets à chevreuil dans le bois.

La femme devint donc toute tremblante en voyant entrer les gendarmes, et les enfants se blottirent dans la paille de leur grabat.

Mais le brigadier ouvrit son manteau et l'enfant qu'il portait, ébloui par la lumière, se remit à pleurer de plus belle.

– Hé ! Jésus mon Dieu ! qu'est-ce que ça ? s'écria la femme du bûcheux.

– Un pauvre enfant abandonné que nous avons trouvé sur la route, dit le brigadier.

– Faut-il qu'il y ait des malheureux ! exclama

la pauvre femme faisant allusion à la mère de l'enfant abandonné.

– C'est pas tout ça, la mère, dit le brigadier, qui avait aperçu en entrant une bercelonnette d'osier dans un coin de la cabane, faut que vous nous gardiez ce pauvre marmot jusqu'à demain et que vous lui donniez à téter. Il fait un temps de malédiction, et il mourrait en chemin.

– Je n'ai plus beaucoup de lait, répondit la paysanne, vu que je vas sevrer mon dernier ; mais j'en aurai toujours assez pour que cette pauvre créature ne meure pas de faim d'ici demain.

Et elle prit l'enfant dans ses bras et lui présenta le sein.

L'enfant s'apaisa aussitôt.

– Ce soir même, poursuivit le brigadier, nous irons faire notre déclaration au maire, n'est-ce pas, Poliveau ?

– Oui, brigadier.

– Puis demain nous viendrons chercher l'enfant.

– Et qu'en ferez-vous, mes bons messieurs ?

demanda la femme du bûcheux.

– Dame ! le maire l'enverra à l'hospice.

– Pauvre petit ! c'est'y malheureux tout de même. Si je n'avais pas quatre enfants déjà, je crois que je le garderais. Nous sommes bien pauvres, mais il serait peut-être encore plus heureux qu'aux Enfants-Trouvés.

– Oh ! çà, bien sûr, dit le gendarme Poliveau.

– Ah ! soupira le brigadier, si j'avais une autre femme que la mienne, je sais bien qui s'en chargerait ! Mais j'ai épousé une quasi-demoiselle, la fille de l'épicier de Malesherbes, une chipie qui fait déjà la vie dure à ses propres enfants.

– Et moi je n'ai pas de femme, dit Poliveau. Si encore on était sûr de pouvoir l'élever au biberon...

Le pauvre enfant ne lâchait pas le sein de la paysanne, et les marmots, après avoir eu grand-peur, s'étaient approchés un à un, et le plus petit des trois, car le nourrisson ne s'était pas réveillé, le plus petit, disons-nous, s'était pris à jouer avec

les aiguillettes du brigadier et lui disait :

– Hé ! monsieur le capitaine, c'est'y un petit frère ou une petite sœur que tu nous apportes ?

– Ma parole ! je n'en sais rien, dit le brigadier.

Il se trouva que c'était une petite fille.

– Ah ! mes bons messieurs, dit la femme du bûcheux, c'est malheureux pour la pauvre petite que vous n'ayez pas fait un kilomètre de plus.

– Pourquoi cela ? demanda le brigadier.

– Parce que, au-delà de Courcy, en tirant sur la gauche, à cent mètres de la route, il y a un château, et que, si vous étiez allés frapper à la porte, ç'aurait été peut-être un grand bonheur pour cette enfant.

– Ah ! il y a un château, dit le brigadier qui était tout nouvellement dans le pays.

– Et des gens bien charitables dedans, allez ; on ne les aime guère dans le pays, les bourgeois du moins, parce qu'ils ne sont pas avares de leurs biens, comme les riches de par ici ; mais les pauvres ne se plaignent pas d'eux. Mon homme a été malade tout l'hiver, et sans la dame du

château nous aurions eu bien de la misère, allez !

Le brigadier et le gendarme se regardèrent.

– Ce serait peut-être un coup de fortune pour la pauvre petite, dit Poliveau.

– Et elle n'irait pas aux Enfants-Trouvés, dit le bon brigadier.

– Maintenant elle a tété, elle est bien réchauffée, poursuivit Poliveau, si nous allions à ce château.

– Ce n'est pas pour m'en débarrasser que je vous dis cela, au moins, fit la femme du bûcheux.

– Je le crois sans peine, ma bonne femme.

– Mais c'est peut-être son bonheur que vous feriez ; ils n'ont pas d'enfants jusqu'à ce jour. Est-ce qu'on sait ce qui peut arriver ?

– Ma foi, dit le brigadier, arrive que pourra. Allons au château. Et comment s'appellent-ils, les bourgeois de là-bas ?

– C'est un monsieur d'Orléans qui se nomme M. Durand, répondit la femme du bûcheux ; sa femme est une Parisienne.

– Et vous croyez qu'ils prendront l'enfant ?

– C'est bien possible, pour ne pas dire que c'est sûr.

– Eh bien, allons-y, dit le brigadier.

La petite fille abandonnée s'était endormie sur le sein de la bûcheronne.

Le brigadier l'enveloppa dans un lambeau de vieille couverture que cette femme lui donna, le couvrit de son manteau ensuite, conservant toutefois les langes qui étaient mouillés, et il dit à Poliveau :

– Allons, à cheval, camarade, nous mangerons la soupe plus tard qu'à l'ordinaire ce soir, mais le devoir passe avant l'appétit.

– Mais il me semble que je n'ai plus faim, acheva le brave gendarme Poliveau.

III

S’il est un mot dont on abuse dans certaines provinces, notamment dans l’Orléanais, c’est celui de château. La moindre maison bourgeoise un peu confortable, le moindre pavillon de chasse au bord d’un bois, voire même une ferme qui a logement de maître, prennent cette dénomination pompeuse.

Le château dont avait parlé aux gendarmes la femme du bûcheux et vers lequel les braves gens galopaient maintenant, n’était pas un château.

C’était une maison carrée, plantée à la lisière de la forêt, avec une douzaine d’arpents de bois particuliers en guise de parc, une pelouse, un jardin, des communs bâtis en brique rouge, le tout ayant bon air et grande mine, mais absolument rien de féodal.

Cette propriété s’appelait Bellombre.

Elle appartenait à M. Durand, qui n’avait pas

la moindre prétention nobiliaire.

M. Durand était le fils d'un riche marchand de vin de Beaugency. Il avait été élevé à Paris, et, riche de cinquante mille livres de rente, il avait mené ce qu'on appelle la haute vie pendant plusieurs années.

Puis il s'était marié, négligeant l'entremise d'un notaire et ne consultant que son cœur, c'est-à-dire épousant une jeune fille belle, spirituelle, élégante, douée d'une foule de talents d'agrément, mais dépourvue de dot.

M. Victor Durand avait toute sa fortune dans l'Orléanais, et on le voyait souvent venir dans sa ville natale avant son mariage.

Il était mal noté.

Un homme qui préfère Paris à Orléans, qui dépense son revenu, sans faire aucune économie, est du Jockey-Club et fait courir, ne saurait être qu'une pauvre cervelle.

Les mères criaient bien haut qu'il n'aurait jamais leurs filles ; ses anciens amis de collège haussaient les épaules et disaient qu'il ne

fréquentait à Paris qu'une société déplorable.

Tous ces *on dit* amusaient beaucoup M. Durand quand il était garçon, mais finirent par l'ennuyer quand il se maria.

Son mariage, du reste, fut un scandale et fit émeute.

Un homme élevé dans les sages traditions de la province, qui a cinquante mille livres de rente et pourrait prétendre à une héritière, épouser une fille sans dot, c'était abominable !

Bellombre était une propriété de famille. M. Durand y amena sa femme ; elle trouva cette solitude charmante.

Pendant six mois, une légion de maçons, de menuisiers, de tapissiers envahit la vieille maison de campagne et la remit à neuf.

Le scandale continuait.

Puis, les ouvriers partis, les maîtres arrivèrent.

Chevaux anglais, meute de trente têtes, voitures élégantes, domestiques irréprochables, tout était en harmonie.

M^me^ Durand était une lionne.

Elle montait à cheval, autre scandale ; elle conduisait un tilbury attelé de deux poneys d'Écosse ; elle suivait une chasse à courre depuis le lancer jusqu'à l'hallali.

De la fin d'août à la fin de novembre, Bellombre était une demeure bruyante, animée, fréquentée par des Parisiens et une foule de gens damnables, sinon damnés.

Ceci explique les paroles de la femme du bûcheux :

– Les bourgeois de par ici ne les aiment guère, à cause qu'ils ne sont pas regardants, mais le pauvre monde ne s'en plaint pas.

En effet, Bellombre était la maison charitable entre toutes ; le pauvre y trouvait du pain et un abri, le paysan y gagnait de bonnes journées, l'ouvrier y avait toujours du travail.

Et les voisins haussaient les épaules et disaient :

– Voilà des gens qui seront bientôt ruinés ; attendons !

Or, ce fut donc à la porte de Bellombre que les gendarmes allèrent frapper.

La châtelaine était au coin du feu, un livre à la main.

M. Durand se trouvait à Paris.

Quand on vint dire à la jeune femme que le brigadier de gendarmerie voulait lui parler, elle fut quelque peu étonnée, mais elle donna l'ordre de l'introduire.

Le brigadier entra, suivi de Poliveau.

Les deux gendarmes n'étaient pas orateurs, et le brigadier, qui s'était tout d'abord empêtré dans un beau discours, finit par avaler un juron, ouvrit son manteau et présenta à la châtelaine étonnée la petite fille trouvée sur la route.

M^me^ Durand avait à peine trente ans.

– Mes amis, dit-elle aux gendarmes, je ne vous promets pas de l'adopter. Ni M. Durand ni moi n'avons encore renoncé à avoir un héritier ; mais je vous promets d'élever cette enfant, et vous êtes de braves gens de me l'avoir apportée.

Le lendemain, M^me^ Durand avait fait venir une

nourrice au château, et la petite fille était baptisée sous le nom de Jeanne.

Les langes dans lesquels elle était enveloppée étaient marqués de deux lettres, un J et un R.

M^me^ Durand les conserva précieusement.

Or, cela se passait en 1825, et c'est vingt-trois années plus tard que nous allons retrouver l'héroïne de notre modeste récit.

Fin du prologue

I

Le village de Coursy est le premier qu'on rencontre en sortant de la forêt d'Orléans quand on vient de Fay-aux-Loges.

C'est un bourg d'une centaine de feux, habité par quelques laboureurs et un plus grand nombre de bûcherons, marchands de bois et autres gens de forêt.

Le premier dimanche d'octobre 1848, c'était la fête patronale du pays.

La secousse révolutionnaire ne s'était pas trop fait sentir dans le pays ; on n'avait massacré personne, les bourgeois étaient restés dans leurs maisons et, à part quelques pauvres cervelles qui avaient un moment rêvé le partage des terres et une nouvelle loi agraire, personne n'avait pensé qu'il y eût rien de changé.

Seulement l'argent était devenu rare et le

travail plus rare encore.

Mais le peuple français a une sorte de philosophie qui lui permet de traverser les mauvais jours, et les braves gens de Coursy n'avaient pas jugé nécessaire de contremander leur saint et ils le fêtaient comme à l'ordinaire, les femmes dans leurs robes des dimanches, les hommes au cabaret, les jeunes garçons grimpant après un splendide mât de cocagne.

Il y avait un rassemblement de curieux devant l'église et la mairie, qui est en même temps la maison d'école.

Mais ce rassemblement, qui se composait d'une quarantaine de personnes, ne s'occupait ni de la fête, ni des événements politiques, et paraissait entièrement absorbé par la contemplation d'une grande affiche jaune apposée sur un mur.

Le mot VENTE, écrit en grosses lettres, était placé en tête de ce placard, et au-dessous on y lisait encore : *Par autorité de justice.*

Ce placard faisait savoir dans la langue

euphonique et magistrale de messieurs les huissiers que, le 3 novembre prochain, il serait procédé à la vente par adjudication et sur saisie immobilière, au plus offrant et dernier enchérisseur :

1° Du château de Bellombre, avec parc, communs et dépendances ;

2° De deux fermes situées sur le même territoire de ladite commune de Coursy.

Lesdits immeubles appartenant au sieur Pierre-Victor Durand, propriétaire, actuellement domicilié audit château de Bellombre.

Il y avait une véritable consternation peinte sur tous ces visages de paysans, et chacun commentait à sa manière ce triste événement.

Un vieux bûcheron disait :

– On a beau être riche, quand on va du train où allait le pauvre M. de Bellombre, on finit toujours par faire la culbute.

– Il a plus mangé d'argent pour le pauvre monde que pour lui-même, répondit une brave femme qui se trouvait dans le groupe.

– C'est'y Dieu possible, reprit un troisième, qu'il y ait des gens si riches qui ne donneraient seulement pas une croûte de pain à un pauvre, quand des gens charitables se ruinent !

– Vous ne savez pas la chose, les gars, dit alors un homme silencieux jusque-là.

Cet homme était un vigneron aisé, quelque peu clerc à ses heures, qui avait étudié dans sa jeunesse pour être prêtre et qui passait pour être aussi malin qu'un notaire.

– Qu'est-ce que ça veut donc dire, père Migeon, que des gens qui étaient encore riches, il y a un an, se trouvent ruinés tout à coup ? dit alors la femme qui avait déjà pris la parole.

– C'était ce que j'allais vous expliquer, mes enfants, répondit le vieux vigneron.

– Parlez ! parlez ! firent plusieurs voix.

Le vigneron tira de sa poche une tabatière dite queue de rat, se barbouilla le nez et dit d'un ton sentencieux :

– M. Durand a un beau bien, mais il avait des dettes.

– Comment donc ça ?

– Voici dix-huit ans, en 1830, il avait mis dans le commerce d'un de ses amis, M. Popineau, marchand de charbon à Orléans, une somme de deux cent mille francs.

M. Popineau, qui était un homme habile au dire de tout le monde, était un imbécile par le fait : il se ruina et fit faillite, et M. Durand en fut pour ses deux cent mille francs, juste au moment où il avait acheté des terres.

M. Durand avait plus d'un million ; mais une brèche de deux cent mille francs, dame ! c'est dur à boucher. M. Durand emprunta.

Les premières années, il s'en allait passer l'hiver à Paris ; mais, un beau matin, il eut un enfant, une fille, M^lle^ Blanche, qui a tout à l'heure quinze ans et que nous appelons la petite demoiselle.

M. Durand s'est adonné, comme tous les Parisiens, à la passion de l'agriculture ; il a fait valoir, ce qui est bon pour nous et mauvais pour les bourgeois qui vont toujours *à la grande* et

mangent tous les ans un peu de leur capital.

C'est un engrenage dans lequel on commence par mettre un doigt et où l'on finit par laisser passer tout le corps.

Il a fait des drainages, il a planté, il a desséché des étangs, et il a achevé de s'endetter.

Il doit au moins trois cent mille francs à l'heure qu'il est.

Vous me direz qu'il lui reste deux fois cette somme et peut-être même plus ; mais ça n'empêche pas qu'il est ruiné.

Depuis que nous sommes en république, tout le monde a peur pour son argent. Ceux qui en ont le cachent ; ceux à qui on en doit le réclament.

Il avait bien des amis, M. Durand, mais il n'en a pas trouvé un qui lui prêtât trois cent mille francs sur première hypothèque ; il ne trouverait pas mille écus au jour d'aujourd'hui ; son hypothèque est à jour, et il est dans les mains de trois marchands de biens, une manière de bande noire, quoi ! qui ont juré d'avoir Bellombre pour un morceau de pain.

Le père Migeon eût sans doute longtemps encore péroré sur ce ton-là, si l'attention générale n'eût été détournée par des cris et des rires.

Une bande d'enfants moqueurs poursuivait en la huant une pauvre créature, qui semblait vouloir se dérober le plus vite possible aux regards.

– Hi ! Jeanneton ! Hi ! la bossue ! criaient les uns.

– Hi ! Jeanneton la bancale, toi qui vas d'ici et de là, quelle nouvelle apportes-tu ?

Celle qu'ils accablaient ainsi de leurs moqueries était une jeune fille, petite, bossue, bancale, horriblement grêlée et qui aurait dû inspirer la compassion. Un homme sortit du rassemblement, alla droit à la jeune fille qui se sauvait tout émue, et, la prenant sous sa protection, cria aux polissons du village :

– Je vas vous corriger de la belle manière, vilains drôles, si vous faites encore des malices à la pauvre petite Jeanneton...

II

Le pauvre être disgracié de la nature, que les enfants du village poursuivaient de leurs quolibets et qu'un paysan venait de prendre sous sa protection, n'était autre que l'enfant trouvé par les gendarmes vingt-trois ans auparavant, un soir de pluie, sur la route de Fay-aux-Loges à Pithiviers, en pleine forêt et auprès du carrefour de la Belle-Croix.

L'histoire de ce pauvre être pendant les vingt-trois années qui venaient de s'écouler était simple et touchante.

M^me^ Durand avait fait venir une nourrice et avait élevé la pauvre petite.

Elle avait alors une jolie figure, et tant qu'elle demeura enveloppée dans ses langes, on put croire qu'elle serait un jour une jolie fille bien leste et bien découplée.

Elle avait de beaux cheveux bruns qui poussèrent très vite, de grands yeux d'un bleu sombre, presque noir.

Quand elle eut trois ans et qu'elle commença à marcher, on s'aperçut qu'elle boitait.

Un peu plus tard, son épine dorsale offrit une légère déviation.

Non seulement la pauvre enfant était boiteuse, mais encore elle devenait bossue.

Ce fut un grand chagrin pour M^me^ Durand qui l'aimait beaucoup.

Puis il arriva ce qui advient quelquefois.

À trente-cinq ans sonnés, M^me^ Durand, qui n'avait jamais eu d'enfant, devint mère.

Les joies de la maternité reléguèrent Jeanne au second plan.

Jusque-là elle avait été l'enfant de la maison, et quelques personnes avaient même pensé qu'elle pourrait bien être un jour une riche héritière.

La naissance de *la petite demoiselle* fit passer

Jeanne au rang des servantes.

À onze ans, elle était si petite, si chétive, qu'on lui en eût donné huit à peine.

À douze ans, une maladie terrible vint achever l'œuvre de disgrâce.

Jeanne eut la petite vérole.

Elle était boiteuse et bossue, elle fut grêlée, et ses yeux, violemment tournés par la maladie, devinrent louches.

Ce n'était plus qu'un petit monstre.

Enfin, pour comble de malheur, son intelligence, assez voilée jusque-là, parut s'arrêter, comme une horloge dont on a soudainement arrêté le balancier.

M. et M^me^ Durand avaient néanmoins de l'affection pour elle ; mais leur propre enfant grandissait, devenait jolie et charmante, et insensiblement Jeanne quitta le salon pour la cuisine.

Là, sa vie devint une sorte de martyre.

Les domestiques se moquaient d'elle et la

tourmentaient.

Souvent, à l'insu des maîtres, elle était battue, pincée jusqu'au sang. Jeanne pleurait quelquefois, mais elle ne se plaignait jamais.

Jeanne ne s'appelait plus que Jeanneton.

Un cocher, récemment venu de Paris, lui donna le sobriquet de *la chambarde.*

Une femme de chambre l'appela Jeanneton *l'écumoire.*

Les paysans des environs la huaient quand elle passait.

Un jour, M^me^ Durand qui ignorait toutes ces persécutions en fut avertie.

Elle fit venir la pauvre petite et la questionna. L'enfant ne voulut rien dire et n'accusa aucun de ses bourreaux.

Alors M^me^ Durand lui dit :

– Je vais t'envoyer à Orléans, je te mettrai dans une pension, et quand tu seras une grande fille, je te donnerai une petite dot et je te marierai.

Alors Jeanne se mit à fondre en larmes ; elle

se jeta à genoux, joignit les mains et supplia qu'on la gardât à Bellombre.

Jeanne avait au cœur un amour, une adoration : c'était *la petite demoiselle.*

Elle l'avait vue naître, elle la portait dans ses bras ; elle s'agenouillait devant elle et la contemplait.

M^me^ Durand se laissa fléchir.

Jeanneton était demeurée au château.

Puis les années étaient venues ; mais les persécutions dont la pauvre fille avait vu son enfance abreuvée n'avaient point cessé.

Les domestiques s'étaient renouvelés, mais les traditions de la cuisine et de l'office avaient survécu à leur départ.

On appelait toujours Jeanneton *la chambarde* ou *l'écumoire*, et on continuait à la malmener.

La pauvre enfant était d'une patience angélique.

Un sourire de *la petite demoiselle* ramenait le calme dans son cœur souvent gros et ulcéré.

Nous l'avons dit, à la suite de cette épouvantable maladie qui avait achevé de faire d'elle un monstre, son intelligence était demeurée comme stationnaire.

Elle comprenait avec lenteur et souvent elle ne comprenait pas.

Le jour où des hommes vêtus de noir étaient venus à Bellombre armés de paperasses, avaient fait un inventaire minutieux du mobilier et inscrit chaque objet sur un registre *ad hoc*, Jeanneton les avait regardés avec étonnement.

À la cuisine, elle avait entendu de cyniques propos.

Les valets, en présence du désastre du maître, ne se gênaient plus pour parler haut.

Jeanneton écoutait et ne comprenait pas.

Depuis le départ des hommes vêtus de noir, elle avait vu M. Durand triste et sombre, et M^me^ Durand qui pleurait.

Qu'est-ce que cela voulait donc dire ?

Jeanneton n'en savait pas plus long que la petite demoiselle, à qui on avait caché avec soin

la ruine prochaine de sa famille.

Or, ce jour-là, Jeanneton était allée faire une commission au bourg.

La cuisinière lui avait dit :

– Va me chercher du lard chez le boucher.

Jeanneton était partie.

En chemin, elle avait fait rencontre d'un paysan qui lui avait dit :

– Quand est-ce donc la vente ?

– Quelle vente ? avait demandé Jeanneton.

– La vente du château.

La pauvre fille avait répondu :

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Elle est toujours innocente, avait murmuré le paysan en s'éloignant.

Innocente, dans sa pensée, voulait dire *idiote*.

Et Jeanneton avait continué son chemin vers le bourg.

Mais là, comme on l'a vu, les gamins s'étaient mis après elle et peut-être l'eussent-ils maltraitée

sans l’intervention de cet homme qui s’approcha de la malheureuse servante et les fit reculer.

III

Le père Migeon, ce bel esprit pratique du bourg de Coursy, avait eu raison.

Pour trois cent mille francs qu'il devait, on allait ruiner M. Durand qui possédait plus d'un million.

Le jour de l'adjudication arriva. Personne ne se présenta, si basse que fût la mise à prix.

Ce n'était pas cependant que les acquéreurs manquassent.

Il y avait longtemps que ce beau domaine de Bellombre que M. Durand avait augmenté, embelli, et dans lequel il avait enfoui ses économies de vingt années, était convoité.

Convoitées aussi étaient trois maisons alignées du même côté dans la rue Jeanne-d'Arc, à Orléans, et qui rapportaient douze ou quinze mille livres de rente.

Et une ferme en Beauce, et des prés dans le val de la Loire.

Il y a en Amérique un animal qu'on appelle *le fourmilier*, et qui passe des heures et des journées entières collé contre un tronc d'arbre, immobile, patient à guetter les insectes auxquels il emprunte son nom. Il est en province des hommes non moins patients, non moins tenaces à surveiller une proie souvent lointaine.

Depuis dix ans, on savait à Jargeau, à Châteauneuf, à Arthenay, à Orléans, que M. Durand était gêné, si riche qu'il pût être.

Souvent il n'arrivait pas à l'heure pour payer les intérêts de ses hypothèques.

Il est vrai qu'il attendait ses fermiers, qu'il faisait quelquefois remise d'un terme à ses locataires.

De pareils actes auraient dû plaider en sa faveur. Au contraire, on le regardait comme un imbécile.

Depuis six années, il s'était formé contre lui une véritable association qui n'attendait que

l'occasion pour agir.

Son luxe insolent lui avait fait plus d'ennemis que d'amis ; toutes les bourgeoises des environs, qui se promenaient l'été avec de petites robes qui se lavent, avaient pris en haine l'élégance de M^me^ Durand, restée Parisienne à la campagne.

Ses chevaux anglais avaient humilié les percherons du voisinage attelés à l'antique cabriolet roulant cahin-caha avec un formidable bruit de ferraille ; sa meute bien gorgée, bien créancée, chassant le chevreuil d'une manière irréprochable, faisait honte aux deux bassets de pieds inégaux que MM. tels ou tels possédaient pour braconner le lapin sur leurs terres, voire même sur celles de autres.

L'association s'était accrue de tout le monde.

Les porteurs des obligations hypothécaires en firent partie.

1848 arriva, et pendant quelques mois on chanta par les rues de Paris, aussi bien qu'en province, une chanson intitulée *la Mort de M. Crédit.*

Alors la mine éclata.

Chacun voulut être payé, et tous en même temps.

Comme l'avait dit le père Migeon, on ne trouve pas trois mille sous quand la confiance publique est ébranlée.

Les amis de M. Durand s'entendirent ; ils eurent même de petites réunions préparatoires dans le plus profond mystère.

On se fit des concessions réciproques, on discuta à l'amiable, chacun choisit par avance sa part des dépouilles, et il fut convenu qu'on ne se ferait pas concurrence.

M. Durand avait des parents assez proches.

Un cousin germain dit qu'il s'arrangerait volontiers des maisons de la rue Jeanne-d'Arc.

Un autre, quelque peu oncle de M. Durand à la mode bretonne, et qui ne lui avait jamais pardonné de ne pas brûler de la chandelle à la cuisine, s'engagea à ne pousser ni Bellombre, ni les fermes de Beauce, ni les maisons, si on le laissait paisiblement étendre sa griffe sur les

prairies du Val qui touchaient précisément à une de ses propriétés. Un ami intime, un camarade de collège, le seul qui eût toujours fréquenté assidûment le châtelain de Bellombre, choisit la ferme d'Arthenay.

Enfin le fameux M. Jouval, de Saint-Florentin, déclara que Bellombre à 300 000 francs était payé.

Qui donc aurait osé faire concurrence à M. Jouval, ce tyranneau de province, dont quelque part déjà nous avons raconté l'histoire ?

Les choses ainsi arrangées, il fut convenu que les mises à prix étaient trop élevées.

Le jour venu, personne ne se présenta.

M. Durand, à qui on vint apprendre ce résultat, se jeta au cou de sa femme et lui dit :

– Nous sommes sauvés !

La pauvre femme, qui pleurait, le regarda d'un air hébété.

– Oui, poursuivit M. Durand, je savais bien que malgré ses criailleries la province avait du bon.

Nous avons encore des amis, et personne ne veut profiter de notre malheur.

Le pauvre homme disait cela dans ce vaste salon de Bellombre où il avait donné tant de bals et de fêtes, et dans lequel depuis un mois il avait versé tant de larmes.

Il se mit à la fenêtre, il promena un regard joyeux dans les futaies, sur les fermes, sur les jeunes plantations...

Ainsi on regarde un ami qu'on croyait à jamais perdu et qui vous revient.

Pauvre homme !

Un cabriolet se montra dans la vieille avenue d'ormes, attelé d'un cheval gris et crotté jusqu'à l'échine.

C'était le cabriolet de l'huissier qui avait instrumenté.

Cet huissier était un jeune homme. Il n'était pas encore blasé. Il avait essuyé une larme, du revers de sa manche quand M^{me} Durand, qui était encore belle, avait éclaté en sanglots.

Pourquoi cet homme revenait-il ?

Avait-il donc encore quelque chose à lui dire ?

IV

L'huissier dans l'exercice de ses pénibles fonctions met un masque de glace sur son visage ; mais en dehors il est un homme comme les autres, et celui-là était très ému en descendant de son cabriolet.

– Monsieur Durand, dit-il en entrant dans le salon, ce n'est pas un huissier qui vient à vous, c'est un ami.

Et il jeta un regard plein de compassion à la pauvre châtelaine, qui avait pris sa fille sur ses genoux et la couvrait de baisers fiévreux.

M. Durand regarda l'huissier avec stupeur.

– Mon ami, vous ! dit-il, vous qui m'avez poursuivi !

Un sourire triste vint aux lèvres du jeune homme.

– J'ai une femme et quatre enfants, monsieur,

dit-il ; je fais mon métier, et le plus honnêtement que je peux ; et vous allez voir que j'ai du cœur et que je puis donner un bon conseil.

M^me^ Durand avait pareillement levé les yeux sur lui et le contemplait avec une curiosité anxieuse et pleine d'espérance.

L'huissier poursuivit :

– Personne ne s'est présenté à l'adjudication.

– On n'a pas voulu profiter de notre malheur, répéta M. Durand.

– Vous êtes naïf, monsieur.

– Naïf ?

– Oui. Écoutez-moi bien. Si mes clients savaient que je suis venu ici, je perdrais leur pratique ; mais peu m'importe ! j'ai la conviction que j'agis en honnête homme et cela me suffit. Rien n'a été vendu.

– Je le sais. Personne ne s'est présenté.

– Non, mais tout le monde s'est entendu.

– Que voulez vous dire ?

– Vos anciens amis, vos parents, vos voisins

se sont partagé vos dépouilles par avance.

Et l'huissier, qui était au courant de toutes les machinations que nous avons racontées, ne fit mystère de rien à M. Durand consterné.

– Alors, dit le pauvre homme d'une voix sourde, pourquoi n'ont-ils pas poussé ?

L'huissier se reprit à sourire.

– Les mises à prix fixées par le tribunal étaient trop élevées, selon eux. On veut votre bien pour un morceau de pain. Que les trois cent mille francs dus et les frais soient couverts, c'est tout ce qu'il faut.

– Mais j'ai plus d'un million !

– Vous n'aurez pas mille écus le lendemain de la vente.

Depuis un mois, continua l'huissier, vous vivez ici enfermé, n'entendant rien, ne sachant rien, et personne n'a eu le courage de vous apprendre la vérité.

Mais tout le monde sait de quoi il retourne, et le tribunal mieux que personne.

Vous pensez bien que la magistrature ne se rend pas complice de pareils calculs.

Quand le président a vu qu'on ne se présentait pas, il a baissé les mises à prix, mais il a remis la vente à six semaines. Comprenez-vous ?

– Non, dit M. Durand qui perdait la tête.

– Six semaines, monsieur, mais c'est un siècle par le temps qui court ! et vous comprenez maintenant pourquoi je suis venu ?

– Non, dit encore le pauvre M. Durand.

– Alors, écoutez. Vous ne trouveriez pas un sou en province ; surtout dans ce pays où tout le monde est complice de votre ruine.

Mais vous en trouverez à Paris, c'est impossible autrement.

Partez à Paris, allez chez vos anciens amis, chez les banquiers ; partout, empruntez à dix, à vingt pour cent, s'il le faut, vous y gagnerez encore, mais ne perdez pas une minute.

Et l'honnête huissier prit la main du châtelain de Bellombre et la serra affectueusement.

M^me^ Durand se leva, prit sa fille dans ses bras, et lui montrant le jeune homme :

– Regarde bien monsieur, dit-elle, et quand tu le rencontreras, salue-le avec respect, mon enfant, car c'est un honnête homme.

M. Durand partit pour Paris cette nuit-là même. Il y passa cinq semaines.

Chaque jour il écrivait à sa femme.

Tantôt les lettres étaient pleines d'espoir. On lui avait promis de l'argent ; il en trouverait, il en aurait dans quelques heures.

Tantôt elles étaient empreintes d'un sombre découragement ; les combinaisons toutes prêtes à aboutir avaient échoué. Et le temps marchait, et l'argent était invisible. On ne trouve pas trois cent mille francs comme on trouve une épingle dans la rue.

Et M. Durand revint à Bellombre à demi fou de douleur ; et la seconde adjudication eut lieu.

Hélas ! cette fois les choses se passèrent comme le pauvre huissier l'avait prédit.

Bellombre fut adjugé à M. Jouval pour cent cinquante mille huit cents francs.

Les marchands de bien en avaient offert six cent mille en 1840.

L'oncle eut les prairies du Val pour quelques milliers d'écus.

Le cousin se trouva propriétaire des trois maisons de la rue Jeanne-d'Arc.

Cependant ces messieurs firent bien les choses.

Les trois cent mille francs et les frais couverts, il se trouva qu'une petite ferme, une *fermette*, comme on dit, restait à M. Durand.

Elle valait environ soixante mille francs.

Le lendemain de l'adjudication, M. Jouval se présenta à Bellombre.

Les pauvres gens faisaient leurs paquets, et les domestiques étaient partis.

Il n'y avait plus que Jeanneton auprès de M. et M^me^ Durand.

La pauvre bancale, la bossue, celle qu'on

appelait Jeanne l'écumoire, était demeurée fidèle à ceux qui l'avaient élevée.

M. Jouval avait acheté l'immeuble et le mobilier.

Il ne permit pas qu'on enlevât un clou.

M^me^ Durand lui demanda grâce pour un secrétaire en bois de rose qui venait de sa mère.

M. Jouval répondit qu'il avait tout acheté, et que, par conséquent, tout lui appartenait.

Mais il y avait dans l'étable une petite vache bretonne qui faisait la joie de la *demoiselle.*

La petite Blanche supplia qu'on lui laissât sa vache.

M. Jouval se mit à rire.

Alors M. Durand eut un accès d'indignation :

– Pourquoi donc, dit-il, ne gardez-vous pas aussi ma femme et ma fille ? Qui sait ?... Peut-être aussi les avez-vous achetées ?...

M. Jouval répondit par des injures.

Le soir, les pauvres gens dépossédés partirent dans une mauvaise carriole d'osier pour la ferme qui leur restait.

Cette ferme se nommait *la Fringale* ; et c'est là que nous retrouverons Jeanne, la petite demoiselle et M. Durand, à quelques années de distance de la catastrophe que nous venons de raconter.

V

On l'appelait *la Fringale*, cette pauvre ferme désormais l'unique patrimoine de la famille Durand.

Chaque pays, ou à peu près, possède sa Fringale.

Quand une ferme est ingrate, stérile, que le laboureur y enfouit inutilement ses économies et ses sueurs, et s'y ruine peu à peu, les gens d'alentour finissent par lui donner ce nom qui est synonyme de *faim canine.*

La Fringale de M. Durand était bien nommée.

Elle était de l'autre côté de la forêt, au sud-ouest, entre Boigny, Vunvecq et Moinou.

M. Durand n'avait jamais pu en tirer un sou de revenu : le sol sablonneux se refusait à produire du grain ; le voisinage d'un étang y donnait la fièvre, et sauf quelques lapins, quelques

perdreaux rouges qui s'accommodaient de ses broussailles, nul être vivant n'y avait fait ses affaires.

Par exemple, elle avait une grande étendue, quelque chose comme quatre ou cinq cents arpents.

Au temps de sa prospérité M. Durand avait fait quelques constructions. Il avait bâti un corps de logis convenable pour le fermier, des étables, des greniers, des écuries ; ce qui n'empêchait pas, à chaque fin de bail, le fermier de mettre les clefs sous la porte et d'oublier de payer la rente.

Mais alors M. Durand était riche, et, comme il était humain, il n'avait jamais inquiété personne. Il aimait la chasse à tir en septembre.

Ces terres, qui se refusaient de produire du sarrasin, étaient assez giboyeuses, et M. Durand, en outre de la ferme, avait bâti un petit pavillon dans lequel il venait s'installer huit jours chaque année.

Quand la pauvre famille spoliée arriva à la Fringale, elle trouva donc un abri.

C’était un homme de courage, ce brave M. Durand.

– Dieu nous viendra en aide, s’était-il dit.

Et il se mit à l’ouvrage, c’est-à-dire qu’il se fit paysan, vigneron et sylviculteur.

La Fringale se refusait à porter une récolte de grains ; mais ses terres sablonneuses étaient caillouteuses en de certains endroits.

M. Durand s’y livra à des plantations de vignobles.

En d’autres parties, le sol était assez léger pour la culture des sapins ; il y fit des semis.

L’argenterie, les bijoux, quelques épaves sauvées du naufrage lui permirent d’attendre ; et travaillant avec ardeur, le pauvre homme se disait : Il faut pourtant que je marie ma fille, il faut que je donne du pain à ma femme.

Jeanneton était devenue l’unique servante de la maison.

M. Durand avait pris deux valets de charrue et formé un petit troupeau.

M^me^ Durand, l'élégante des anciens jours, devint fermière.

Au bout de sept ou huit ans, la vigne donna un rendement ; les sapins poussèrent à merveille. Il était temps, car la gêne commençait à se faire sentir.

C'est un vrai pays perdu que celui-là. Les villages sont éloignés les uns des autres. Il n'y a que peu de châteaux aux environs. L'horizon est triste. Pas une colline pour reposer le regard, pas un ruisseau d'eau courante. Çà et là, une mare ; un peu plus loin, la forêt rabougrie, clairsemée, affreuse à voir.

Pendant huit années la famille Durand ne quitta pas la Fringale un seul jour.

Jeanneton avait près de trente ans ; la *petite demoiselle*, comme on l'appelait autrefois, en avait tout à l'heure vingt ; les cheveux de M. Durand étaient tout blancs, et sa femme n'était plus que l'ombre d'elle-même.

La pauvre créature avait plus souffert encore que son mari qui, nature plus vulgaire, s'était

retrouvé plus robuste au lendemain du désastre.

M^me^ Durand mourait lentement et d'heure en heure depuis huit années.

Un soir, – un soir d'automne calme et doux, elle avait pris Jeanneton à part.

– Ma pauvre enfant, lui avait-elle dit, tu n'es pas une servante pour nous, tu es une amie, tu es notre enfant. C'est à toi que je veux recommander ma fille avant de mourir.

Et comme à ce mot de mort Jeanneton pâlissait, la pauvre femme ajouta :

– Ni mon mari ni ma fille ne se doutent de mon état, mais je m'en vais peu à peu. Il est possible que le mois de décembre m'emporte ; il se peut aussi que je traverse l'hiver et atteigne encore le printemps, puis tout sera fini.

Eh bien, ma pauvre enfant, c'est à toi que je recommande ma fille. Tu lui serviras de mère, n'est-ce pas ? Tu veilleras sur elle à toute heure ?...

Jeanneton s'était mise à genoux devant M^me^ Durand et fondait en larmes.

Puis tout à coup elle se releva.

La bossue, la bancale, la créature disgraciée apparut alors à M^me^ Durand comme transfigurée, et il lui sembla que Dieu mettait à ce visage horrible un rayon de solennelle beauté, – la beauté du dévouement.

– Oui, madame, dit Jeanne, oui, ma bonne maîtresse, vous avez raison de compter sur moi, car je vous obéirai fidèlement.

Puis elle continua avec une sorte d'éloquence inattendue et sauvage :

– J'ai été longtemps idiote, mais je ne le suis plus. Quand votre malheur est arrivé, je me suis comme éveillée d'une longue torpeur ; mon intelligence assoupie s'est développée tout à coup, et si je suis restée auprès de vous, c'est que je comprenais enfin tout ce que je vous dois, et que je vous aimais ardemment. On ne se soucie guère d'une pauvre créature comme moi ; mais on ne se soucie pas non plus du chien invalide couché au seuil d'une porte.

Cependant le chien est fidèle, et il peut mordre

encore s'il ne peut plus courir.

Ainsi je serai une bonne maîtresse, et je veillerai sur la petite demoiselle nuit et jour, jusqu'à ce que nous lui ayons trouvé un mari.

La prédiction de M^me^ Durand se réalisa.

Elle mourut au printemps suivant, comme poussaient les premiers bourgeons et s'ouvraient les premières feuilles.

Il ne resta plus à la Fringale que M. Durand, sa fille et Jeanne.

M. Durand était tout à fait devenu paysan ; et son intelligence, affaiblie déjà, ne résista pas à ce coup si rude ; désormais il ne restait de lui qu'un vigneron âpre au travail, âpre au gain et à l'épargne.

Et la *petite demoiselle* était devenue une grande et belle personne, si belle même que les freluquets des environs passaient plus souvent que de raison aux environs de la Fringale.

Mais Jeanneton veillait et, comme on va le voir, l'honorable servante n'avait point trop

présumé de ses forces.

Elle était à la hauteur de sa mission.

VI

Les châteaux étaient rares à l'entour de la Fringale.

Cependant, la chose étant admise que dans l'Orléanais la moindre habitation prend ce nom pompeux, il y en avait un à trois quarts de lieue, tout au bord de la forêt.

Ce château s'appelait la Fougeronne, du nom sans doute de son ancien propriétaire qui se nommait Fougeron.

La Fougeronne appartenait maintenant à une veuve qui y vivait avec son fils.

La veuve avait cinquante ans, le fils vingt-quatre ou vingt-cinq.

Cette veuve, dans sa jeunesse, se nommait Héloïse Fougeron, et son père, un brave homme et un homme d'esprit, n'avait qu'un travers : il avait voulu que sa fille épousât un gentilhomme.

À force de chercher, il en trouva un.

C'était un ancien officier, Gascon d'origine, qui s'appelait Castérac, n'avait pas un sou vaillant, et s'en consolait en parlant des nombreux châteaux que sa famille avait possédés sur les bords de la Garonne et autres fleuves.

M. Fougeron avait une fortune modeste, sept ou huit mille livres de rente, peut-être. Il vivait à Orléans trois mois l'hiver et passait le reste de son temps à son château.

Ce fut à Orléans que le baron de Castérac, qui avait flairé les ambitieuses idées du bonhomme, lui fut présenté.

Comment le Gascon se trouvait-il dans cette ville ? C'est ce que l'histoire n'a pas dit.

Il avait alors quarante-huit ans, mais il était mince, teignait ses moustaches et faisait encore un cavalier très présentable.

Il plut à Héloïse qui mourait d'envie de devenir baronne.

Le mariage se fit, et, comme la Fougeronne avait besoin de quelques réparations, on y ajouta

deux tourelles.

Le bonhomme Fougeron ne parlait plus que de son gendre le baron, lequel, pour flatter sa manie, avait exhumé des liasses de parchemins dont le plus modeste le faisait remonter à Charlemagne.

Pendant une dizaine d'années, le beau-père et le gendre ne parlèrent que de noblesse, généalogie, croisades et merlettes : le premier croyant naïvement que *c'était arrivé*, comme dit le gamin de Paris ; le second très heureux d'avoir, en flattant cette folie douce, épousé une jolie fille et un bien-être relatif.

Tous deux moururent presque en même temps, laissant la baronne Héloïse avec un enfant de dix ans qui était déjà d'une jolie force sur le blason et à qui on avait donné le nom chevaleresque de Gontran.

La baronne Héloïse de Castérac avait donc passé sa vie à la Fougeronne, élevant son fils dans certaines idées qui eussent été de mode au quatorzième siècle, mais qui, au dix-neuvième, étaient parfaitement ridicules.

Prenez une bouteille de piquette et versez-la dans un tonneau de vieux vin, elle lui redonnera du ton.

La demoiselle Fougeron n'était que de la piquette peut-être, mais elle avait singulièrement relevé la fierté un peu éventée des Castérac.

Bien certain qu'il descendait de Charlemagne, le jeune Gontran était devenu un grand garçon, lorgnant d'un œil dédaigneux toutes les héritières du voisinage et n'en trouvant aucune digne de porter ce grand nom de Castérac dont l'origine et l'obscurité se perdaient dans la nuit des temps.

Et comme avec sept ou huit mille livres de rente on ne va pas bien loin, il n'avait pas eu la peine d'en refuser aucune, car aucune ne s'était présentée. Il était devenu homme et grand chasseur devant Dieu.

Dès le matin, laissant sa mère enfoncée dans la lecture de la *Chesnaye des Bois*, il partait, suivi de deux bassets, un fusil sur l'épaule, et arpentait les champs des environs.

Il regrettait parfois que les croisades fussent

passées de mode, et il s'en vengeait sur les lapins.

Aucun autre sentiment n'avait fait battre son cœur jusque-là ; et il est probable qu'il se fut écoulé longtemps encore avant qu'il sût rien de la vie réelle, si, un matin, ses chiens ne l'avaient entraîné, à la poursuite d'un lièvre, jusque sous les murs de la ferme de M. Durand.

C'était au commencement de septembre ; il faisait chaud et notre paladin avait soif.

Il siffla ses chiens et entra dans la ferme, en disant :

– Ces bons paysans me donneront bien un verre de vin.

M. Durand était aux champs et tout le monde avec lui.

Tout le monde à l'exception de la *petite demoiselle.*

Gontran traversa la cour sans rencontrer personne, il frappa à une porte et cria :

– Holà ! bonnes gens !

Les paladins n'interpellaient pas autrement le

menu peuple.

Une fenêtre s'ouvrit et Blanche Durand montra son joli minois, disant d'une voix harmonieuse et douce :

– Que demandez-vous, monsieur ?

Gontran leva la tête, vit la jeune fille et éprouva une sensation toute nouvelle. Il eut un battement de cœur et rougit.

– Je vous demande mille pardons, mademoiselle, dit-il ; je croyais être chez de bons paysans et je venais demander à boire.

Et il fit un pas de retraite.

Mais Blanche lui dit :

– Attendez donc, monsieur, je vais vous ouvrir.

Et elle disparut de la fenêtre.

Gontran de Castérac était ébloui, fasciné par cette gracieuse apparition, et il eût voulu prendre la fuite que ses jambes s'y fussent refusées.

Il attendit donc que la porte s'ouvrît.

VII

Gontran de Castérac éprouvait une émotion tout à fait nouvelle pour lui.

Jusqu'alors, quand on lui montrait une jeune fille, il ne s'inquiétait que de ses quartiers de noblesse, obéissant ainsi à la sotte éducation qu'il avait reçue.

Jusqu'alors, il n'avait jamais regardé une femme en se demandant si elle était belle ou laide.

Mais si l'esprit vient vite aux filles, il vient plus vite encore aux garçons.

Il ne s'écoula guère plus d'une minute entre le moment où Blanche Durand disparut de la fenêtre et celui où la porte, à laquelle Gontran avait frappé, s'ouvrit.

Mais cette minute eut la durée d'un siècle pour lui, et son âme endormie s'éveilla.

Gontran était un enfant tout à l'heure ; il devenait homme tout d'un coup.

Néanmoins il eut une petite désillusion.

Il entendit retentir des sabots dans l'escalier.

Cette créature idéale qui venait de lui apparaître portait donc des sabots ?

Heureusement la porte s'ouvrit, et la désillusion n'eut que la durée d'un éclair.

Blanche était vêtue en paysanne ; mais ses petites mains blanches, son visage charmant et distingué étaient une protestation muette contre cet accoutrement.

Heureusement, cette fois, l'éducation saugrenue de Gontran lui vint en aide.

Héloïse Fougeron, baronne de Castérac, belle et sotte personne en son jeune temps, n'avait jamais compris qu'à moitié les théories nobiliaires de son défunt mari, et elle mêlait volontiers dans son esprit la fable à l'histoire, confondant les chevaliers des croisades avec ceux de la Table-Ronde, l'ermite Pierre et Godefroy de Bouillon avec l'enchanteur Merlin et le bon roi

Artus.

Il s'était suivi de ce pot-pourri intellectuel que le jeune Gontran avait lu pas mal de romans de chevalerie. Or, Dieu sait ce qu'il y a de fées et d'enchanteurs dans ces récits naïfs de nos pères, de princes métamorphosés en pourceaux et de princesses cachées sous la jupe de laine d'une bergère.

Le souvenir de ses lectures vint donc tout aussitôt au secours de Gontran, légèrement alarmé par ce bruit de sabots.

– C'est quelque noble châtelaine qu'une fée méchante et vindicative aura changée en paysanne, se dit-il.

Blanche le salua et lui dit :

– Entrez, monsieur ; mon père est aux champs ainsi que notre servante, mais je vais pouvoir vous offrir à boire.

Gontran demeurait bouche béante et planté devant elle comme un nègre devant quelque idole sculptée dans un bambou.

– Mais entrez donc, monsieur, reprit-elle.

Alors, le charme perdit de son intensité, et Gontran pénétra dans la maison.

Bien que devenu fermier, M. Durand avait conservé certaines habitudes de son ancienne vie. L'ameublement de la maisonnette n'était pas celui d'une ferme et sentait encore l'existence bourgeoise.

Les meubles étaient en acajou, les rideaux en damas ; il y avait un vieux tapis dans le petit salon.

Tout cela était propre, luisant, entretenu avec respect par la pauvre Jeanneton.

Mais Gontran aurait préféré trouver un mobilier de paysan.

L'acajou nuisait à la poésie héroïque et fabuleuse, consistant à croire que Blanche était une princesse victimée par une méchante fée ou quelque enchanteur acariâtre.

La jeune fille ouvrit un bahut qui se trouvait dans la salle à manger et y prit un verre qu'elle posa sur une assiette, et une bouteille de vin qu'elle plaça sur la table.

Elle fit tout cela avec une grande simplicité, demeura debout, et, comme Gontran perdait contenance, elle lui versa elle-même à boire et lui dit :

– En effet, monsieur, il fait bien chaud et il a fait bien plus chaud encore tout l'été. Mon père ne s'en plaint pas, car il paraît que la récolte des vignes sera très belle ; mais on ne peut sortir que le matin et le soir, et je m'en plains un peu, moi.

Ce langage était dépourvu de la moindre chevalerie ; mais Blanche montrait ses dents éblouissantes, sa voix était une musique et son sourire un enivrement.

Gontran descendit enfin de son nuage héraldique et fabuleux, se retrouva de son temps et de son époque, et dit à la jeune fille :

– Est-ce que vous habitez ici toute l'année, mademoiselle ?

– Hélas ! monsieur, répondit-elle avec plus de mélancolie que de tristesse, il le faut bien. Nous avons été riches, mais nous ne le sommes plus.

Il n'y avait plus moyen de prendre Blanche

pour une princesse enchantée. Mais Gontran eut une consolation ; il se dit que Blanche était peut-être le rejeton de quelque vieille famille tombée dans l'obscurité et la misère.

Et comme il ne trouvait pas un mot à répondre, Blanche ajouta :

– C'est à nous qu'appartenait autrefois le château de Bellombre.

– Ah ! vraiment ? dit Gontran qui la contemplait toujours avec extase.

Malheureusement pour lui, Jeanneton arriva.

La brave servante, qui était à deux portées de fusil de la ferme quand il avait franchi le seuil de la cour, s'était empressée d'accourir.

Elle pénétra donc sans crier gare dans le petit salon où Blanche avait reçu le jeune baron Gontran de Castérac.

Elle avait le sourcil froncé et l'air un peu rogue du chien de garde qui voit un nouvel hôte au logis.

Un mot de Blanche la rassura.

Néanmoins elle s'installa dans le salon, sous prétexte de serrer le verre et la bouteille et de remettre les meubles en place, rendant dès lors tout tête-à-tête impossible entre Blanche et Gontran.

Gontran balbutia quelques mots, remercia et finit par s'en aller.

Mais il avait au cœur une première blessure. Blanche y était entrée armée de son sourire, et son cœur battait à rompre.

Le descendant de Charlemagne oublia de chasser ce soir-là.

Il reprit tristement, la tête basse, l'âme bouleversée, le chemin de la Fougeronne.

Gontran n'était plus le même, Gontran sentait qu'il y avait autre chose dans la vie que de sottes idées et des parchemins plus ou moins apocryphes, et les belles tourelles toutes neuves de la Fougeronne lui semblèrent ridicules quand il se prit à songer à l'humble ferme dans laquelle vivait, noble et simple, avec son sourire d'ange et

sa voix d'enchanteresse, celle que Jeanneton appelait toujours *la petite demoiselle.*

Gontran était amoureux !

VIII

Gontran de Castérac s'était donc en allé tout bouleversé, tout pensif, en proie à une émotion nouvelle pour lui.

On avait montré à Gontran bien des filles à marier, mais aucune ne lui avait produit l'impression d'admiration enthousiaste qu'il venait d'éprouver à la vue de Blanche Durand.

Et il cheminait le front penché, se demandant ce que pouvaient être ces gens qui, après avoir possédé le château de Bellombre, n'avaient plus qu'une ferme située dans un pays à peu près stérile et d'une mortelle tristesse.

Mais comment le savoir ?

D'abord Bellombre était bien à quatre lieues de la Fougeronne, et de l'autre côté de la forêt.

Gontran savait cela, parce qu'il avait été invité à chasser à la Cour-Dieu et que la chasse l'ayant

entraîné jusqu'au village de Coursy, on lui avait montré cette propriété à travers les arbres.

La forêt est comme une muraille de la Chine en de certains endroits. Les pays qu'elle sépare n'ont aucune relation entre eux et les habitants ne se connaissent pas.

Quand il arriva à la Fougeronne, Gontran vit un domestique, l'unique du reste, car toute baronne qu'elle était devenue, Héloïse Fougeron ne jetait pas son bien par la fenêtre et vivait avec une économie tout à fait orléanaise.

Le domestique lavait la calèche sur les panneaux de laquelle s'étalaient les armoiries des Castérac et à laquelle on attelait, le dimanche, pour aller à la messe, un vieux cheval de labour.

– Dis donc, Germain ? fit Gontran.

– Monsieur le baron ? dit le valet en ôtant sa casquette garnie d'un large galon de similor.

– Connais-tu le château de Bellombre ?

– Oui, monsieur le baron, j'ai passé devant.

– À qui appartient-il ?

– Je ne sais pas ; mais si monsieur le baron désire le savoir, le fermier peut le lui dire, il a tenu une ferme à bail de l'autre côté de la forêt.

Gontran s'en alla chez le fermier ; car la Fougeronne, en dépit de ses tourelles neuves, n'était, après tout, qu'une ferme.

Le fermier, interpellé par Gontran, lui répondit :

– Le château de Bellombre est à M. Archineau.

– Qu'est-ce que c'est que M. Archineau ?

– C'est un bourgeois très riche qui a acheté le château voici deux ans.

– Et à qui appartenait ce château, auparavant ?

– À M. Jouval.

Ce nom fut comme une douche d'eau froide sur la tête de Gontran.

Était-ce donc M^lle^ Jouval qui lui avait offert à boire ?

Jouval n'était pas un nom des croisades.

Mais le fermier ajouta :

– Vous savez, ce M. Jouval qui était si riche, et qui s'est noyé pendant les dernières inondations.

Gontran respira.

M. Jouval ne pouvait être le père de Blanche, puisque M. Jouval était mort et que Blanche lui avait dit : Mon père est dans les champs.

– Oh ! fit-il, M. Jouval était propriétaire du château de Bellombre ?

– Oui, monsieur le baron.

– Et... avant lui ?

– C'étaient des gens qui se sont ruinés ; des gens de Paris, je crois ; j'en ai entendu dire beaucoup de bien ; mais je ne me souviens pas de leur nom.

Ces derniers mots ramenaient Gontran à son rêve.

Il entra à la Fougeronne et monta à la chambre de sa mère.

Héloïse Fougeron lisait *Amadis de Gaule*, et se demandait si le héros de ce roman ne serait point,

par hasard, un ancêtre de feu le baron de Castérac, son mari.

La baronne n'était pas précisément une femme agréable ni une mère bien affectueuse.

Elle ne tutoyait pas son fils, et lui donnait un baiser bien sec quand il revenait de la chasse.

C'était une grande femme d'un blond hasardé, avec un nez recourbé comme un bec de perroquet, des yeux verts, une démarche pleine de roideur et des mains énormes qui juraient singulièrement avec ses prétentions aristocratiques.

Lorsque Gontran entra, Héloïse Fougeron quitta son livre et prit une lettre ouverte qui se trouvait sur une table, à la portée de sa main.

– Mon fils, dit-elle à Gontran avec un accent qu'elle essayait de rendre solennel et qui n'était que grotesque, venez vous asseoir près de moi ; je veux causer avec vous de choses sérieuses.

Gontran, qui revenait le cœur plein et la tête en feu, tressaillit à ces paroles et, pour la seconde fois, il éprouva la sensation d'un homme qu'on

plonge inopinément dans une cuve d'eau froide.

La baronne de Castérac, née Fougeron, poursuivit :

– Gontran, vous allez avoir vingt-cinq ans.

– Eh bien, ma mère...

– Les bourgeois se marient quand bon leur semble, mais un gentilhomme se doit à sa race, et vous ne pouvez pas, vous n'avez pas le droit de laisser éteindre l'illustre nom de Castérac.

Gontran ne répondit pas ; il songeait à Blanche Durand.

– On me propose un mariage pour vous, continua Héloïse Fougeron.

Gontran eut froid au cœur.

– M^lle^ de Ponte-Giraud, qui appartient à une excellente famille du Blaisois. Les Ponte-Giraud ne valent pas les Castérac, je le sais, mais enfin ils sont bons gentilshommes.

– Ah ! dit Gontran comme un écho.

– Vous allez donc partir demain pour Blois.

– Mais, ma mère...

– On vous attend... on veut vous voir... et cette alliance peut être conclue promptement.

– Pardon, ma mère, dit froidement Gontran, devenu homme depuis quelques heures, qui me dit que M^lle^ de Ponte-Giraud est jolie ?

Héloïse haussa les épaules.

– Qu'elle me plaira ?...

– Vous êtes fou !

– Non, ma mère ; mais je ne veux épouser que la femme que j'aimerai.

– On aime toujours la femme digne de porter votre nom.

– Je le croyais hier, ma mère.

– Et... aujourd'hui ?

– Aujourd'hui je pense différemment.

La baronne était stupéfaite.

Son fils, élevé comme une demoiselle, ou plutôt comme un bon jeune homme craignant Dieu et redoutant sa mère, lui tenait un langage inouï.

– Et pourquoi pensez-vous autrement ? demanda-t-elle d'un ton grincheux qui est le fond du caractère national dans le beau pays que nous avons décrit.

Gontran n'était pas encore rompu aux formes délicates de la diplomatie.

Aussi répondit-il avec une franchise brutale :

– Je pense différemment, ma mère, parce que je suis amoureux !...

La baronne de Castérac, née Fougeron, jeta un cri et faillit tomber en syncope.

IX

Jusqu'à ce jour, Héloïse Fougeron, baronne de Castérac, avait eu dans son fils un être parfaitement soumis.

Il lui suffisait d'un froncement de sourcil, d'un regard sévère pour que Gontran se prit à trembler.

Et voici que tout à coup cet être, qui à ses yeux n'avait d'autre mission que de continuer la noble lignée des Castérac, se révoltait, relevait la tête et manifestait une volonté.

– Ô mes aïeux ! murmura-t-elle en levant les yeux au ciel.

Et certes ce n'était ni au bonhomme Fougeron, son père, ni aux Fougeron des autres siècles, braves bourgeois pleins d'économie, du bon temps, qu'elle s'adressait en ce moment.

À force d'étudier la généalogie de son défunt mari, Héloïse avait fini par croire qu'elle était née

de Castérac et qu'elle avait dans les veines du sang de Charlemagne.

Héloïse eut donc un accès de noble indignation, et comme les aïeux interpellés ne répondaient pas, elle reprit elle-même la parole, foudroyant son fils d'un regard :

– Je ne sais de qui vous pouvez être amoureux, dit-elle, mais vous vous servez là d'un mot que la bonne éducation ne saurait admettre.

L'esprit vient aux garçons, absolument comme aux filles, tout d'un coup.

Gontran regarda la baronne et lui dit :

– Pourquoi donc, ma mère, un homme bien élevé ne peut-il être amoureux ? Je croyais que mon père vous avait épousée par amour.

Héloïse jeta un nouveau cri.

On eût dit d'un maître d'armes qu'un élève, un novice en l'art de l'escrime, touche en pleine poitrine.

– Mais d'où venez-vous donc ? qui avez-vous vu ? Comment avez-vous pu apprendre un pareil langage ? s'écria-t-elle suffoquée.

Alors Gontran répondit avec une gravité émue :

– Ma mère, j'ai vu une jeune fille ; elle est belle, je la crois noble.

Ce dernier mot adoucit un peu Héloïse Fougeron.

– Ah ! vous la croyez noble ? dit-elle.

– Noble et pauvre.

Cette fois les Castérac des âges héroïques durent se voiler la face dans l'autre monde, car Héloïse se retrouva Fougeronne de la tête aux pieds et dit avec une moue dédaigneuse :

– Vous voulez donc épouser une fille pauvre et léguer la misère à vos enfants ?

Mais Gontran reprit :

– Je n'ai pas fait tous ces calculs, madame.

La jeune fille est belle, je sens que je l'aime ; et si elle veut de moi, je l'épouserai.

La Fougeronne, devenue baronne de Castérac, se sentit à moitié vaincue par cette attitude simple et résolue que venait de prendre son fils et dont

elle l'aurait cru incapable une heure auparavant.

– Voyons, monsieur, dit-elle, je vois qu'il faut que nous nous expliquions.

– Je ne demande pas mieux, ma mère.

– Et puisque vous bravez mon autorité.

– Mais, ma mère, dit Gontran que ces paroles pleines de dureté et d'amertume touchèrent, avant de me condamner il faudrait m'entendre.

– Soit, parlez.

– Si cette jeune fille est belle...

– La beauté est un bien éphémère.

– Si elle est noble...

– Comment ! vous ne le savez donc pas ?

– Je le crois.

– Mais alors vous ne la connaissez pas ?

– Je l'ai vue et j'ai compris que mon cœur lui appartenait tout entier et pour toujours.

Héloïse Fougeron haussa les épaules.

– Et où donc avez-vous vu cette merveille ?

– À deux lieues d'ici.

– Sur la grande route ?

– Non, dans une ferme.

Héloïse Fougeron fit un nouveau haut de corps.

– Vous allez me parler sans doute de quelque paysanne, une bergère ou une gardeuse d'oies ? fit-elle.

– Non, ma mère, mais d'une jeune fille bien élevée.

– Vraiment ?

– Et qui est belle à se mettre à genoux devant elle.

– Que faisait-elle donc dans cette ferme ?

– Mais elle l'habite. Ils ont été ruinés, car ils avaient un château.

– Quel château ?

– Le château de Bellombre.

– Le château de Bellombre, répondit Héloïse ; appartenait à un certain Jouval, de Saint-Florentin ; mais il est mort riche, et puis sa fille est mariée...

– Aussi n'est-ce ni de M. Jouval, ni de sa fille que je parle.

Mais Héloïse Fougeron, baronne de Castérac, tout en ne paraissant connaître que les ducs et les comtes de son voisinage, savait sur le bout du doigt l'histoire de tous les bourgeois des environs.

– Grand Dieu ! s'écria-t-elle, mais c'est d'un certain Durand que vous voulez parler sans doute.

– Durand ? fit Gontran, qui se mordit légèrement les lèvres à ce nom peu sonore.

– Oui, Durand, des gens de rien.

Et Héloïse Fougeron eut un éclat de rire qui dut satisfaire l'ombre des Castérac.

– En vérité ! mon fils, dit-elle, vous gentilhomme, vous baron, vous qui portez un des plus vieux noms de France, vous épouserez mamzelle Durand ! Ah ! ah ! ah !

– Mais elle est charmante, dit Gontran.

– Le grand-père était marchand de vins.

– Qu'importe !

– Ô mon Dieu ! s'écria la baronne, reprise d'une vertueuse indignation, vous l'entendez ! mais il est fou.

– Mais non, ma mère, je ne suis pas fou.

– Une Durand entrer dans la maison de Castérac ! quelle horreur !

– Mais, ma mère, dit froidement Gontran, est-ce que mon grand-père Fougeron...

– Taisez-vous ! s'écria Héloïse, je vous défends de prononcer un mot de plus.

Puis, au comble de l'indignation :

– Sortez, sortez ! dit-elle, vous me faites horreur.

En historien fidèle, il nous faut convenir que si l'origine des Castérac se perdait dans la nuit des temps, celle des Fougeron était beaucoup plus modeste. Le grand-père de la baronne Héloïse était un honnête fermier du Gâtinais, et le noble baron de Castérac avait dans les veines une certaine quantité de sang paysan.

Le paysan est entêté.

En ce moment Gontran fut bien plus Fougeron que Castérac.

Il sortit de la chambre de sa mère, mais en disant :

– Elle a beau s'appeler M^lle^ Durand tout court, je l'aime et je l'épouserai !...

X

Faisons à présent connaissance avec le nouveau propriétaire du château de Bellombre, M. Archineau.

M. Archineau était un septuagénaire très vert,, un petit vieillard sec, alerte, qui avait été notaire en son âge mûr, et possédait une de ces fortunes véritablement orléanaises qui ne font pas de bruit, mais qui sont extraordinairement sérieuses.

M. Archineau s'était marié sur le tard à une veuve sans enfants, qui lui avait apporté cent mille francs de dot.

Il avait alors quarante-cinq ans, et la veuve n'en avait guère plus de trente.

À l'époque où ce mariage fut consommé, M. Archineau revenait dans son pays, d'où il avait été absent près de trente années, et voici comment :

Originaire du bourg de Coursy, d'une extraction fort basse, M. Archineau, sans fortune à l'âge de dix-huit ans, était parti pour courir le monde.

Il s'en était allé d'abord à Orléans où il pleut des Archineau, tous ou presque tous ses parents, les uns pauvres, les autres riches.

Rue de Bourgogne, il y a un Archineau qui vend de la poterie commune ; un peu plus loin, il en est un autre qui est horloger. Sur la place du Martroi, un Archineau, qui a épousé une demoiselle Verluisant, a fait de bonnes affaires dans le commerce des toiles écrues.

Il est vrai qu'il en est un quatrième qui est simple facteur aux Messageries.

Nicolas Archineau, notre héros, celui qui était du bourg de Coursy où son père tenait une petite épicerie, commença donc son tour de France par Orléans, et là, en homme avisé, il fit visite à ceux de ses parents qui pouvaient lui être utiles.

Il ne se présenta ni chez le potier, ni chez le facteur ; mais il alla voir l'horloger et le

marchand de toiles. Ce dernier était riche et, chose étrange ! il n'était pas avare.

Voyant ce garçon à l'œil pétillant, à la figure intelligente, qui ne demandait qu'à se pousser dans le monde, il lui donna cinq cents francs.

Ces cinq cents francs firent miracle.

Nicolas Archineau avait appris le latin chez le curé de Coursy ; il entra chez un notaire comme petit clerc et y passa deux années sans appointements. Les cinq cents francs durèrent tout le temps de ce surnumérariat.

Le marchand de toiles, émerveillé de cette sobriété, de cette économie, lui dit un jour :

– Je veux que tu deviennes le monsieur de la famille, que tu sois un grand personnage, quelque chose comme un avoué ou un notaire ; si tu trouves à traiter d'une étude, je te donnerai un coup de main.

Trois mois après il y avait une étude de notaire à vendre en Sologne.

La Sologne était alors un pauvre pays ; on n'y avait pas encore planté de sapins, on n'avait pas

desséché les étangs ; et quiconque avait de quoi vivre s'empressait de déserter.

Nicolas Archineau ne se rebuta point.

L'étude qu'il acheta rapportait douze cents francs ; il l'acheta quinze mille.

Cela se passait au commencement de la Restauration. Un an ou deux après, un grand seigneur de Paris, le marquis d'A., ayant découvert dans ses papiers de famille que ses ancêtres avaient possédé de grands biens en Sologne, voulut les racheter et placer en terres la fortune considérable qu'il avait faite dans les fournitures de l'armée, au temps de Napoléon I^{er}.

Il fît le voyage et vint frapper à la porte du notaire Archineau.

Celui-ci était actif, intelligent ; il se prêta aux vues du marquis, et ce fut le commencement de sa prospérité.

L'exemple du marquis fut suivi par une foule de Parisiens qui aimaient les grandes terres et la chasse.

Dix ans après, Nicolas Archineau avait une

clientèle de comtes, de marquis et de barons et il avait deux cent mille francs à lui.

On dit que l'eau va toujours à la rivière.

Le marchand de toiles de la place du Martroi mourut, et il laissa sa fortune à son protégé.

En 1825, Nicolas Archineau avait près d'un million.

Alors il fut pris d'un singulier mal, le mal du pays.

Comme il n'était pas marié, il songea qu'aux environs de la forêt d'Orléans il y avait plus d'une héritière qui serait enchantée de s'appeler M^{me} la notairesse.

Il traita donc de son étude avec son clerc et partit un beau matin pour Coursy, presque furtivement et sans rien dire à Françoise.

Qu'était-ce que Françoise ?

Une pauvre fille ignorante et crédule, dont il avait fait sa servante et à qui il avait promis le mariage.

À Coursy, il acheta une maison isolée du

village, au bord de la forêt, et s'y installa.

Huit jours après, il avait trouvé non pas une héritière, mais une veuve du voisinage qui consentait à l'épouser.

Nicolas Archineau était un de ces hommes qui vont vite en besogne.

En trois semaines, le contrat et les publications furent bâclés, et l'ex-notaire de Sologne ne songeait pas plus à Françoise qu'au Grand-Turc.

Ce qui n'empêcha pas qu'un soir d'hiver on vint frapper à la porte de sa maison.

Nicolas Archineau n'avait pas encore monté sa maison. La veuve qui allait devenir sa femme avait une servante ; c'était bien suffisant, et, en attendant qu'elle se vint installer chez lui le jour du mariage, il vivait seul et s'en allait prendre ses repas au cabaret de Coursy.

Quand on frappa, il allait se mettre au lit.

Il descendit donc, ouvrit la porte et recula avec une sorte d'effroi.

Françoise la Solognote était sur le seuil.

Françoise, pâle, maigre, les yeux rougis, tenait dans ses bras un enfant, et elle le présenta à Nicolas en lui disant :

– Vous allez vous marier ; mais cet enfant est à vous, et il faut bien que vous nous donniez du pain à tous deux.

Ce petit homme si méthodique, si sage, dont la cravate blanche ne faisait pas un pli, avait des violences inouïes.

Il vit son mariage manqué – et la veuve lui plaisait fort, – et il fut pris d'une fureur de bête fauve tombée dans un piège.

Il prit Françoise par les épaules et la jeta à la porte, elle et son enfant.

XI

M. Archineau avait, comme on le pense bien, passé une fort mauvaise nuit.

Plusieurs fois il s'était relevé, croyant entendre Françoise gémir à la porte.

Mais Françoise était partie et il ne devait plus la revoir.

Le lendemain, il s'en alla à Coursy et n'apprit rien d'extraordinaire.

On n'avait vu ni la Solognote ni son enfant.

Au fond, Nicolas Archineau n'était pas tout à fait sans cœur.

Il se repentait de sa dureté et écrivit à son successeur, lui donnant la mission secrète et délicate de remettre à Françoise, qu'il croyait retournée dans son pays, une somme de douze cents francs et un contrat de rente de cent écus.

À son grand étonnement, son successeur lui

répondit que Françoise avait quitté le pays depuis environ trois semaines, dans un état de grossesse avancée, et qu'on ne l'avait point revue.

Nicolas Archineau, qui n'avait jamais aimé que l'argent jusque-là, était devenu amoureux.

La veuve lui plaisait.

Il oublia la pauvre Françoise et se maria.

Mais la Providence, dont on a le tort de médire, fait bien tout ce qu'elle fait.

Elle avait protégé Archineau jusque-là, elle le châtia.

La veuve était acariâtre, méchante, emportée ; elle rendit l'ancien notaire très malheureux, tout en lui donnant un fils.

Pendant six années elle lui fit une vie d'enfer, et il se trouva qu'en grandissant le fils hérita des charmantes qualités de sa mère.

Souvent le bonhomme Archineau se prenait à pleurer, et il songeait à Françoise et à son enfant dont jamais plus il n'avait entendu parler.

Cependant M^me^ Archineau mourut.

Elle mourut à la suite d'une violente colère, et certes son mari ne la pleura point.

Mais l'expiation n'était pas terminée ; la Providence n'avait point encore retiré sa main vengeresse.

Après la mère, le fils.

À quinze ans, Alfred Archineau était un affreux chenapan qui était devenu la terreur de tous les environs.

Il insultait les femmes, il battait les hommes, car il était d'une force et d'une stature peu communes, il faisait à son père des menaces de mort.

L'ancien notaire l'avait pris en horreur.

En même temps, le bonhomme, bourrelé de remords, songeait toujours à Françoise.

Qu'était-elle devenue ? son enfant vivait-il ?

Une voix mystérieuse lui criait souvent : Françoise est morte, mais son enfant vit encore.

Fabuleusement avare, l'ancien notaire ne laissait soupçonner à personne le chiffre de sa

fortune, et bien que, comme tous les paysans, il aimât prodigieusement la terre, il avait néanmoins un portefeuille assez considérable dont personne ne soupçonnait l'existence, pas même son fils.

Quand M. Jouval mourut, la terre de Bellombre fut à vendre de nouveau.

Nicolas Archineau l'acheta.

Non que le bonhomme eût la moindre velléité d'habiter un château et de faire étalage de son argent.

Tout au contraire, l'acquisition d'un domaine aussi important servait ses projets d'économie, comme on va le voir.

Il n'avait pas, nous l'avons dit, renoncé à l'espoir de retrouver encore Françoise, du moins son enfant.

À mesure qu'il haïssait son fils de plus en plus, il aimait cet enfant qu'il n'avait pour ainsi dire pas vu, et il faisait ce raisonnement bizarre :

– Les enfants perdus finissent toujours par se retrouver : un jour ou l'autre je saurai ce que

Françoise est devenue.

Le bonhomme s'était fait ce raisonnement pendant vingt ans ; et pendant ces vingt années il avait acheté force titres de rente au porteur, et des obligations de chemins de fer, et des valeurs qui pouvaient se donner de la main à la main.

Pour acheter Bellombre, dont son fils avait grande envie, il avait vendu des fermes en Beauce et en Sologne, converti le surplus en papier, et prétendu que, Bellombre acheté, il n'avait plus un sou vaillant.

Mais la vérité était qu'il avait ainsi fait deux parts de sa fortune, et qu'il avait un gros portefeuille destiné à l'enfant de Françoise, si jamais il le retrouvait.

Or, au moment où commence notre histoire, le vieux Nicolas Archineau vivait donc à Bellombre avec son fils Alfred, lequel était maintenant un garçon de trente ans, grand chasseur, mauvais sujet, ivrogne et brutal, et traitant son père de grigou et de vieille bête.

Le vieillard endurait toutes ces injures, toutes

ces avanies. Il avait son idée, comme on dit.

Alfred Archineau avait aussi la sienne, comme on va voir.

Il avait entrevu, un jour qu'il chassait de l'autre côté de la forêt, la jolie Blanche Durand, et il avait fait un odieux calcul, la séduire, en lui promettant de l'épouser.

Car Alfred Archineau était un garçon avisé, malgré tout ; il savait le prix de l'argent, et la pensée d'épouser une fille qui n'avait pas le sou ne pouvait sérieusement lui venir.

Seulement, Blanche était jolie, Blanche lui plaisait, et il avait songé à se donner un complice pour l'exécution de ses projets machiavéliques.

Ce complice, c'était le père Durand lui-même, ainsi qu'on va le voir.

XII

Ce fut un soir, à cette heure crépusculaire qu'on nomme entre chien et loup, que M. Alfred Archineau fit la connaissance de M. Durand ; et c'était quelques jours avant celui où Gontran de Castérac était venu demander à boire à la ferme de la Fringale.

Seulement, M. Alfred Archineau n'avait même pas attiré l'attention de Blanche Durand, bien qu'il eût repassé dix fois la même journée sous les murs de la ferme ; tandis que Gontran de Castérac avait causé à la jeune fille une certaine impression.

Cela tenait du reste à ce que Alfred Archineau avait l'air d'un rustre, tandis que Gontran, en dépit du sang des Fougeron, avait la tournure et les manières d'un fils de famille.

Mais si Alfred Archineau n'avait pas même été vu par Blanche Durand, celle-ci, en revanche,

lui avait inspiré une passion brutale et violente.

Alfred Archineau était tour à tour astucieux, brutal et patelin.

Il menaçait son père à de certaines heures ; à d'autres il savait se radoucir et lui parler d'un ton affectueux.

C'était lorsqu'il voulait de l'argent, car le vieux notaire ne s'était pas déshabillé avant de se coucher, comme on dit ; il avait gardé son bien, et c'était par là qu'il tenait en respect ce fils dénaturé qui ne se gênait pas pour souhaiter sa mort tout haut.

Or donc, Alfred Archineau, passant sous les murs de la Fringale, avait aperçu Blanche Durand. Le sexe n'est pas beau aux environs de la forêt ; Blanche était une créature idéale auprès de toutes les créatures sur lesquelles le don Juan de village avait jusque-là abaissé ses regards.

– Je ne suis pas encore riche, s'était-il dit, mais mon père l'est. C'est suffisant. En ce monde, il n'est pas nécessaire de donner, il suffit de faire savoir qu'on possède.

Il ne manquait pas de gens à Coursy et à Bellombre qui pouvaient renseigner Alfred sur M. Durand et sa fille.

Tout le monde les avait connus, tout le monde les avait aimés, et, à dix années de distance, on les regrettait encore.

Cette espèce de vénération dont leur nom seul était l'objet irritait Alfred Archineau, car il sentait bien que son père et lui, pas plus que leur prédécesseur, le terrible M. Jouval, n'avaient la sympathie populaire.

Il voulait séduire Blanche, d'abord parce qu'il la trouvait idéalement jolie ; ensuite parce qu'il voyait dans cette séduction comme la satisfaction d'une vengeance.

Jamais, depuis sa ruine, M. Durand n'était retourné à Coursy ; jamais il n'avait vu le château de Bellombre, même de loin.

Quand, par hasard, au marché de Neuville où il allait vendre son grain, il apercevait un homme de Coursy, il l'évitait.

Nous l'avons dit déjà, le bonhomme avait tant

souffert que son origine première, combattue par l'éducation, avait peu à peu repris le dessus.

Redevenu paysan par nécessité, M. Durand, au bout de dix années, ne se souvenait plus qu'il avait été membre du Jockey dans sa jeunesse et l'un des châtelains les plus élégants du monde.

Sa rude probité avait certainement survécu au naufrage, mais son âme n'avait pas été complètement inaccessible à des petits calculs d'égoïsme et d'avarice.

Insensiblement il s'était fait à cette vie économe et modeste du cultivateur qui essaye de faire fortune par l'épargne..

Il était devenu avare.

En outre, oubliant de jour en jour qu'il avait été bourgeois lui-même, il saluait le premier les bourgeois qui se trouvaient sur son chemin.

Un soir donc, le bonhomme travaillait encore que le soleil avait disparu.

Une bêche à la main, en bras de chemise, coiffé d'un méchant chapeau de paille, il donnait une façon à une jeune vigne qui n'avait pas

encore porté de raisins. La forêt était tout à côté et on entendait sous bois deux chiens à la voix aigre et glapissante qui chassaient probablement un lièvre et qui étaient de pieds inégaux, car l'un paraissait loin encore, tandis que l'autre était presque sur la bordure.

Autrefois, M. Durand se fût pris à sourire ; maintenant il était tellement habitué à voir ces veneurs au petit pied qui chassent le chevreuil avec deux briquets, qu'il ne leva pas même la tête et continua sa besogne. Mais le lièvre, mené rondement, perça sur les champs, gagna les vignes et vint passer dans les jambes du bonhomme.

En même temps, le chien *le plus roide* accourut et, derrière lui, le chasseur.

Un autre eût laissé les chiens suivre la chasse à travers les vignes encore chargées de leur récolte et se fût peu soucié du dommage.

Mais le chasseur rappela ses briquets et les rompit.

M. Durand, sensible à ce procédé, le salua.

Alfred Archineau, c'était lui, s'approcha et lui dit :

– Bonjour, monsieur Durand.

M. Durand tressaillit.

– Vous me connaissez ? dit-il.

– Pardine ! répondit Alfred, je suis de Coursy.

– Je m'appelle Alfred Archineau.

Un nuage passa sur le front de M. Durand.

– Ah ! dit-il, c'est vous qui avez acheté Bellombre ?

– Oui, mon cher monsieur Durand, dit Alfred, et je voudrais même vous en causer un brin.

– De Bellombre ?

– Oui.

– Bellombre n'est plus à moi... fit le pauvre homme d'une voix émue.

– Hi ! hi ! dit Alfred, ça pourrait bien vous revenir encore un jour ou l'autre...

– À ces mots, M. Durand regarda Alfred d'un air hébété.

– Vous vous moquez d'un pauvre homme comme moi, balbutia-t-il ; ce n'est pas bien...

– Mais non, dit Alfred en lui prenant la main et la serrant affectueusement. Vous allez bien voir que je ne me moque pas de vous.

Et il s'assit auprès du bonhomme, stupéfait et tout tremblant.

XIII

Il était bien vieux, le pauvre M. Durand ; ses cheveux blancs étaient rares et tombaient sur un front ridé et brûlé du soleil.

Il marchait courbé, et, l'hiver, il avait des rhumatismes.

Le malheur rend timide ; la pauvreté rend défiant.

Le bonhomme s'était pris à trembler en entendant Alfred Archineau lui parler de Bellombre ; il eût voulu s'en aller, mais il n'en eut ni la force ni la volonté.

Alfred Archineau était un grand gaillard taillé en hercule, avec l'apparence de ce qu'on nomme un bon enfant, un homme tout rond, le cœur sur la main, quoi ! comme disent les paysans.

Il savait prendre une bonne voix bien sonore et bien franche, qui vous pinçait aux premiers sons.

M. Durand subit ce charme factice.

– Vous me voyez pour la première fois, continua Alfred en posant son fusil auprès de lui ; mais moi je vous ai vu bien souvent ; quand j'étais jeune.

Nous habitions alors, mon père et moi, une petite propriété vers le *finage* d'Ingrannes, tout près de Coursy, qu'on appelait *la Folie.*

– Ah ! oui, je sais, dit M. Durand.

– Mon père cachait ses écus, de ce temps-là, et il avait peur qu'ils ne s'enrhumassent à prendre l'air, dit Alfred avec un gros rire ; il me refusait même un permis de chasse, ce qui fait que je braconnais par-ci par-là. Ah ! je vous ai vu bien souvent, alors, mon cher monsieur Durand, quand vous chassiez à courre. Ah ! les beaux chiens que vous aviez !

– Monsieur, dit humblement le pauvre M. Durand, ce qui est passé est passé, je n'ai plus de chiens, je n'ai plus de chevaux ; je suis devenu un paysan, pourquoi me parlez-vous de tout cela ? Si c'est pour me faire de la peine... c'est mal...

– Ah ! mon bon monsieur Durand, vous ne le pensez pas, s'écria Alfred qui savait, au besoin, jouer l'émotion ; si j'ai commencé par vous faire involontairement de la peine, c'est que j'ai idée de vous faire plaisir ensuite ; écoutez moi donc avec patience, je vous en prie.

Et comme M. Durand faisait un geste de résignation, Alfred Archineau poursuivit :

– En ce temps-là, voyez-vous, si on m'avait dit que mon père était assez riche pour acheter Bellombre, je n'aurais jamais voulu le croire, et si on m'avait dit encore que vous auriez des malheurs et que vous seriez obligé de quitter votre château, j'aurais cru qu'on se gaussait de moi.

M. Durand soupira.

– Quelquefois, poursuivit Alfred, je suis allé vous braconner des lapins jusque dans le parc de Bellombre, ce qui fait que, plus d'une fois, j'ai aperçu la *petite demoiselle.*

M. Durand tressaillit.

– Si elle avait dix ans alors, reprit Alfred,

c'était tout le bout du monde ; mais elle était si jolie qu'elle avait l'air d'une femme et qu'on se serait mis à genoux devant.

– Ah ! fit M. Durand ému.

Et il leva un regard de gratitude sur le jeune homme qui lui parlait ainsi de sa fille.

Alfred continua :

– Bien souvent, depuis votre malheur, j'ai pensé à vous, à cette pauvre M^me^ Durand et à la petite demoiselle. Et je ne suis pas le seul, allez ! car tout le monde vous aimait, dans nos environs, et personne ne vous a oubliés.

M. Durand sentait ses yeux s'emplir de larmes.

– Qu'est-ce que vous voulez, reprit Alfred qui prit son air le plus naïf, les impressions d'enfance sont les plus fortes. Je n'ai jamais oublié la petite demoiselle.

M. Durand tressaillit.

– Et, dit encore Alfred, ce n'est pas la première fois que je viens par ici, oh ! non... seulement, quand je vous voyais... je me

sauvais...

– Pourquoi ? demanda naïvement M. Durand.

– Parce que j'avais peur...

– Peur de moi ?

– Oui.

Autrefois, M. Durand eût compris à demi-mot ; mais son intelligence s'était affaiblie. Il regarda donc Alfred Archineau avec un redoublement d'étonnement, et lui dit :

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Vrai ?

– Non, dit M. Durand.

– Alors vous allez comprendre. Les autres fois, je me sauvais ; mais aujourd'hui j'ai pris mon courage à deux mains, et je n'ai fait ni une ni deux : je me suis juré de vous conter la chose.

– Mais... quelle chose ?

– Eh bien, si vous voulez revenir à Bellombre, dit Alfred, ça dépend de vous... et si la petite demoiselle, dont je suis amoureux fou et que je rendrais bien heureuse, si vous vouliez me la

donner...

Cette fois M. Durand étouffa un cri.

Puis il regarda le jeune homme avec une sorte d'avidité.

– Vous... épouseriez ma fille ? balbutia-t-il.

– Certainement.

– Mais... nous sommes pauvres...

– Je serai riche pour deux, et vous reviendrez à Bellombre, d'où vous n'auriez jamais dû partir, continua Alfred qui pressait affectueusement les deux mains du bonhomme.

– Mais vous avez donc revu ma fille ? demanda M. Durand qui avait des larmes plein les yeux.

– Il n'y a pas de semaine que je ne vienne rôder deux ou trois fois aux alentours de votre ferme.

– Ah !

– Ah ! si vous saviez comme je l'aimerais ! comme je voudrais qu'elle vécût comme une petite princesse qu'elle est !

Et Alfred, qui était éloquent à ses heures, se mit à faire au bonhomme un tableau du luxe dont il voudrait environner la petite demoiselle devenue M^me^ Archineau.

M. Durand pleurait.

Enfin Alfred se leva.

– Eh bien, monsieur Durand, dit-il, vous ne me dites rien ?

– Que puis-je vous dire ? balbutia le bonhomme.

– Vous me refusez ?

– Oh ! non.

Alfred jeta un cri de joie.

– Mais c'est Blanche que ça regarde...

– Certainement ; mais ne parlerez-vous pas pour moi, au besoin ?

Et Alfred avait pris un accent suppliant, et il continuait à serrer les mains du bonhomme.

– Eh bien, dit enfin celui-ci, je réfléchirai... je parlerai à Blanche...

– Me permettez-vous de revenir ?

– Oui, dit M. Durand.

Et Alfred Archineau s'en était allé triomphant, et se disant :

– Je tiens le bonhomme ! l'espoir de revenir à Bellombre me fera faire de lui tout ce que je voudrai !...

XIV

Alfred Archineau était loin déjà que le pauvre M. Durand était encore à la même place, appuyé sur sa bêche, jetant un vague regard sur la lisière de la forêt dans laquelle le jeune homme était rentré en sifflant ses chiens.

Tout tournait autour de lui ; on eut dit que la foudre était tombée à ses pieds et qu'elle avait communiqué à tout son corps une commotion électrique.

Il pouvait donc marier sa fille !

La marier à un homme riche et qui semblait l'adorer !

Et par dessus tout cela, il pouvait rentrer à Bellombre, cette propriété qu'il avait pour ainsi dire créée, et dans laquelle, longtemps, il avait espéré mourir.

C'était un rêve, et un rêve écrasant !...

La nuit était venue que le bonhomme était encore à la même place, les yeux à demi clos et revoyant par le souvenir les grands arbres de Bellombre.

Enfin, il lui revint un peu de raison.

Il se remit en route et prit le chemin de la Fringale.

Mais nous l'avons dit, en vieillissant M. Durand était devenu paysan.

Et le paysan est prudent, il prend toujours un chemin courbe de préférence à la ligne droite ; il cache ses projets le plus longtemps possible de peur de les faire avorter.

Chemin faisant, le bonhomme éprouva toutes les impatiences, toutes les angoisses d'un enfant à qui on a promis un jouet et qui a peur de ne pas l'avoir.

Mais son impatience et son angoisse obéissaient néanmoins à cet esprit de malicieuse prudence qui est le fond du caractère du paysan.

Et le bonhomme finit par se dire :

– Pour amener Blanche à aimer M. Archineau

et à le vouloir pour mari, il faut jouer serré ; les petites filles, qui sait ? ça a souvent de si drôles d'idées...

Par conséquent, il prit la résolution de prendre les choses de loin et de ne pas parler brusquement de son entrevue avec Alfred Archineau.

Il arriva donc à la Fringale, bien décidé à sonder le terrain avec la prudence d'un pionnier qui marche sur un sable inconnu et qui peut avoir des parties mouvantes.

– Comme tu rentres tard ! père, dit Blanche en lui sautant au cou.

– La soupe est froide ! grogna Jeanneton qui avait fini par être un peu maîtresse et gouvernait la maison depuis la mort de M^{me} Durand.

Le bonhomme balbutia quelques mots qui n'avaient pas grand sens, et se mit à table.

Cependant, quand il eut mangé son assiettée de soupe, il leva la tête et dit :

– Je me suis attardé ; mais ça vient que j'ai rencontré des gens de Coursy.

– Ah ! dit Blanche.

– Qu'est-ce qu'ils viennent donc faire par ici ? demanda Jeanneton qui, tout en ne se mettant pas à table, assistait toujours au repas de ses maîtres.

– Des bûcheux, dit M. Durand.

– Ils sont plus heureux que nous, dit Blanche.

– Comment cela ?

– Ils passent devant Bellombre en retournant chez eux.

Jeanneton jeta à la jeune fille un regard sévère.

M. Durand eut un battement de cœur.

– Bon ! pensa-t-il, elle regrette Bellombre ; c'est bon signe.

Mais Jeanneton, qui ne pouvait lire dans le cœur du bonhomme, se hâta de détourner la conversation.

Dans sa pensée à elle, parler de Bellombre devant M. Durand, c'était lui fendre le cœur.

– Hé ! monsieur ? dit-elle.

– Qu'y a-t-il ? fit M. Durand.

– Est-ce que le prix du vin est déjà marqué sur

le journal ?

– Je ne sais pas, ma fille.

– Il faudrait le savoir, monsieur.

– Pourquoi donc ça ?

– Parce que les marchands de Chéry et de Mardié sont venus ce matin.

– Ah !

– Et ils m'ont dit qu'ils achèteraient bien toute votre récolte.

– S'ils me donnent un bon prix, elle est à eux, répondit M. Durand..

Et il tomba dans une rêverie profonde.

Comme il était sujet à de longues tristesses, Jeanneton et Blanche respectaient son silence.

Ce soir-là, M. Durand se coucha sans avoir dit un mot de sa rencontre avec le fils Archineau.

Le lendemain, Blanche était encore couchée quand il se rendit aux champs.

Le repas de midi était trop court pour qu'il pût songer à faire à sa fille la moindre ouverture.

D'ailleurs les gens de la ferme étaient là.

Il n'y avait que le soir qui pût amener une causerie intime entre le père et la fille.

Encore, M. Durand ne voulait pas parler devant Jeanneton.

Mais le soir venu, le bonhomme se vit contraint d'ajourner ses projets au lendemain.

Les marchands de vin étaient revenus, et M. Durand fut obligé de les inviter à souper.

Blanche se retira de bonne heure, et M. Durand se dit :

– Demain elle saura tout.

Le lendemain, en effet, quand l'heure du souper arriva, M. Durand trouva un prétexte pour éloigner un moment Jeanneton.

Cependant il ne se départit point de sa prudence villageoise, et ce ne fut que pas à pas qu'il se risqua sur ce terrain mouvant qu'il abordait avec sa fille pour la première fois.

D'abord il parla de Bellombre, ce qu'il ne faisait jamais.

Blanche soupira ; mais elle avait un grand fond de philosophie.

– Bah ! dit-elle, nous sommes heureux ici, et puisque Bellombre est à jamais perdu pour nous, à quoi bon y songer encore ?

– Hé ! hé ! fit M. Durand, qui sait ?

Blanche leva sur lui ses grands yeux étonnés.

– Qui sait, reprit M. Durand, cherchant toujours la ligne courbe, nous sommes pauvres aujourd'hui... mais nous pourrions devenir riches !

– Comment cela ? petit père.

– Le sais-je, moi ? Nous pouvons faire un héritage...

– Il me semblait, petit père, que tu m'avais dit que nous n'avions plus de parents.

– Tu peux te marier...

Blanche eut un geste de naïf étonnement.

– Avec un mari riche...

– Oh !

– Et qui rachète Bellombre.

– D'abord, dit la jeune fille, Bellombre n'est peut-être pas à vendre !... Et puis, comme je ne trouverai jamais de mari riche...

Blanche fut interrompue par le retour de Jeanneton.

– En voilà assez pour ce soir, pensa M. Durand ; demain je lui dirai tout.

Et le bonhomme s'alla coucher, rêvant qu'il ouvrirait un matin sa fenêtre, et que cette fenêtre donnerait sur le parc de Bellombre.

XV

Le lendemain, en effet, M. Durand reprit la conversation.

Il était revenu des champs de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Le soleil était encore à l'horizon.

Blanche était assise sur un banc dans le petit jardin potager qui se trouvait derrière la ferme.

C'était une belle soirée de la fin d'octobre ; l'air était encore doux, le ciel pur, et si on n'avait vu monter du sol ce brouillard blanchâtre qui, au coucher du soleil, indique l'approche de l'hiver, on aurait pu se croire encore en été.

M. Durand vint s'asseoir auprès de sa fille et mit un baiser sur son col blanc, long et flexible comme celui d'un cygne.

– Pauvre chère petite ! dit-il.

Blanche l'embrassa.

– Pourquoi me plains tu, petit père, dit-elle, ne suis-je pas heureuse avec toi ?

– Oui, ma pauvre enfant, mais je ne suis pas heureux, moi.

– Et pourquoi, petit père ?

Puis Blanche pâlit, et ses yeux s'emplirent de larmes.

– Ah ! oui, dit-elle, tu songes à maman ?

– D'abord ; mais je songe aussi à toi, mon cher ange, poursuivit M. Durand, à toi qui étais née pour une vie brillante, pleine de fêtes...

– Ne me plains pas, petit père ; je ne regrette rien.

– Pas même... Bellombre ?

– Mais non, petit père ; je me trouve fort bien ici.

M. Durand soupira.

– Ne te disais-je pas hier, reprit-il, que nous pourrions fort bien redevenir riches ?

– Ah ! oui, tu me l'as dit, mais je ne me rappelle plus comment ; par un héritage, je crois ?

– Non, je t'ai dit que tu pourrais faire un mariage riche.

– Moi ?

– Oui.

– Quelle plaisanterie, petit père !

– Et si ce n'était pas une plaisanterie.

– Que veux-tu dire ?

– S'il ne dépendait que de toi... d'avoir demain un château.

– Ah !

– Des chevaux, des domestiques...

– Mais, petit père, tu rêves !

– Non, dit M. Durand, c'est la vérité que je te dis.

Blanche regardait son père et semblait se demander si le bonhomme n'avait pas perdu la tête.

Mais M. Durand continua :

– Tu sais que ce misérable Jouval qui a tant contribué à notre ruine, est mort.

– Oui, père.

– Et que Bellombre a été vendu de nouveau ?

– Oui, on me l'a dit.

– Sais-tu qui l'a acheté ?

– Des gens que nous ne connaissons pas, probablement.

– Tu te trompes.

– Tu les connais ?

– Oui, le père et le fils.

– Ah ! fit Jeanne avec indifférence.

– Le père est un ancien notaire, poursuivit M. Durand. C'est un très honnête homme, et il est fort riche.

Blanche ne savait pas pourquoi son père lui disait tout cela.

– Le fils, reprit M. Durand, est un beau et brave garçon qui rendra, j'en suis bien sûr, sa femme heureuse.

– Il est donc marié ?

– Non, mais il se marierait volontiers.

– Qui l'en empêche ?

– Il est amoureux fou d'une jeune personne, poursuivit M. Durand, qui malgré lui revint à la ligne courbe.

– Raison de plus.

– Mais il ne sait pas si cette jeune fille l'aime.

– Eh bien, dit naïvement Blanche Durand, pourquoi ne le lui demande-t-il pas ?

– C'est ce qu'il m'a chargé de faire.

– Tu la connais donc ?

– Mais, chère enfant, s'écria M. Durand, qui prit sa fille dans ses bras, c'est toi !

– Moi ! exclama Blanche stupéfaite.

– Toi, et si tu veux être riche demain, riche et heureuse, tu n'as qu'un mot à dire.

– Mais... mon père...

M. Durand couvrit sa fille de baisers et poursuivit :

– Nous rentrerons à Bellombre. Tu seras dame et maîtresse. Ah ! le bon Dieu est bien le bon

Dieu, et tôt ou tard il tend la main à ceux qu'il a éprouvés.

Blanche ne partageait pas l'enthousiasme de son père. C'était une fille élevée simplement, mais qui avait un grand bon sens et à qui le malheur avait donné une maturité d'esprit qui devançait l'âge.

– Mon père, dit-elle enfin d'une voix grave, voulez-vous m'écouter à votre tour ?

– Parle, mon enfant.

– Comment appelez-vous le jeune homme ?

– Alfred Archineau.

– C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom.

– Oh ! mais je le connais bien, moi...

– Vous dites qu'il m'aime ?...

– Il est fou de toi.

– Comment cela peut-il être, puisque je ne l'ai jamais vu ?

– Mais il t'a vue, lui.

– Où donc ?

– Je ne sais pas... Ici... dans les champs...

– Dans tous les cas, je ne lui ai jamais parlé.

– Soit.

– Et il m'est bien difficile de croire qu'on adore une femme à qui on n'a jamais adressé la parole.

– C'est pourtant comme cela, dit M. Durand.

– Mais, mon père...

– Enfin, tu le verras...

– Mais quand ?

– Je te le présenterai un de ces jours...

– Mon père, dit Blanche avec un accent plus grave encore, je vous ai prié de m'écouter.

– Eh bien, parle...

– Je ne sais rien de la vie, mais une voix secrète me dit qu'une femme ne doit épouser que l'homme qu'elle aimera et qu'elle sera sûre de rendre heureux... Je n'avais pas encore songé à me marier... Vous me donnerez bien le temps de

réfléchir...

– Oui, certes, dit M. Durand un peu interdit ; mais tu peux toujours le voir auparavant.

– Non, mon père, dit Blanche avec fermeté. Je veux réfléchir auparavant, car, je vous le répète, je n'avais pas encore songé que je pourrais me marier un jour.

– Comme tu voudras, soupira M. Durand que cette réponse inattendue de sa fille plongeait dans une sorte de stupeur.

XVI

M. Durand dormit moins bien cette nuit-là que les précédentes.

Il avait cru que Blanche allait accepter avec empressement les offres du fils Archineau, et Blanche les accueillait avec froideur et demandait à réfléchir.

Le bonhomme, on le sait, n'avait jamais eu cette exquise délicatesse de sentiments qui était si développée chez la pauvre M^me^ Durand et dont sa fille avait hérité.

Aussi ne pouvait-il comprendre comment Blanche ne devenait pas folle de joie en apprenant qu'il dépendait d'elle uniquement de redevenir dame et maîtresse à Bellombre.

Et comme lorsqu'on rencontre sur son chemin une pierre d'achoppement, on est toujours tenté d'accuser quelqu'un de l'avoir posée, M. Durand

se mit à chercher qui avait pu disposer sa fille aussi mal.

Naturellement il ne pouvait accuser que la pauvre Jeanneton, et ce fut Jeanneton qu'il accusa.

– Cette bossue, se disait-il en se tournant et se retournant dans son lit, elle est tout à l'heure plus maîtresse que nous ici. C'est intolérable !

Je gage qu'elle m'aura vu causer avec Archineau et qu'elle aura fait à ma fille quelque sotte histoire.

Et puis, comme il avait le sens logique des paysans et qu'il cherchait toujours le mobile qui fait agir les gens, il se souvint que les Archineau, du temps qu'il était encore dans le pays, n'étaient pas précisément idolâtrés des gens de Coursy.

Le père était avare et dur au pauvre monde.

On se plaignait que le fils était méchant et brutal.

Il n'en fallut pas davantage pour que M. Durand ne fût convaincu que la bossue, comme il l'appelait, avait donné de mauvais

renseignements à Blanche.

– Si elle se mêle de mes affaires, se dit-il, je la tancerai d'importance.

Donc, M. Durand ne dormit pas.

Au petit jour, il était sur pied.

Malgré tout, il n'était pas le plus matinal de la maison.

Bien avant l'aube, Jeanneton se levait, allumait le feu et faisait la soupe pour le valet de charrue et les hommes de journée que M. Durand employait.

Quand celui-ci descendit, il la trouva dans la salle basse, rangeant les assiettes de faïence grossière sur la table, balayant le carreau, mettant tout en ordre.

Jeanneton travaillait toujours et ne se plaignait jamais.

Cependant, elle ne recevait pas de gages et n'avait jamais eu la pensée d'en réclamer.

– Ah ! te voilà, coquine ! dit M. Durand d'un ton rogue, nous allons causer un brin tandis que

nous sommes encore seuls.

Le chien fidèle qui reçoit un coup de pied de son maître sans l'avoir mérité, ne lève pas autrement sur lui ses grands yeux tristes et doux.

Jeanneton regarda M. Durand ainsi.

– Et pourquoi donc, notre bon maître, dit-elle, m'appelez-vous coquine ? Ai-je donc démérité de vos bontés ?

M. Durand ne se trouva pas désarmé.

– Je t'appelle coquine, dit-il, parce que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas.

– Ah ! Seigneur Dieu ! exclama Jeanneton éperdue, et quoi donc qu'il y a ici qui ne me regarde pas, notre bon maître ? Ne suis-je plus votre servante, et ne m'avez-vous pas toujours donné les clefs de tout ?

Dans l'Orléanais, où les maîtresses de maison ont toujours, pendu à la ceinture, un énorme trousseau de clefs qui les fait ressembler à des sœurs tourières, on ferait un moins bel éloge d'une servante en affirmant qu'elle a reçu le prix Montyon, que si on disait simplement : *Elle a les*

clefs de tout.

En invoquant cette marque de confiance dont elle avait toujours été honorée, Jeanneton se plaçait donc d'un seul coup au-dessus du soupçon.

Mais M. Durand répliqua :

– Oui, je sais bien que tu es une honnête fille, et ce n'est pas de cela que je veux parler.

– Alors de quoi retourne-t-il donc, monsieur ?

– Tu as bavardé.

– Mais de quoi ?

– Tu as dit des choses qui ne te regardaient pas.

– Mais à qui ?...

– Enfin tu es cause que Blanche ne se soucie pas de retourner à Bellombre.

Cette fois Jeanneton leva les yeux au ciel :

– Vierge Marie ! dit-elle, notre bon maître a perdu l'esprit.

– Non, dit M. Durand avec colère, je ne suis

pas fou.

– Dans tous les cas, dit Jeanneton, vous ne pouvez toujours pas être dans votre bon sens, puisque vous parlez de retourner à Bellombre, comme si Bellombre était encore à vous.

– Il sera à nous quand je le voudrai.

– Ô Seigneur ! fit Jeanneton les larmes aux yeux.

– Tu sais pourtant bien de quoi il s'agit, dit M. Durand.

Jeanneton ne répondit pas, elle pleurait.

– Le fils Archineau est amoureux de ma fille, continua M. Durand, et il veut l'épouser.

Ce fut comme un éclair dans un ciel sombre.

Jeanneton regarda son maître avec une avidité fiévreuse.

– Comment ! que dites-vous ? de quoi parlez-vous ? dit-elle.

– Je parle du fils Archineau.

– Eh bien !

– Il est amoureux de Blanche, tu le sais bien.

– Mais non, notre maître, je ne le sais pas, dit Jeanneton avec une naïveté si grande que M. Durand sentit tous ses soupçons s'évanouir.

– Tu ne le sais pas ?

– C'est la première fois que j'en entends parler.

– Alors, tu n'as rien dit...

– Mais que vouliez-vous que je dise ?

M. Durand lui tendit la main :

– Pardonne-moi, Jeanneton, dit-il. Tu es une bonne et sainte fille, et j'ai eu de mauvaises pensées sur toi, qui nous as toujours servis fidèlement.

– Oh ! ça ne fait rien, dit Jeanneton avec simplicité ; mais expliquez-vous donc, notre maître.

Alors, M. Durand lui confia tout ce qui s'était passé depuis son entrevue avec le fils Archineau jusqu'à son entretien avec Blanche.

Jeanneton était devenue pensive en l'écoutant.

– Monsieur, dit-elle enfin, je ne suis qu'une pauvre servante toute simple d'esprit ; mais si vous voulez un bon conseil, je crois que je puis vous le donner.

– Parle...

– M^{lle} Blanche vous a demandé à réfléchir ?

– Oui.

– Eh bien, il faut attendre.

– Attendre quoi ?

– Qu'elle ait réfléchi.

– Et s'il lui passe un caprice par la tête et qu'elle ne veuille pas.

– Ah ! dame ! acheva Jeanneton, ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur, et si la *petite demoiselle* ne veut pas du fils Archineau, c'est qu'il ne lui conviendra pas. Et alors, notre bon maître, m'est avis qu'elle sera plus heureuse encore à la Fringale qu'au château de Bellombre.

XVII

Jeanneton avait donc laissé M. Durand s'en aller aux champs, comme de coutume, après lui avoir conseillé d'attendre que la petite demoiselle eût réfléchi.

Puis elle s'était mise à réfléchir de son côté.

Certainement, à première vue, et pour une nature aussi simple que la sienne, c'était un sort inespéré que le mariage de M^lle^ Durand, pauvre, avec le fils Archineau, qui passait pour millionnaire.

Au lieu de s'étioler à la Fringale, la petite demoiselle entrerait à Bellombre, la demeure de son enfance, et le bonhomme Durand aurait une vieillesse heureuse et pleine de loisirs.

Mais Jeanneton, la pauvre servante, avait une certaine dose de bon sens, et ce bon sens lui disait que l'argent ne fait pas toujours le bonheur, et

que lorsqu'on entasserait des sacs pleins d'écus dans la corbeille de la petite demoiselle, elle n'en serait pas moins malheureuse si son mari lui déplaisait.

Or, Jeanneton avait une vague souvenance d'avoir déjà vu le fils Archineau.

Elle rassembla ses souvenirs et crut se rappeler, en effet, qu'elle avait rencontré plusieurs fois dans les champs, aux environs de la Fringale, un grand jeune homme fort négligé dans sa mise, d'un aspect dur et cauteleux tout à la fois, et qui *marquait mal*, comme disent les gendarmes.

Si c'était là le fils Archineau, il n'était, d'après Jeanneton, ni assez gentil, ni assez avenant pour mériter un trésor comme la petite demoiselle.

Mais il se pouvait faire aussi que ce ne fût pas lui que Jeanneton avait rencontré.

Durant tout le jour elle eut des tentations de toucher quelques mots de cette affaire à la petite demoiselle.

Mais elle n'osa pas.

D'ailleurs, Blanche Durand ne paraissait pas trop préoccupée des ouvertures que son père lui avait faites, et elle n'avait rien perdu de sa gaieté.

Le soir venu, M. Durand rentra des champs et prit Jeanneton à part.

– Qu'est-ce qu'il y a, notre maître ? dit-elle.

– J'ai vu le jeune homme, dit M. Durand en clignant de l'œil.

– Eh bien ?

– Je lui ai dit que la petite demandait à réfléchir.

– Ah ! vous lui avez dit ça ?

– Et il est convenu entre nous, poursuivit le bonhomme à qui la pensée de rentrer un jour à Bellombre tournait la tête, il est convenu que tous ces jours-ci, à la brune, il se tiendra à la lisière de la forêt.

– Pourquoi faire ? demanda Jeanneton avec une curieuse brusquerie.

– Pour que, si la petite veut le voir, il puisse venir ici.

– Ah !

Et Jeanneton secoua la tête.

– Ainsi, dit-elle, il y sera demain ?

– Il y est même aujourd'hui.

– Vraiment ? dit Jeanneton, Eh bien, il faut demander à M^lle^ Blanche si elle a réfléchi.

– Veux-tu t'en charger, toi ?

– Non, dit Jeanneton.

– Pourquoi ?

Ils étaient alors dans la cour de la ferme, et, bien certains que la petite demoiselle ne pouvait les entendre :

– Monsieur, dit Jeanneton, qui posa ses deux mains sur ses hanches et prit un air résolu, je ne ferai ce que vous voulez que lorsque je l'aurai vu.

– Qui ?

– Le fils Archineau.

– Et pourquoi veux-tu le voir ?

– Parce que j'ai mon idée, dit Jeanneton.

Elle avait pris un certain empire, à la longue,

sur M. Durand, surtout depuis la mort de sa femme, et le bonhomme lui dit :

– Eh bien, fais ce que tu voudras.

– Où le trouverai-je ?

– Au coin de la dernière vigne.

– J'y vais, dit Jeanneton.

Le pauvre être disgracié se mit en route, marchant comme marche une personne bancale, mais avec une extrême vitesse.

Il y avait bien un bon quart de lieue de la ferme à l'endroit désigné par M. Durand, et la nuit approchait. Cependant, en dix ou douze minutes Jeanneton arriva, et, aux lueurs mourantes du crépuscule, elle aperçut un homme assis sur un tronc d'arbre de l'autre côté du fossé qui bordait la forêt.

C'était le fils Archineau.

Il avait posé son fusil entre ses jambes et ses deux chiens étaient couchés auprès de lui.

À l'approche de Jeanneton ils dressèrent la tête et se mirent à grogner.

– Paix donc, Ravaude ! Tais-toi, Ramonneau ! dit le fils Archineau en leur donnant un coup de pied.

Puis, comme il avait reconnu Jeanneton à sa démarche, il se leva et vint au-devant d'elle avec un certain empressement.

– Vous êtes la servante de M. Durand ? dit-il.

– Oui, répondit Jeanneton qui vit bien alors que c'était le chasseur qu'elle avait rencontré plus d'une fois.

Alfred Archineau cligna de l'œil.

– Est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

– Mais non, dit Jeanneton. Je ne vous connais pas, mon bon monsieur ; quoi donc que j'aurais à vous dire ?

– Je suis le fils Archineau.

– Ah !

– Et c'est sans doute M. Durand qui vous envoie ?

– Mais non, dit Jeanneton, je cherche une de

nos vaches qui s'est échappée et qui est bien sûr en forêt.

Alfred Archineau se mordit les lèvres de dépit.

– Je causerais pourtant volontiers un brin avec vous, dit-il.

– Avec moi ?

– Oui, ma bonne Jeanne.

– Et quoi donc que vous voulez me dire ?

Il cligna de l'œil une seconde fois.

– Vous verrez bien.

En même temps il tira de sa poche une grosse pièce de cent sous et la tendit à Jeanneton.

Jeanneton rougit jusqu'aux oreilles ; une violente indignation gronda dans son cœur.

Et cependant, la noble fille, elle allongea la main, et prit, elle l'incorruptible, la pièce de cent sous qu'on lui tendait pour la corrompre.

Jeanneton avait son idée...

XVIII

Jeanne savait qu'on acceptant les cent sous du fils Archineau elle gagnait sa confiance, et qu'au lieu de se tenir avec elle sur le qui-vive, il allait s'ouvrir à elle et lui faire ses confidences.

Aussi mit-elle la pièce d'argent dans la poche de son tablier en disant :

– Vous êtes vraiment bien honnête, mon bon monsieur.

Puis elle se planta debout devant lui :

– Comme ça, reprit-elle, vous avez à me parler.

– Oui, ma fille.

– Eh ben ! allez-y. J'ai une paire d'oreilles qui en valent bien d'autres.

– Ma fille, reprit le fils Archineau d'un ton doucereux, il y a bien longtemps que tu es chez le père Durand ?

– Pourquoi donc que vous ne dites pas M. Durand ? fit-elle d'un ton blessé.

– Va pour M. Durand, la fille. Y a-t-il longtemps que tu es chez lui ?

– Il m'a élevée.

– Alors tu lui veux du bien ?

– Ah ! mais oui...

– Et à sa fille aussi ?

– La chère demoiselle ! dit Jeanne.

– Tu sais que je suis riche ?

– Vous le serez tout au moins quand votre père sera mort. C'est à lui Bellombre, n'est-ce pas ?

– Comme tu le dis. Eh bien, si tu es attachée à M. Durand et à sa fille, tu peux leur rendre un grand service.

– Ouais ! fit Jeanneton d'un air niais.

– J'aime la petite.

– Tiens ! vous n'êtes pas dégoûté, vous.

– Pas vrai ? Eh bien, quand mon père sera mort, je l'épouserai.

– Ah ! oui-da !

– Mais auparavant je voudrais me faire bien venir d'elle.

– Comment donc ça ? fit Jeanneton qui paraissait de plus en plus niaise.

– Tu lui parleras de moi...

– Et puis après ?

– Tu tâcheras qu'elle me reçoive.

– Mais, mon bon monsieur, dit Jeanneton, la semaine dernière je m'en suis allée à Coursy et j'ai vu votre père qui se promenait sur la route.

– Eh bien ? dit le fils Archineau.

– Il est vert comme un peuplier et il se tient droit comme lui.

– Ça, c'est vrai.

– Et il n'a pas l'air de vouloir mourir encore.

Alfred Archineau se mordit les lèvres...

La naïve servante lui avait tendu un piège et il y était tombé.

– Alors, continua-t-elle, puisque vous ne

voulez épouser la demoiselle que quand votre père sera mort, il n'y a pas de presse, mon bon monsieur.

– Tu trouves ?

– Dame ! et vous avez bien le temps de faire connaissance avec elle.

– Voilà ce qui te trompe, reprit le fils Archineau ; à preuve que le jour où tu me viendras dire que la petite au père Durand veut bien me recevoir ; je te donnerai un beau sac plein de pièces blanches comme celle que tu as mise dans ta poche.

– Vrai ? fit Jeanne qui modéra son indignation, tant elle avait envie de savoir où le misérable en voulait venir.

– Oui, ma fille, reprit-il ; c'est comme ça, et si tu veux être dans mes intérêts, ta fortune est faite.

Jeanneton ne sourcilla pas.

– Sans compter, poursuivit-il, qu'en attendant que mon père meure, ni la fille, ni le père n'auront plus de misère comme ils en ont.

Ça doit être dur tout de même de vivre avec ce

que rapporte la Fringale qui ne rapporte rien ou quasiment.

– Ou quasiment, c'est le mot, dit Jeanneton.

– Voyons, reprit Archineau, quand te verra-t-on, la fille ?

– Mais, dame, mon bon monsieur, je ne sais pas.

– Tu parleras à la petite ?

– Oh ! bien sûr.

– Quand ?

– Mais demain matin.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Ma foi, monsieur, faut que je sois seule avec elle pour ça, et c'est le matin que ça nous est plus commode.

– Eh bien, tu me trouveras ici demain soir.

– Comme aujourd'hui ?

– Oui.

– C'est convenu, dit Jeanneton.

Et elle s'en alla.

Quand elle revint à la Fringale, elle trouva M. Durand sur le pas de la porte.

Le bonhomme l'attendait avec une vive impatience.

– Eh bien ! tu l'as vu ? dit-il.

– Oui, monsieur.

– N'est-ce pas que c'est un brave garçon ?

Jeanneton ne répondit pas.

– Et franc comme l'or, ajouta M. Durand, qui prit ce silence pour un acquiescement.

– Ah ! fit-elle.

– Et si ma fille n'en veut pas, c'est qu'elle aura perdu la tête.

Jeanneton haussa les épaules.

– Tu lui parleras, n'est-ce pas ? reprit M. Durand.

– Oui, monsieur.

– Ce soir ?

– Ce soir ou demain, dit brusquement la

servante, ça n'est pas pressé maintenant.

– Comment ! ça n'est pas pressé ?

Et le bonhomme paraissait exaspéré par le calme nonchalant de Jeanneton.

– Non, dit-elle.

– Et pourquoi donc ça ?

– Mais parce que nous ne reverrons M. Archineau que demain soir.

Et comme si elle eût voulu éviter toute autre explication avec son maître, Jeanneton entra dans la cuisine, où les gens de la ferme avaient commencé à souper.

XIX

Évidemment, le bonhomme Durand n'était plus l'homme des anciens jours.

Son intelligence affaiblie par le malheur et les privations avait suivi la pente naturelle de la cupidité.

Dans tout ce que lui avait dit le fils Archineau, il ne voyait, ne comprenait nettement qu'une chose, c'est qu'il pouvait rentrer à Bellombre.

Jeanne, avec son gros bon sens, le comprenait.

Or, à quoi bon faire part de son impression personnelle sur le fils Archineau au bonhomme ?

À quoi bon lui dire : Prenez garde, ce n'est pas sa femme, mais bien sa maîtresse, qu'il veut faire de votre fille !

Le bonhomme eût haussé les épaules.

Enfin Jeanne n'était pas bien sûre que Blanche n'eût pareillement la tête tournée par l'idée de

revoir le château de Bellombre.

Et pourtant, le soir, en rentrant dans sa chambrette, la servante se mit à genoux et murmura :

– Mon Dieu ! j'ai juré à ma maîtresse mourante que je veillerais sur sa fille ! Quand je devrais être seule, donnez-moi la force de remplir ma promesse.

Le lendemain matin, Jeanneton évita de se trouver seule avec M. Durand.

Elle voulait auparavant causer avec Blanche.

M. Durand et les paysans s'en allèrent aux champs, et Jeanneton alla vendre son beurre au bourg de Francion, laissant la petite demoiselle toute seule à la ferme.

Or, ce fut précisément ce jour-là que M. Gontran de Castérac se présenta, demandant à boire.

On sait comment il avait été reçu par la jeune fille, et l'éblouissement qu'il avait éprouvé ; comment le retour de la servante avait rompu le tête-à-tête des deux jeunes gens, et comment

enfin l'héritier de ce grand nom de Castérac, comme aurait dit la sotte et vaniteuse Héloïse Fougeron, s'en était allé bouleversé, la tête en feu, le cœur palpitant et se disant que jamais il n'aurait d'autre femme que la petite demoiselle.

Ombrageuse d'abord, en trouvant le jeune homme installé dans sa maison, Jeanne avait éprouvé, après son départ, comme un vague soulagement.

Gontran était jeune, joli garçon, timide et distingué tout à la fois.

Jeanne ne savait pas qui il était, s'il était riche ou pauvre, mais elle avait deviné l'impression produite sur lui par la petite demoiselle, et il lui avait semblé que Blanche avait mis bien de l'empressement à lui servir à boire.

Quel qu'il fût, il devait toujours mieux valoir que le fils Archineau.

– Pauvre jeune homme, dit la petite demoiselle quand il fut parti, comme il avait soif !

– Eh bien, répondit Jeanne, il n'est plus à plaindre maintenant.

– Le connais-tu ?

– Non.

– Il doit être des environs pourtant.

– C'est possible.

– Rien qu'à ses manières on voit bien que c'est un homme bien élevé, continua la petite demoiselle.

– Bien sûr, dit Jeanne, qui était toujours laconique en son langage.

– Tu connais pourtant les environs mieux que moi, qui ne sors jamais, dit Blanche.

– Eh bien ?

– Il me semble que tu dois savoir quel est ce jeune homme, ma bonne Jeanneton ?

– Ah ! mais, dit Jeanne, qui depuis un quart d'heure se mettait l'esprit à la torture, ça pourrait bien être ça, au fait !

– Quoi donc ?

– Le fils du château de la Fougeronne.

– Qu'est-ce que la Fougeronne ?

– Un château à deux lieues d'ici.

– Et tu crois...

– Ça serait le baron de Castérac que cela ne m'étonnerait pas, dit Jeanne, qui regarda la petite demoiselle du coin de l'œil.

– Ah ! tu crois qu'il a un château ?...

– Dame !

– Et qu'il est baron ?

– Certainement, si c'est celui que je crois.

Blanche poussa un profond soupir.

Puis elle changea brusquement de conversation.

Du moment où Gontran avait un château et était baron, il n'y fallait plus songer.

– Mademoiselle, dit alors la servante, votre père vous a parlé de quelque chose, hier ?

Blanche tressaillit.

– Tu sais cela ? dit-elle.

– Oui. On vous demande en mariage.

– Le fils du propriétaire actuel de Bellombre.

– C’est ça. Eh bien ?

– Eh bien, répondit Blanche avec calme, j’ai demandé à réfléchir.

– Oui, mais votre père, qui n’est pas patient, voudrait le voir...

Blanche regarda Jeanneton d’un air triste et doux :

– Écoute-moi bien, dit-elle.

– Parlez, demoiselle.

– Mon père voudrait rentrer à Bellombre ; et moi j’ai une répulsion invincible pour l’homme dont il me parle.

– Alors, dit Jeanne avec joie, il faut le refuser.

– J’hésitais encore ce matin en songeant à mon pauvre père.

– Et maintenant ? fit Jeanne qui eut un tremblement dans la voix.

– Maintenant je n’hésite plus.

– Mon Dieu ! vous accepteriez le fils Archineau pour mari !

– Oh ! non, dit la petite demoiselle dont les yeux s'emplirent de larmes, j'aimerais mieux mourir.

Jeanne respira bruyamment.

– Mon Dieu ! j'avais peur d'être seule ; mais nous sommes deux à présent, et vous serez avec nous.

XX

Près d'un mois s'était écoulé depuis le jour où M^lle^ Blanche Durand avait énergiquement refusé d'épouser M. Alfred Archineau, le fils du propriétaire de Bellombre.

M. Durand était au désespoir.

Désespoir taciturne, sans éclat, sans récriminations.

Mais le bonhomme avait vieilli de dix ans.

La petite demoiselle, de son côté, paraissait changer à vue d'œil.

Elle ne riait plus comme autrefois, elle n'avait plus les élans de franche gaieté qui sont l'apanage de la jeunesse.

Triste, pensive, elle allait se promener souvent au bord de la forêt, et Jeanneton, seule, peut-être, était dans la confidence de cette mélancolie profonde qui semblait s'être emparée de toute sa

vie.

C'est que, plus d'une fois depuis un mois, le beau jeune homme, un peu pâle, qu'on appelait le baron Gontran de Castérac, était venu aux environs de la Fringale.

Plus d'une fois le hasard, qui est la providence des amoureux, avait mis les deux jeunes gens en présence au détour d'un chemin, au coin d'un taillis, dans un sentier bordé de haies.

La petite demoiselle sentait donc son sang affluer à son cœur alors, et Gontran devenait pâle.

Ils se saluaient et passaient rapidement, n'osant échanger un mot.

Jeanneton se disait :

– Puisqu'on a vu des rois épouser des bergères, pourquoi donc un baron n'épouserait-il pas la petite demoiselle qui est quasiment comme une reine, tant elle est jolie et a bonne façon ?

Et puis elle s'était renseignée, la pauvre servante.

M. de Castérac n'était pas riche et il n'était pas avare : deux raisons pour que la distance qui

séparait Blanche de lui pût être franchie quelque jour.

Si la bourgeoisie de ce pays-là est cocasse et ridicule en sa morgue d'argent, la noblesse est plus simple, plus affable, et par suite elle est assez aimée.

M. de Castérac avait laissé de bons souvenirs dans le pays ; il n'était pas fier ; il faisait du bien à l'occasion et ne dédaignait pas de chasser avec quiconque était bon tireur et connaissait la forêt.

Dix ans après sa mort on en disait encore du bien.

Jeanne savait tout cela.

Enfin n'eût-elle considéré l'amour timide et silencieux des deux jeunes gens que comme un moyen d'éloigner à tout jamais ce misérable Archineau, qu'elle l'eût encore encouragé.

Le bonhomme Durand n'avait jamais rencontré M. de Castérac, il ne l'avait jamais vu rôder aux environs de la Fringale, et il ne s'expliquait pas les refus obstinés de Blanche, dont les yeux s'emplissaient de larmes chaque

fois qu'il prononçait le nom du fils Archineau.

Mais un soir, comme il revenait à la ferme, il se trouva face à face avec Gontran.

Gontran le salua.

Le bonhomme s'arrêta un peu étonné ; il crut que le jeune homme se trompait et le prenait pour un autre.

Mais Gontran, qui eût tremblé de tous ses membres en présence de Blanche, se sentit plus hardi vis-à-vis de ce vieillard à demi paysan et qui marchait courbé sous le poids des ans et des chagrins.

– Bonjour, monsieur Durand, dit-il.

– Vous me connaissez, monsieur ? fit le bonhomme avec un redoublement d'étonnement.

– Certainement, monsieur. D'abord, nous sommes voisins.

– Ah !

– J'habite la Fougeronne.

– Est-ce que vous êtes M. de Castérac ?

– Oui, monsieur.

– Je suis ravi de faire votre connaissance, répondit M. Durand, qui eut comme un éclair de son ancienne éducation.

Et il se mit à caresser les deux bassets de Gontran qui venaient se frotter contre lui.

– Ils sont beaux, dit-il ; sont-ils bons ?

– Assez, dit Gontran.

– Rencontrez-vous du gibier par ici ?

– Pas beaucoup ; il est rare cette année.

M. Durand salua le jeune homme et voulut passer son chemin.

Mais Grontran l'arrêta.

– Dites donc, monsieur Durand, fit-il, est-ce que vous n'avez pas chassé avec mon père autrefois ?

– Oh ! souvent, dit M. Durand.

– Mon pauvre père, continua le jeune homme avec un accent ému, s'il vivait, il y aurait bien des choses qui iraient mieux.

– Que voulez-vous dire, monsieur ?

Gontran était en veine d'audace.

– Monsieur Durand, dit-il, je voudrais vous parler.

– Mais, monsieur...

– Sérieusement, insista le jeune homme.

– Que pouvez-vous avoir à me dire ? demanda M. Durand de plus en plus étonné.

– Monsieur, reprit Gontran, j'ai vingt et un ans, je suis majeur et libre de mes actions.

– Eh bien ?

– Ma mère a ses idées, ses préjugés, plutôt, qui ne sont plus de notre siècle, mais je ne les partage pas.

M. Durand ne comprenait pas.

– Je pourrais être le plus heureux des hommes, continua Gontran, et j'en suis le plus malheureux.

– Mais pourquoi cela, monsieur ?

– Mon bonheur ou mon malheur sont entre vos mains, poursuivit Gontran.

– Moi ! exclama M. Durand stupéfait.

– J’aime votre fille, acheva Gontran qui se sentit soulagé par cet aveu.

M. Durand jeta un cri.

Mais ce fut un cri de désespoir !...

XXI

Cet aveu du jeune baron Gontran de Castérac fut comme une révélation fulgurante pour M. Durand.

L'homme d'éducation avait reparu un moment. Le paysan astucieux et prodigieusement intelligent de ses intérêts lui succéda aussitôt.

Tout ce qui s'était passé, ou plutôt tout ce qui avait dû se passer, traversa son esprit illuminé. Le baron amoureux de sa fille, et payé de retour sans doute, n'était-ce pas l'explication des refus obstinés de Blanche ne voulant pas entendre parler du fils Archineau ?

Un seul obstacle se dressait entre M. Durand et Bellombre, et cet obstacle, c'était Gontran.

Le reptile ne regarde pas autrement l'oiseau qu'il veut fasciner.

M. Durand leva sur Gontran un œil plein de

haine et de colère, un œil enflammé d'une rage folle.

– Ah ! s'écria-t-il, vous aimez ma fille !...

– Oui, monsieur, dit Gontran ému.

– Et elle vous aime... sans doute ?

Il avait, en faisant cette question, des ricanements féroces dans la voix.

Gontran eut un dernier accès d'audace :

– Je le crois, dit-il.

Alors M. Durand, ivre de fureur, serra les poings :

– Allez-vous-en ! dit-il, que je ne vous revoie jamais !... ma fille n'est pas pour vous.

Ce fut pour Gontran un coup de massue ; il sentit ses jambes fléchir ; ses lèvres murmurèrent quelques mots sans suite, tout son corps fut pris d'un tremblement convulsif, et, comme M. Durand s'en allait à toutes jambes, il se laissa tomber au revers d'un fossé, cacha sa tête dans ses deux mains et fondit en larmes.

M. Durand avait, pour ainsi dire, pris la fuite.

Il était dans un état d'exaltation impossible à décrire, et, dans sa colère, il courait vers la Fringale, décidé à faire une scène abominable à sa fille, à Jeanneton, aux gens de la ferme, à tous ceux enfin qui, dans sa pensée, avaient pu favoriser d'une façon quelconque les entrevues de la petite demoiselle avec ce jeune homme, qui ruinait ainsi toutes ses espérances.

La forêt est, en cet endroit, taillée fort irrégulièrement ; elle forme des baies, des anses, des pointes qui s'avancent dans les terres, ou bien elle se retire pour laisser sa place aux défrichements.

Cela explique comment, après avoir rencontré M. de Castérac dans les champs, M. Durand avait encore, pour arriver à la Fringale, à traverser un bout de bois.

Or, comme il y entrait, il entendit deux chiens qui chassaient à pleine gorge.

Un singulier battement de cœur s'empara de lui.

Les chiens, il les avait reconnus à la voix.

C’étaient ceux du fils Archineau.

Depuis longtemps ce dernier ne venait plus rôder aux environs de la Fringale.

On lui avait signifié le refus formel de Blanche, et soit qu’il s’y fût résigné, soit qu’il eût quelque autre projet en tête, il n’était pas revenu.

M. Durand s’arrêta.

Les chiens passèrent auprès de lui ; puis, derrière eux, le chasseur.

M. Durand le reconnut ; c’était bien lui, le fils Archineau, l’homme qui lui avait offert de lui rendre Bellombre.

Bellombre ou la mort ! telle était maintenant la devise de ce pauvre vieillard à moitié idiot.

Le fils Archineau vint à lui et lui dit d’un ton protecteur :

– Bonjour, mon pauvre père Durand, comment ça va aujourd’hui ?

M. Durand avait les yeux pleins de larmes et ne répondit pas.

– Qu’est-ce que vous avez donc, mon pauvre

vieux ? continua Alfred Archineau ; vous êtes tout ahuri ; est-ce que votre fille, qui ne veut pas de moi, serait malade ?

– Non, dit M. Durand ; mais je sais pourquoi elle ne veut pas de vous.

– Ah ! bah ! elle me trouve laid... peut-être...

Et le fils Archineau, qui passait pour un bel homme auprès des vachères et des gardeuses d'oies de Coursy, se rengorgea quelque peu.

– Non, dit M. Durand ; mais elle en aime un autre.

Cette réponse fit faire un bond en arrière au fils Archineau.

Il avait un rival !

Lui, le bel homme, lui l'homme riche, lui le propriétaire de Bellombre !

On lui préférait quelqu'un !

Ce ne fut pas un cri qui lui échappa, ce fut le rugissement d'une bête fauve.

Il serra les poings, il eut un éclair de fureur dans les yeux et son visage s'empourpra.

– Et qui donc me préfère-t-elle, votre mijaurée de fille ? dit-il enfin.

– M. de Castérac, répondit le bonhomme, qui éprouva comme un soulagement d'avoir rencontré un confident de sa naïve douleur.

– Ah ! oui, ricana Alfred Archineau, un noble ruiné... pas plus baron que moi... le fils de la Fougeronne... son père n'avait pas le sou... Ah ! ah ! ah !

Ces injures que le fils Archineau vomissait contre M. de Castérac résonnaient comme une musique à l'oreille de M. Durand.

– Eh bien, dit encore Alfred Archineau, puisqu'elle l'aime, il faut la marier.

– Jamais ! s'écria M. Durand.

Puis, dans son ardent désir de rentrer à Bellombre, à demi fou il prit la main du vaurien :

– Écoutez-moi bien, dit-il.

– Parlez, mon pauvre homme.

– Si jamais ma fille épouse quelqu'un, ce sera vous, je vous le jure !

– C’est bien parlé, ça, mon bon monsieur Durand ; mais...

– Mais quoi ?

– Puisque votre fille ne veut pas de moi.

– Elle n’aura pas mon consentement pour l’autre.

– Soit.

– Et ce soir même...

– Que ferez-vous ?

– Je lui dirai son fait.

– Vous ne lui en avez donc pas parlé ?

– Pas encore.

– Alors, à votre tour, écoutez-moi... Je suis homme de bon conseil.

– Ah ! fit M. Durand.

– Vous voulez que je devienne votre gendre ?

– Si je le veux ! exclama le bonhomme qui avait toujours Bellombre en tête.

– Eh bien, ne dites rien à votre fille.

– Pourquoi ?

– Et laissez-moi faire, tout ira bien...

M. Durand levait un œil étonné sur Alfred Archineau.

– Si vous êtes toujours avec moi, dit celui-ci, mon vieux... je serai votre gendre...

– Ah !

– Et vous passerez l'hiver prochain à Bellombre.

Ce dernier mot acheva de faire perdre la tête à M. Durand, qui se livra pieds et poings liés à Alfred Archineau.

Le misérable avait eu une inspiration infernale.

XXII

Le fils Archineau ne quitta M. Durand qu'après lui avoir fait promettre solennellement de ne parler de rien à sa fille.

Puis il se remit en chasse comme si de rien n'était. Seulement, il s'enfonça peu à peu au cœur de la forêt et se dirigea vers ce qu'on appelle la *vallée jaune.*

La forêt d'Orléans est peuplée d'une certaine quantité de bûcherons, de bûcheux, comme on dit vulgairement, qui ne la quittent ni jour ni nuit et y vivent par les plus mauvais temps d'hiver.

L'été, ils couchent dans l'herbe blanche, sur les bruyères, au pied d'un chêne, et chaque matin leurs femmes leur apportent à manger pour la journée.

L'hiver, ils se construisent une cabane au carrefour de deux ou trois allées forestières,

recouvrent les murs de terre glaise, le toit de fagots, et s'y enterrent, pendant la neige, comme des Lapons.

Le bûcheux est misérable ; il ne travaille qu'à *l'entreprise*, comme on dit, et il a à lutter contre la gelée, la pluie, le froid.

S'il n'était pas un peu braconnier, s'il ne tendait ses collets au lièvre et même au chevreuil, il ne parviendrait pas à joindre les deux bouts, pour peu qu'il fût chargé de famille.

Dans la vallée jaune il y avait une hutte de bûcheux que le fils Archineau connaissait bien.

Elle servait d'abri à deux frères qu'on appelait les Parisis.

Pourquoi ce nom ? C'est ce que nous ne saurions dire ; mais il est assez commun dans les environs de la Loire.

Il y a même un village, Ingranne, où les Parisis grouillent et pullulent, ne se distinguant les uns des autres que par leurs prénoms ou le nom de leur femme.

Les frères Parisis, Jacques et Benoît, étaient

deux hommes robustes, d'aspect farouche et d'une mauvaise réputation.

Tous deux mariés et pères de nombreux enfants, ils ajoutaient au salaire de leur travail, disait-on, le produit du vol et de la rapine.

Plusieurs fois ils avaient eu maille à partir avec les gendarmes ; on les avait même conduits en prison à la suite de l'assassinat d'un garde forestier, mais on les avait relâchés faute de preuves.

Quand le dimanche ou le jeudi ils quittaient la forêt et venaient rôder dans les cabarets de Sully ou de Troinon, les gens prudents les évitaient.

Si quelque vol se commettait dans la contrée, la rumeur publique les accusait ; mais ils établissaient facilement un alibi, et la justice en était pour ses frais de poursuite.

Cette impunité même avait augmenté leur audace et leur donnait une confiance en eux-mêmes qui achevait d'épouvanter les populations voisines.

Or le fils Archineau s'était dit en se dirigeant

vers la vallée jaune :

– Les frères Parisis me donneront un coup de main, si j'ai besoin d'eux.

Quand il arriva près de leur hutte, le jour baissait, il faisait froid, et un filet de fumée lui annonça qu'ils étaient auprès du feu et faisaient sans doute chauffer leur soupe.

À son approche, un chien grogna à l'intérieur de la cabane.

Puis la porte s'ouvrit, et un homme de mauvaise mine, le visage tout noir et encadré par une grande barbe qui lui tombait jusque sur la poitrine, passa la tête au travers.

Le chien qui avait grogné glissa entre les jambes de cet homme et se mit à aboyer avec fureur.

C'était un de ces bâtards moitié chiens de vache et moitié chiens courants, qui ont le museau pointu, la queue en trompette, l'œil rond et sanglant, le poil hérissé, et que la vue d'un gendarme met en rage.

Un vrai chien de braconnier, hardi et prudent,

rusé et sournois, qui étrangle un chevreuil sans donner un coup de voix, et tue sans aboyer les sangliers dans leur bauge.

– Paix, *Gendarme !* lui cria l'homme à la longue barbe.

Le misérable avait appelé son chien *Gendarme.*

C'était une ironie à l'adresse de ces braves gens qui, jusqu'ici, n'avaient pas été assez heureux pour prendre les deux frères en flagrant délit de vol.

Le chien se tut aussitôt et rentra dans la cabane.

Les coquins sont sympathiques aux coquins.

L'homme à la longue barbe, au lieu de refermer la porte, la laissa grande ouverte et salua M. Alfred Archineau d'un air bienveillant.

– Donne-moi un peu de feu pour allumer ma pipe, Jacques.

– Volontiers, monsieur, répondit Jacques Parisis.

Il y avait un bon feu de souches dans la hutte.

Alfred Archineau entra ; il s'assit sur un cœur de chêne qui servait de chaise et alluma sa pipe.

– Le temps est dur, dit-il.

– Chauffez-vous, monsieur Archineau, dit le bûcheux.

– Tu es seul ?

– Oui, mon père est encore en forêt.

– À tendre ses collets ? dit le chasseur en souriant.

– Oh ! monsieur Archineau, répliqua Jacques Parisis, vous savez bien que c'est des calomnies, ça.

– Farceur !

– C'est comme le garde de Troinon, qu'on a tué. Nous en a-t-on assez mis sur le dos ! fit Jacques Parisis.

– Et vous n'y étiez pour rien, hein ?

– Pour rien du tout.

– Dans tous les cas, poursuivit Alfred

Archineau qui s'installa comme un homme qui n'est pas pressé de partir, celui qui l'a tué n'a pas gagné grand-chose. Si je tuais quelqu'un, moi, je voudrais que ça me rapportât gros.

Le bûcheux tressaillit.

– Il y a des hommes dont la mort vaut un millier de francs comme un sou, continua Alfred.

– Hein ? fit le bûcheux, qu'est-ce que vous voulez donc dire ?

– Oh ! rien, c'est une manière de parler ; mais puisque je suis ici, je vais te demander un renseignement.

– Ah ! ah !

– Est-ce que tu crois qu'un homme peut se prendre dans un collet à chevreuil ?

– Oh ! bien sûr.

– Et s'étrangler ?

– Ça dépend comme le collet est placé... Mais pourquoi donc me demandez-vous ça, monsieur Alfred ?

Le fils Archineau secoua la cendre de sa pipe

et ne répondit pas tout d’abord.

Ce qui fit que le bûcheux pensa qu’il avait quelque chose de sérieux à lui dire.

XXIII

Que se passa t-il entre les bûcheux et M. Alfred Archineau ?

Voilà ce que personne n'aurait pu dire.

Mais il était tout à fait nuit quand le fils du nouveau propriétaire de Bellombre quitta la vallée jaune et reprit le chemin de Coursy.

M. Durand avait tenu sa parole.

En rentrant à la ferme, il ne souffla mot ni à sa fille ni à Jeanneton de sa rencontre avec M. Gontran de Castérac.

Comme depuis que Blanche avait nettement exprimé sa volonté et refusé M. Alfred Archineau le bonhomme était d'une tristesse mortelle, Jeanneton, ordinairement si clairvoyante, ne soupçonna rien.

Mais le lendemain devait singulièrement compliquer la situation.

Blanche avait avoué à Jeanne que M. Gontran de Castérac ne lui déplaisait pas.

Jeanneton lui avait répondu :

– Vous êtes assez belle, ma chère demoiselle, pour devenir baronne ; mais votre père fera toutes sortes de difficultés, vous verrez ça.

– Pourquoi donc ?

– Dame ! parce qu'il a toujours Bellombre en tête.

– Pauvre père ! murmura Blanche.

Mais son cœur était plein de Gontran, et le seul nom du fils Archineau lui inspirait une aversion insurmontable.

Or donc, le lendemain du jour où Gontran avait vu sa demande si mal accueillie par M. Durand, la petite demoiselle se promenait au bord de la forêt, vers six heures du matin.

Elle avait un livre à la main ; mais elle ne lisait guère.

Elle espérait que le hasard qui lui faisait rencontrer Gontran quelquefois, la servirait

encore.

Les jeunes filles ont parfois de ces audaces.

Blanche était décidée à dire à Gontran :

– Je sais, monsieur, que vous m'aimez... et moi aussi je vous aime... pourquoi ne demanderiez vous pas ma main à mon père ?

Tout à coup elle entendit l'aboiement de deux chiens.

C'étaient les bassets de M. de Castérac qui chassaient un lièvre.

Blanche eut un battement de cœur.

Elle entra dans la forêt, elle regarda autour d'elle, cherchant à pénétrer la profondeur des taillis.

Elle vit bien les chiens, mais elle n'aperçut pas M. de Castérac.

Où donc était-il ?

Blanche quitta la forêt et revint dans les champs.

Soudain elle tressaillit.

Elle venait d'apercevoir un homme assis au bord du fossé qui sert d'enceinte à la forêt.

Cet homme, c'était Gontran.

Mais Gontran qui paraissait en proie à une rêverie profonde, peut-être même à une grande douleur, car il avait la tête dans ses deux mains.

Blanche, tout émue, s'approcha.

Gontran ne la vit pas venir et garda la même attitude.

Blanche s'approcha plus près encore.

Alors elle sentit ses jambes fléchir et le cœur lui manquer, et un cri lui échappa.

Gontran pleurait.

Au cri de Blanche, il releva vivement la tête, aperçut la jeune fille, et il voulut prendre la fuite.

Mais une force invisible le cloua au sol.

Les femmes ont des heures de sang-froid et de présence d'esprit inconnues aux hommes.

Blanche alla droit à lui et lui dit :

– Mon Dieu ! monsieur, qu'avez-vous donc ?

Vous pleurez !

Il jeta un nouveau cri, lui prit vivement la main et la porta à ses lèvres par un mouvement plein de fièvre et de désespoir.

– Ah ! balbutia-t-il, pardonnez-moi, mademoiselle ; mais je suis le plus malheureux des hommes !

– Seigneur Dieu ! fit-elle avec effroi, vous serait-il donc arrivé un malheur ?

– Un grand malheur, mademoiselle.

– Mon Dieu !

Et elle laissait sa petite main dans celle du jeune homme.

– Mademoiselle, reprit Gontran, voici la seconde fois que j'ai l'honneur de vous adresser la parole et ce sera, hélas ! la dernière.

– Et pourquoi cela, monsieur ?

– Parce que je vais quitter le pays.

Blanche pâlit.

– Vous partez ? dit-elle d'une voix émue.

– Il le faut, dit Gontran les yeux pleins de larmes.

– Ô Seigneur ! Et pourquoi cela ?

– D'abord, continua Gontran, j'ai songé à me tuer.

– Vous tuer !

– Mais j'ai été élevé chrétiennement, et Dieu défend qu'on se tue.

– Mais pourquoi donc vouliez-vous vous tuer ? demanda Blanche toute frémissante.

– Et puis, poursuivit Gontran sans lui répondre, j'ai pensé que je pourrais me faire soldat et trouver la mort sur le champ de bataille, ce qui est permis.

– Mais vous voulez donc mourir ! s'écria Blanche Durand éperdue.

– Oui, mademoiselle.

– Et pourquoi ?

– Parce que je ne puis plus être heureux en ce monde.

– Oh ! monsieur.

– Parce que je vous aime ! ajouta-t-il.

Et il se mit à genoux devant elle.

Blanche le releva et ses beaux yeux s'emplirent de larmes.

– Ah ! dit-elle, c'est parce que vous m'aimez que vous voulez mourir ?

– Oui.

– Parce que je ne suis qu'une pauvre fille, sans doute, et que M^{me} la baronne, votre mère...

– Oh ! dit Gontran, ma mère n'est pas le plus grand obstacle à mon amour.

Blanche se méprit encore :

– Croyez-vous donc, dit-elle, que je voudrais vous laisser mourir ?

Il jeta un cri de joie, couvrit de nouveau sa main de baisers !

– Ah ! merci, dit-il, vous êtes un ange.

– Moi aussi, murmura Blanche en baissant les yeux, moi aussi je vous aime... et je ne veux pas... que... vous mouriez.

Mais Gontran fut repris par son désespoir.

– Qu'importe ! dit-il, puisque vous ne pouvez être ma femme... puisque votre père ne veut pas !...

– Mon père ! exclama Blanche.

Et elle recula pâle et tremblante, balbutiant :

– Qui donc a pu vous dire que mon père ne voulait pas ?...

XXIV

Que s'était-il donc passé à la Fougeronne pour que Gontran ne vît d'obstacle sérieux à son mariage avec la petite demoiselle que l'inflexible volonté du bonhomme Durand ?

Tout et rien, comme on va voir.

On se souvient de la colère dédaigneuse avec laquelle Héloïse Fougeron, baronne de Castérac, avait accueilli l'aveu que son fils lui avait fait de son amour pour Blanche Durand.

Gontran avait eu un premier moment d'épouvante et de découragement.

Habitué à trembler devant sa mère, il avait cru tout d'abord que la baronne préférait le voir mourir de douleur que de consentir à ce qu'il contractât ce qu'elle appelait une mésalliance.

Mais, depuis vingt-quatre heures, il s'était opéré un changement tel dans les idées de ce fils

des preux élevé dans la naïve croyance qu'il descendait de Charlemagne, que la raison lui était venue.

Or la raison ne tarda pas à lui dire que les Durand valaient les Fougeron, et que si un Castérac avait épousé une Fougeronne, il pouvait bien épouser la petite demoiselle.

Il y avait dans le village voisin, à Coursy, un brave homme de curé de campagne qui l'avait baptisé, était le directeur spirituel de l'orgueilleuse baronne, avait été l'ami de son père et venait souvent dîner au château.

Gontran s'en était allé à Coursy voir le curé, et il lui avait fait ses confidences.

Le bon prêtre l'avait écouté en souriant, puis il avait répondu :

– Mon jeune ami, votre mère a des petits travers qu'il lui faut pardonner, et dont il ne faut pas vous effrayer outre mesure. Je vous assure bien que je lui ferai entendre raison, le cas échéant, mais nous n'en sommes pas encore là.

Gontran l'avait regardé un peu étonné.

– La jeune fille vous aime-t-elle ?

– Je ne sais pas, avait dit Gontran.

– Il faut savoir, et puis...

– Et puis ? fit le jeune homme avec impatience.

– Et puis, il faudrait savoir aussi si le père vous accepterait volontiers pour gendre. Quand vous serez sûr de tout cela, vous viendrez me trouver, et je ferai entendre raison à votre mère.

Gontran avait donc suivi à la lettre le programme du bon curé.

Il avait cherché à rencontrer Blanche, et il y avait réussi.

Au bout de trois semaines, et bien qu'il n'eût jamais parlé à la jeune fille, il avait acquis la conviction qu'il ne lui déplaisait pas.

C'est alors qu'il s'était adressé à M. Durand, et l'on sait ce qui s'en était suivi et comment, le lendemain, Blanche l'avait trouvé pleurant au bord d'un fossé.

Blanche Durand avait donc étouffé un cri en

entendant Gontran de Castérac prononcer le nom de son père.

– Vraiment, dit-elle, mon père est à vos yeux un obstacle à notre union ?

– Oui, dit-il.

– Vous l'avez donc vu ?

– Oui.

– Quand ?

– Hier.

– Et vous lui avez parlé ?

– Il m'a dit que jamais je n'aurais sa fille !

Gontran s'attendait à voir Blanche partager son désespoir ; il n'en fut rien.

La petite demoiselle se prit à sourire ; puis elle fit asseoir Gontran à côté d'elle et lui dit :

– Écoutez-moi et vous verrez que le mal n'est pas si grand.

Cette confiance de la jeune fille avait un peu calmé la douleur de Gontran.

– Vous savez, lui avait-elle dit alors, que nous

avons possédé le château de Bellombre.

– Oui.

– Ce château appartient maintenant à un jeune homme qui s'est épris de moi et a demandé ma main.

– Ah ! fit Gontran qui sentit bouillonner dans son cœur une tempête de jalousie.

– Rassurez-vous, dit la petite demoiselle en souriant, je ne l'aime pas et je ne l'épouserai jamais. Mais mon pauvre père, qui regrette toujours son château et ne sait pas que je vous aime, voudrait me voir devenir M^{me} Archineau, à la seule fin de rentrer à Bellombre.

Seulement, il est bon et il m'aime, mon père, et il changera de langage quand je lui aurai parlé.

– Vrai ? fit Gontran palpitant.

– Je vous le promets.

Et Blanche serra la main du jeune homme.

– Venez ici demain, à la même heure, reprit-elle, et je vous donnerai, j'en suis bien sûre, de bonnes nouvelles !

– Ah ! vous êtes un ange ! murmura Gontran éperdu.

– Je ne sais pas si je suis un ange, dit la petite demoiselle, mais je sais que je vous aimerai bien si je suis un jour votre femme.

Et comme si elle eût regretté d'en avoir trop dit, elle lui serra vivement la main et se sauva comme une biche effarouchée.

Désormais Gontran avait le paradis dans le cœur. Immobile au bord du fossé, il la regarda s'éloigner et la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut disparu.

Alors il songea, non point à retourner à la Fougeronne, mais à aller à Coursy faire part de son bonheur au vieux curé.

Pour cela il lui fallait rentrer en forêt et prendre un faux chemin qui abrégeait singulièrement la distance.

Il siffla donc ses chiens et se mit en route, montant d'abord une clairière, puis une taille de jeunes bourgeons.

Et comme il marchait rapidement, il se sentit tout à coup pris par les pieds.

Il crut être lié par une de ces ronces qui jonchent le sol en forêt, et il donna une forte secousse pour se dégager.

Mais soudain il jeta un cri et se sentit enlevé par le milieu du corps, en même temps qu'il était serré au cou.

Gontran venait de se prendre dans un de ces terribles engins qu'on appelle des collets à chevreuil.

XXV

Une branche d'arbre courbée, un fil de laiton de l'épaisseur d'une grosse ficelle suspendu un peu en avant, tel est le piège dans lequel le chevreuil qui bondit et plonge en parcourant la forêt va donner tête baissée et s'étrangle.

Dans un piège ordinaire, un homme pourrait être saisi par le milieu du corps, mais sa tête ne passerait pas à travers le fil de laiton.

Dans celui-ci, au contraire, Gontran de Castérac fut pris par le cou et la ceinture en même temps.

C'est qu'une main criminelle avait tendu le collet, non en vue d'un pauvre brocart, mais en vue du malheureux jeune homme à qui la petite demoiselle venait de promettre son amour et sa main.

Le piège était la conséquence du mystérieux

entretien qui avait eu lieu dans la forêt jaune entre Jacques Parisis, le bûcheux, et le fils Archineau.

Un chevreuil s'étrangle en moins d'un quart d'heure.

Cependant Gontran fut protégé pendant quelques instants par un gros foulard qu'il portait autour du cou en guise de cravate, et il eut le temps de pousser quelques cris inarticulés.

Il se trouvait suspendu à trois pieds de terre et ses jambes battaient le vide.

Il était littéralement pendu.

La forêt était déserte, les champs étaient loin ; personne n'entendit les cris du malheureux jeune homme.

Personne, excepté les chiens.

Les deux bassets arrivèrent, tournèrent en hurlant autour de leur maître qui essayait en vain de se dégager et serrait de plus en plus, à chaque secousse, le fil de laiton.

Le chien, on le sait, a un merveilleux instinct. On a dit que son regard triste et doux exprimait la

peine qu'il éprouve de ne pouvoir traduire sa pensée par des paroles, et cela est vrai peut-être.

Mais si le chien ne parvient pas toujours à se faire comprendre de l'homme, du moins a-t-il un langage avec ses semblables.

Les deux bassets hurlèrent un moment ; puis, comme personne ne venait au secours de leur maître, les deux bêtes intelligentes s'entendirent, se comprirent et se partagèrent une singulière besogne. L'un demeura au pied de l'arbre, hurlant de plus belle ; l'autre partit rapide comme l'éclair.

Gontran avait cessé de se débattre ; seulement, il était parvenu à dégager ses mains, à les élever au-dessus de sa tête et à saisir la branche d'arbre, dont l'extrémité l'entourait par le milieu du corps.

De cette façon il pouvait empêcher, au moins momentanément, car ses forces ne pouvaient tarder à s'épuiser, il pouvait, disons-nous, reculer la strangulation.

L'un des chiens était parti, mais l'autre hurlait

toujours.

Gontran poussait des cris étouffés, que répétaient seuls ces mystérieux échos qu'on trouve dans la profondeur des bois.

Cependant, à un certain moment, comme il sentait ses bras s'engourdir, ses forces diminuer, et que l'instant était proche où ses deux mains crispées lâcheraient la branche protectrice, il lui sembla que quelque chose s'agitait dans le lointain au travers des arbres.

Gontran se remit à crier de plus belle.

C'était bien un homme qui passait dans une taille de bourgeons.

Un homme vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'un large chapeau gris ; – un bûcheux !

Il parut même s'arrêter et prêter l'oreille aux cris qu'il entendait.

Gontran se crut sauvé.

– À moi ! au secours ! cria-t-il, se cramponnant avec désespoir à la branche.

Mais l'homme, au lieu de s'approcher,

s'éloigna et disparut bientôt derrière les tailles.

La voix du chien avait-elle couvert la voix de l'homme, et le bûcheux, n'apercevant pas le pendu, s'était-il imaginé que le chien chassait ?

Ou bien avait-il tout vu, et s'il n'était pas venu au secours de Gontran, c'est qu'il avait ses raisons !

Gontran ne le sut pas.

Mais il était un peu dans la situation d'un homme qui se noie, et Dieu sait si celui qui va bientôt disparaître sous les flots, a le regard limpide et lumineux à cette heure suprême, et s'il voit au loin, sous les deux rives du fleuve, les têtes des curieux et des lâches qui n'osent venir à son secours !

Gontran épuisé, Gontran dont les bras engourdis semblaient livrés à une fourmilière innombrable, dont les mains saignaient au contact rugueux de cette branche qui lui permettait de reculer l'instant suprême, Gonfran avait remarqué que cet homme portait une longue barbe noire.

Quelques minutes s'écoulèrent encore ;

Gontran n'avait plus la force de crier ; ses tempes bourdonnaient, son regard, clair jusque-là, se voilait peu à peu, ses bras étaient roidis...

Ses mains ne sentaient plus le contact de la branche qu'elles étreignaient machinalement encore.

Le chien lui-même, découragé, ne hurlait plus que par intervalles.

Tout à coup un aboiement lointain se fit entendre, un aboiement auquel répondit le chien demeuré au pied de l'arbre.

Gontran rouvrit ses yeux éteints, un immense espoir lui revint au cœur.

C'était son autre chien qui, sans doute, ramenait du secours...

Mais les forces de Gontran étaient épuisées, et au moment peut-être où la vie revenait, c'était la mort qui allongeait sa main décharnée.

Ses doigts crispés et engourdis se desserrèrent et lâchèrent la branche de salut...

– Blanche... trop tard !...

Tels furent ses derniers mots, et le fil de laiton homicide reprit son œuvre de strangulation.

XXVI

C’était pourtant bien son autre chien qu’à l’heure suprême Gontran mourant avait entendu.

Et le chien n’était pas seul, un être humain le suivait.

Cet être était une pauvre créature qui marchait en boitant, faisant aller ses bras et ses jambes d’une manière ridicule, et suivait le chien en grande hâte.

C’était Jeanneton.

Jeanneton avait vu d’une fenêtre de la Fringale Blanche Durand se diriger vers la forêt.

Elle avait deviné le but de cette promenade, et, toujours gardienne fidèle, toujours religieuse observatrice du serment qu’elle avait fait à sa maîtresse mourante, elle s’était glissée hors de la ferme et ensuite au travers des vignes, pour ne pas perdre de vue la petite demoiselle.

Tapie à cent pas derrière un buisson, la jeune fille avait deviné plutôt qu'entendu le naïf entretien des deux jeunes gens ; et, voyant Blanche s'en aller, elle n'avait pas bougé et s'était dit :

– Allons ! tout ira bien... la chère petite demoiselle sera baronne.

Blanche, on le sait, avait repris le chemin de la Fringale, et Gontran, peu après, suivi de ses deux chiens, était rentré en forêt sans défiance.

Alors Jeanneton, qui pensait toujours aux choses utiles, avait tiré une serpe de sa poche, ôté son tablier qu'elle avait posé par terre ; puis elle s'était mise à couper cette herbe blanche qui pousse en forêt, qu'on appelle de la lacune et dont les vaches sont friandes.

Comme elle était occupée à cette besogne depuis environ un quart d'heure, elle crut entendre des gémissements sous bois, mais elle n'y fit pas grande attention.

Puis elle entendit hurler les chiens, et elle crut qu'ils chassaient.

Enfin, quelques minutes après, un chien bondit auprès d'elle.

Jeanneton leva les yeux et reconnut le basset de M. Gontran de Castérac.

Le chien se prit à tourner autour d'elle en aboyant d'une façon plaintive.

Jeanneton essaya de le renvoyer ; le pauvre animal continua son manège ; puis il s'éloigna d'une dizaine de pas, comme s'il eût voulu inviter Jeanneton à le suivre, et enfin, comme elle ne comprenait toujours pas, il finit par lui prendre sa jupe avec ses dents.

Alors Jeanneton se souvint des gémissements qu'elle avait cru entendre et auxquels elle n'avait prêté aucune attention tout d'abord.

Un pressentiment s'empara d'elle, elle pensa qu'un malheur avait fort bien pu arriver au jeune homme qui tout à l'heure s'enfonçait sous bois d'un pas alerte.

La forêt est souvent pleine de vulgaires dangers ; il s'y trouve des fondrières, des mares recouvertes d'une herbe trompeuse.

Jeanne se mit donc à suivre le chien.

Le chien s'éloignait, puis revenait à elle comme pour l'engager à hâter le pas, et il la conduisit ainsi jusque dans cette enceinte de bourgeons où le malheureux Gontran s'était pris au piège comme une bête fauve.

Et Jeanneton arriva au moment même où Gontran, épuisé, venait de lâcher la branche et de fermer les yeux.

Instinctivement, et tout en laissant son tablier à terre, Jeanne avait emporté sa serpe.

Elle aperçut Gontran pendu et ne donnant plus signe de vie que par quelques mouvements convulsifs. Alors elle s'élança vers l'arbre auquel le collet avait été fixé, et l'embrassant de ses mains et de ses genoux, elle grimpa comme un écureuil, la pauvre chambarde, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la branche à laquelle le fil de laiton était enroulé.

En deux coups de serpe la branche entaillée craqua. Un troisième la sépara du tronc, et Gontran tomba sur le sol.

Il était temps...

Jeanne, au comble de l'émotion, ne perdit cependant pas la tête ; elle délia le fil de laiton, elle ouvrit la chemise du jeune homme évanoui, mais respirant encore et, elle aussi, elle se mit à crier au secours.

Mais on ne l'entendit pas.

Dans la forêt d'Orléans dont le sol est excessivement argileux, il y a de l'eau à peu près partout.

Jeanne prit Gontran à bras le corps et le traîna vers une mare voisine ; puis elle se mit à lui jeter de l'eau au visage.

Ce moyen si simple et si vulgaire sera toujours le meilleur ; Gontran rouvrit les yeux ; il aperçut Jeanne, il vit les deux chiens autour de lui et il comprit tout ce qui avait dû se passer.

– Ah ! mon cher monsieur, disait Jeanneton les yeux pleins de larmes, comment cela a-t-il pu vous arriver, mon Dieu !... Et dire que sans cette brave bête vous étiez mort..., et que la petite demoiselle en serait morte aussi... Car elle vous

aime, mon cher monsieur, oh ! elle vous aime bien !...

Et Jeanne pleurait ; et comme elle parlait de Blanche, Gontran levait sur elle un œil humide et reconnaissant, et se sentait peu à peu revenir à la vie.

Ce fut l'affaire d'un quart d'heure.

Gontran était jeune et vigoureux, et puis l'amour lui donnait des forces, et il se trouva sur ses pieds quand Jeanne lui eut dit :

– Vous ne pouvez pas vous en retourner ainsi chez vous. Venez à la Fringale, qui est tout près ; on mettra la jument au cabriolet, et on vous reconduira. D'ici là vous vous appuierez sur moi, et, si vous ne pouvez pas marcher, eh bien, je vous porterai.

Et comme elle lui parlait de voir Blanche une fois encore ce jour-là, Gontran se sentit fort, et il se mit à marcher en s'appuyant sur l'épaule de la chambarde.

Mais comme ils avaient déjà fait une dizaine de pas, une petite fumée blanche, un fauve éclair,

une détonation se succédèrent dans les profondeurs d'un fourré d'épines.

Et Jeanne, frappée par une balle, tomba inerte, sanglante aux pieds de Gontran stupéfait.

XXVII

L'épouvante d'abord, l'indignation ensuite s'étaient succédé dans l'esprit de Gontran de Castérac.

Jeanne était tombée.

En même temps, M. de Castérac avait vu un homme fuir à toutes jambes dans la profondeur des bois. Ce ne pouvait être que le meurtrier.

Mais abandonner la victime pour courir après le meurtrier était chose impossible.

Gaston releva Jeanne, la prit dans ses bras à son tour et la porta vers cette mare où, tout à l'heure, elle lui donnait des soins.

La pauvre servante avait reçu la balle au-dessous de l'épaule, dans cette partie charnue qui se trouve au-dessus des côtes.

D'abord elle s'était évanouie, et lorsque Gontran, faible tout à l'heure, mais redevenu fort

tout à coup, se mit en devoir de la déshabiller, elle n'avait pas encore repris connaissance.

Ô bonheur ! le corsage de Jeanne ouvert et son épaule mise à nu, Gontran s'aperçut que la blessure n'était ni mortelle, ni même grave.

La balle avait glissé entre cuir et chair, déchirant, ouvrant un large sillon, mais ne pénétrant pas, et elle s'était arrêtée ensuite dans un tampon de ouate que Jeanne portait sur la poitrine, comme beaucoup de paysannes.

Gontran la retrouva.

Il usa alors avec elle du même procédé dont elle s'était servie vis-à-vis de lui ; il lui jeta de l'eau au visage et elle ne tarda pas à ouvrir les yeux.

– Ce n'est rien, ma bonne, ce n'est rien, disait-il.

Et il avait posé la ouate sur la blessure pour arrêter le sang, et en même temps il lui montrait la balle qu'il avait retrouvée.

Jeanne, encore étourdie, gardait un morne silence.

– Je vais courir à la Fringale chercher du monde et un brancard, dit-il encore.

Mais Jeanne eut un geste d'énergique dénégation.

– Non, non, dit-elle ; puisque ce n'est rien ; je marcherai bien, allez !

Et elle essaya de se lever, et elle y parvint.

– Seulement, ajouta-t-elle, soutenez-moi...

Gontran lui répondit :

– Je vous porterai.

– Non, répondit Jeanne, j'aurai bien la force de marcher.

Et, en effet, elle fit quelques pas.

– Quand nous serons hors du bois, poursuivit-elle, je me reposerai un peu..., et puis, nous ne sommes pas pressés d'arriver...

– Au contraire ! disait Gontran, il faudra vous coucher, et on ira chercher un médecin.

– Non, non, dit encore Jeanne.

Et comme il paraissait s'étonner de ce refus

énergique, elle lui dit :

– Je ne suis pas blessée dangereusement ?

– Je ne crois pas.

– Eh bien, j'aime autant qu'on ne sache rien à la Fringale.

– Pourquoi ?

– J'ai mon idée, fit-elle.

Il y avait une singulière force de volonté en elle, et ce pauvre corps tordu et contrefait ne manquait pas de virilité.

Quand elle eut fait quelques pas, elle regarda Gontran et lui dit :

– Je me sens forte, je marcherai très bien.

– Appuyez-vous sur moi, dit-il.

Jeanne rebroussa alors chemin.

– Mais ce n'est pas par là, dit Gontran.

– Oh ! si fait ! dit Jeanne.

Et elle se dirigeait vers l'arbre au pied duquel Gontran avait failli trouver la mort.

Le fil de laiton était encore sur l'herbe.

– Ramassez cela, dit Jeanne, et mettez-le dans votre carnier.

– Pourquoi donc ? fit-il étonné.

– Je vous le dirai quand nous serons hors du bois.

Et elle se remit en route.

À vingt pas de l'endroit où elle était tombée en se sentant frappée, elle aperçut quelque chose de blanc sur l'herbe.

– Ramassez cela, monsieur, dit-elle encore.

C'était la bourre du fusil, la bourre qui enveloppait la balle.

Jusqu'alors Gontran n'avait pas même songé à se demander pourquoi on avait tiré sur la pauvre servante.

Il prit machinalement le papier, qui était un fragment de feuille imprimée.

– Il faudra garder cela aussi, monsieur, dit Jeanne. Venez, venez, il ne fait pas bon ici pour nous.

Et si faible qu'elle fût, perdant son sang, elle

eut la force et le courage de hâter le pas, et en quelques minutes ils eurent atteint la lisière de la forêt.

– Plus loin encore ! fit elle.

Ils sortirent du bois, entrèrent dans les champs et ne s'arrêtèrent qu'au-delà des vignes, dans une de ces cabanes en pierre sèche qui servent d'abri aux vignerons les jours de pluie.

Gontran était tellement bouleversé qu'il n'avait pas remarqué que ses deux chiens l'avaient quitté.

Alors Jeanne, épuisée par la fatigue et la douleur, s'assit et dit à Gontran :

– Monsieur, ce n'est pas par hasard que vous vous êtes pris dans un collet.

– Que voulez-vous dire ? demanda Gontran étonné.

– Ce collet n'était pas pour un chevreuil.

– Pour qui donc ?

– Pour vous.

Gontran frissonna.

– Et la balle que j'ai reçue était pour vous aussi, acheva la servante.

Et comme elle disait cela, Gontran vit accourir un de ses chiens, celui-là même qui avait attiré par ses plaintes l'attention de Jeanne, et à l'intelligence duquel il devait la vie.

XXVIII

Le chien était dans un état déplorable.

Son corps couvert de sang et de boue, ses longues oreilles déchirées, un fragment d'étoffe accroché à ses dents, ne laissaient aucun doute sur ce qui s'était passé.

Au coup de fusil, le chien s'était élancé suivi de son compagnon.

L'assassin avait pris la fuite, les chiens l'avaient poursuivi.

La conformation du basset, qui a les jambes courtes et torses, ne lui permet pas de courir très vite ; mais il est tenace.

Les deux vaillants animaux avaient poursuivi longtemps l'assassin sans l'atteindre, mais très certainement ils y étaient parvenus.

Alors, si on en jugeait par les blessures du chien, la lutte avait dû être terrible, acharnée,

l'homme s'était défendu avec énergie ; mais les deux bassets avaient dû le mordre cruellement.

Peut-être même était-il par venu à assommer l'autre d'un coup de crosse ; mais celui-là s'était échappé, emportant dans sa gueule un fragment de son pantalon.

– Il faut garder encore cela, disait Jeanne.

Gontran la regardait avec stupeur.

– Écoutez-moi bien, monsieur, reprit la servante, vous n'aviez pas d'ennemis il y a deux mois ; mais vous en avez un maintenant.

– Qui donc ?

– Un homme qui aime comme vous la petite demoiselle.

Gontran eut une exclamation de surprise et, se souvenant des confidences de Blanche, il prononça un nom : Archineau !

– Chut ! dit Jeanne, il ne faut pas parler si haut avant de savoir ; mais, si on a voulu véritablement vous étrangler, et c'est mon idée, il n'y a que lui qui ait pu faire le coup ou le faire faire.

– Le misérable !

– Je ne suis ni juge, ni gendarme, poursuivit Jeanne, mais ça n'empêche pas que je me doute bien comment les choses se sont passées.

– Ah !

– Est-ce que vous ne m'avez pas dit qu'au moment où vous étiez pris dans le collet, un homme passait à peu de distance et qu'il avait dû entendre vos cris ?

– Oui, dit Gontran.

– Pourtant cet homme n'est point venu à votre secours.

– C'est vrai.

– C'est peut-être bien lui qui a posé le collet.

En parlant ainsi, Jeanne débarrassait la gueule du pauvre chien du fragment d'étoffe.

– Il faut encore garder cela, dit-elle.

Puis elle prit le fil de laiton et l'examina :

– C'est trop gros pour un chevreuil, dit-elle ; c'est un collet de cerf, et il n'y a pas de cerfs dans ce côté-ci de la forêt.

– C’est juste, fit Gontran, que cette sagacité de la servante étonnait.

Enfin elle déroula la bourre et se prit à épeler, car elle savait à peine lire, les lettres imprimées qui se trouvaient dessus.

La balle avait fait un trou au milieu.

Le papier était jaune et de cette qualité particulière qui sert à faire les bandes d’adresses des journaux. On y lisait d’abord ces mots :

Votre abonnement,

Et puis cet autre :

Novembre.

Enfin, au bord du trou fait par la balle, un commencement de nom :

Ar.

Et de l'autre côté du trou une syllabe qui ne pouvait être que la fin du nom :

eau.

– Ah ! le misérable ! dit Gontran. Oui, c'est bien Archineau que cela veut dire.

– Or, monsieur, écoutez-moi, continua Jeanne. Voici ce qui a dû arriver. Le fils Archineau rôdait sous le bois, et quand il vous a vu pris dans le collet, il s'est éloigné bien tranquille et se croyant débarrassé de vous. Puis il est revenu... et alors il vous aura vu débarrassé et vous éloignant sain et sauf, appuyé sur mon bras. Alors il aura perdu la tête ; il aura été pris d'un moment de rage, et il vous aura couché en joue. La balle était pour vous, mais c'est moi qui l'ai reçue...

– Pauvre Jeanne ! dit Gontran en serrant les mains de la servante.

– S'il en était autrement, reprit-elle, s'il avait médité de tirer sur vous d'avance, il n'aurait pas

chargé son fusil avec une bourre portant son nom.

Cette remarque était digne d'un homme de justice.

– Mais enfin, s'écria Gontran, ce misérable a voulu néanmoins m'assassiner.

– Sans doute.

– Et il faut qu'il soit puni.

– Certainement, monsieur, dit Jeanne ; mais songez à une chose.

– Laquelle ?

– Si vous portez plainte, on l'arrêtera.

– Certainement.

– Vous serez appelé comme témoin, moi aussi, et aussi M^lle^ Blanche.

– Bon !

– Ce sera un grand scandale, et tout le pays en jasera. On nous mettra tous sur le journal, et alors, si vous épousez la petite demoiselle, les mauvaises langues ne s'arrêteront plus.

– Tu as raison, dit Gontran ; mais le misérable

peut vouloir encore tenter quelque chose contre nous.

– Oh ! dit Jeanne, pour ça, non ; je me charge bien de le faire tenir tranquille, allez !

Puis elle ajouta :

– J'ai mon idée, mais ne me la demandez pas. Rentrez chez vous en prenant la route ; c'est le plus long, mais c'est le plus sûr.

Et puis après-demain matin, venez hardiment à la Fringale.

– Et M. Durand ?

– Oh ! dit Jeanne avec un sourire, il vous recevra, je vous le promets, et il ne vous refusera plus la main de sa fille.

Et le sourire de Jeanne était rempli d'espérance, et Gontran crut voir un coin du paradis s'entrouvrir.

XXIX

Jeanne avait fait un effort prodigieux pour marcher, résister à la douleur et déduire logiquement aux yeux de Gontran de Castérac les mobiles qui avaient dû pousser le fils Archineau.

Pendant une heure son énergique volonté avait triomphé de sa faiblesse physique.

Mais quand Gontran fut parti, lorsque le jeune homme eut disparu de l'autre côté des vignes et que Jeanne fut tranquille, car hors de la forêt il n'y avait plus de danger pour lui, alors la pauvre servante sentit ses forces l'abandonner, et elle s'affaissa sur le sol en murmurant :

– Il faut pourtant que je vive !... que deviendrait donc la petite demoiselle sans moi ?

Jeanne s'était évanouie de nouveau.

La blessure, nous l'avons dit, était cependant sans gravité, mais la balle, en déchirant les chairs,

avait amené une hémorragie assez violente, et c'était cette perte abondante de sang qui amenait cette nouvelle syncope.

Pendant plusieurs heures, la malheureuse fille demeura couchée à terre, privée de sentiment.

Enfin le froid la réveilla. Il faisait nuit. Une de ces nuits claires et glacées de novembre, pendant lesquelles le ciel nuageux durant le jour se dépouille et reconquiert toute sa limpidité.

Les circonstances avaient servi Jeanne.

Blessée, couverte de sang, elle n'aurait pas voulu rentrer de jour à la Fringale.

Elle se leva donc péniblement et se traîna vers la ferme. Tous les gens de la campagne connaissent l'heure aux étoiles.

Jeanne calcula qu'il était près de minuit.

Qu'avait-on pensé à la Fringale de sa disparition ?

Elle se posa cette question avec une sorte d'effroi.

Cependant, à mesure qu'elle approchait, elle

s'apercevait que la ferme était plongée dans l'obscurité et le silence.

Les laboureurs étaient couchés sans doute, et si quelqu'un l'attendait, ce ne pouvait être que M. Durand.

Une circonstance purement fortuite avait pu, du reste, expliquer son absence.

Il y avait à un quart de lieue de la Fringale une petite ferme qu'on appelait la Rouannière.

Cette ferme était occupée par une famille de braves gens dont M. Durand avait eu à se louer bien souvent et qui, dans ce qu'on appelle à la campagne les *moments de presse*, lui étaient venus en aide de leurs bras et de leur temps.

La femme du fermier se mourait ; depuis huit jours Jeanne allait presque tous les jours la voir, et elle avait même passé la nuit deux fois auprès de la malade.

Quand Jeanne vit que la Fringale avait son aspect accoutumé, elle respira et pensa qu'on l'avait crue chez la fermière et que dès lors on ne s'était plus occupé d'elle.

Cela était vrai, ou à peu près.

C'est-à-dire que la petite demoiselle, une heure après son arrivée à la ferme, était montée au colombier, qui était une sorte de tourelle dominant la Fringale et les champs environnants ; et comme elle avait l'œil perçant, elle avait reconnu, dans le lointain, Gontran et Jeanne assis au seuil de la maison de vigne.

Que pouvaient-ils avoir à se dire ? Pourquoi étaient-ils ensemble ?

La petite demoiselle s'était posé cette double question sans pouvoir la résoudre ; mais rien que d'heureux lui paraissait devoir résulter de cet entretien de Jeanne et de Gontran.

La nuit venue, elle n'avait pas vu Jeanne revenir.

Et comme le bonhomme Durand disait :

– Mais où donc est Jeanneton ?

Blanche, qui tremblait qu'on ne devinât qu'elle était avec Gontran, répondit :

– Elle est sans doute allée à la Rouannière. La fermière est au plus mal.

Dès lors, on ne s'était plus occupé de Jeanne.

Après souper, le bonhomme Durand, toujours sombre, toujours préoccupé de son dada favori, sa rentrée à Bellombre, était allé se coucher, et tout le monde en avait fait autant.

Mais Blanche ne dormait pas ; Blanche attendait avec anxiété le retour de Jeanne.

Les heures de la soirée avaient passé une à une et la petite demoiselle était dans une vive anxiété, lorsque Jeanne arriva enfin.

Elle traversa la cour péniblement, et Blanche qui était à la fenêtre eut le pressentiment de quelque malheur.

En effet, quelques minutes après, Jeanne épuisée, entra dans la chambre de la petite demoiselle.

– D'où viens-tu donc, mon Dieu ? fit la jeune fille.

Jeanne poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

– Si vous aimez M. Gontran, mamzelle, dit-elle, ne criez pas... n'appelez pas...

Blanche avait rallumé une lampe.

– Du sang ! s'écria-t-elle.

– Au nom du ciel, taisez vous ! fit Jeanne.

La petite demoiselle, éperdue, avait voulu s'élancer vers la porte et demander du secours.

Mais Jeanne la retint.

– Ah ! mamzelle, dit-elle tout bas, écoutez bien ce que je vais vous dire... Si votre père ou quelqu'un d'ici me voyait en l'état où je suis, peut-être n'épouseriez-vous jamais M. de Castérac.

Cet argument cloua Blanche au milieu de la chambre.

Elle demeura bouche béante, pâle, les yeux pleins de larmes, regardant la servante avec égarement.

– Ne vous effrayez pas trop, dit Jeanne ; je suis blessée, c'est vrai, mais il n'y a pas grand mal. Aidez-moi seulement à me déshabiller.

Et elle se laissa tomber sur un siège, car ses forces allaient encore la trahir...

XXX

La petite demoiselle toute tremblante, mais muette, s'était empressée auprès de la pauvre servante.

Jeanne ne s'évanouit point, cette fois ; elle guida même Blanche Durand, qui l'aida à panser sa blessure et à poser dessus un appareil fort simple, grossier même, et cependant très efficace.

Les chasseurs, les paysans, tous ceux qui sont exposés à aller souvent en forêt et à y rencontrer des vipères, les vignerons et les tailleurs d'arbres qui souvent se font avec leur serpe de cruelles entailles, possèdent tous une espèce de baume de Fier-à-Bras qui a la double qualité de paralyser momentanément l'effet terrible des piqûres de vipère et de cicatriser les coupures assez promptement.

Un litre de vieille eau-de-vie, le suc de trois ou quatre plantes sauvages, une addition d'alcali et

de feuilles de lis, telle est la composition de ce remède de bonne femme qui a bien sa vertu.

Il y en avait à la Fringale, comme dans les plus pauvres maisons du pays.

Sur les indications de Jeanne, la petite demoiselle descendit sans bruit à la cuisine, ouvrit un placard, monta sur une chaise et atteignit un bocal qui contenait le fameux baume.

Durant le pansement, Blanche avait été tellement bouleversée, tellement émue, qu'elle n'avait pas songé à demander à Jeanne comment elle avait été blessée.

Ce ne fut qu'après, quand Jeanne, par ses soins, se fut mise au lit, qu'elle lui dit :

– Mais enfin, que t'est-il arrivé ?

Jeanne ne savait point mentir ; d'un autre côté, elle ne voulait point effrayer la jeune fille en lui racontant la tentative d'assassinat dont Gontran de Castérac et elle avaient été successivement victimes.

– Écoutez, mademoiselle, dit-elle ; vous avez vu que mon mal n'était pas grand, et dans deux

jours je n'y penserai plus ; mais, encore une fois, au nom de M. Gontran que vous aimez et qui vous aime bien, ne me demandez rien aujourd'hui.

– Pourquoi ? fit naïvement la jeune fille.

– J'ai mon idée, répondit Jeanne, qui était douée d'une certaine dose d'entêtement.

Jeanne avait toujours couché dans un cabinet voisin de la chambre de Blanche et, par conséquent, sous la même clef.

– Je pense bien, reprit-elle, que demain je pourrai me lever comme à l'ordinaire et que nous aurons bientôt fait disparaître tout ce linge ensanglanté ; mais si, d'aventure, je ne pouvais pas, vous direz à votre père que je suis revenue bien tard et que vous ne m'avez pas réveillée.

– Oui, dit Blanche qui continuait à être très émue.

Jeanne ferma les yeux et s'endormit. Il était alors près de minuit.

Le baume eut-il une vertu miraculeuse, ou bien cette volonté énergique dont la pauvre

servante était douée triompha-t-elle de la douleur ?

Nous ne saurions le dire.

Mais il n'était pas jour encore que Blanche, éveillée en sursaut, vit Jeanne debout.

Elle s'était habillée toute seule, et son visage calme ne trahissait ni émotion ni douleur.

– Comment ! dit la petite demoiselle, tu te lèves ?

– Oui.

– Tu vas donc descendre ?

– Pardine !

– Mais... ma bonne Jeanneton...

– Mamzelle, dit Jeanne avec un accent de volonté, c'est le moment de me répéter votre promesse de ne rien dire à personne de l'état où vous m'avez vue hier soir. Je vous le répète, votre bonheur dépend peut-être de votre silence.

– Je ferai ce que tu voudras, répondit Blanche.

– Je vais m'en aller ce matin avant que votre père ne soit levé. C'est justement samedi, jour de

marché à Neuville-aux-Bois. Je prendrai l'âne et la tapissière.

– Et tu iras à Neuville ?

– Non, dit Jeanne.

– Où donc iras-tu ?

– C'est encore mon secret, dit Jeanne ; mais vous verrez... tout ira bien.

Et elle embrassa la petite demoiselle et descendit.

Il n'était pas encore six heures du matin, et en hiver le jour est loin encore à cette heure.

Ni M. Durand, ni les gens de la ferme n'étaient levés.

Jeanne traversa la cuisine, entra dans la cour et se dirigea vers l'écurie où l'âne sommeillait sur la litière, non loin de deux gros chevaux de labour.

Elle lui donna une poignée de foin, une mesure d'avoine, et se mit à le harnacher.

La tapissière, une espèce de petite voiture à deux roues, très commune dans le pays, était sous le hangar.

Jeanne attela l'âne à la tapissière, mit dans un coin un petit paquet soigneusement enveloppé, prit les rênes et le fouet, et sortit de la cour.

– Nous allons bien voir, se dit-elle alors, si le père Archineau aura les mêmes idées que son fils.

Et l'âne s'engagea au petit trot dans un chemin de traverse qui, par la forêt, conduisait au château de Bellombre.

XXXI

Il pouvait être huit heures du matin et le soleil levant arrachait aux arbres couverts de givre des myriades d'étincelles. La pelouse du château de Bellombre était couverte de gelée blanche.

Il faisait un de ces froids secs et vifs qui succèdent aux pluies d'octobre et du commencement de novembre.

Ce qui n'empêchait pas le petit père Archineau, ancien notaire, aujourd'hui propriétaire du château de Bellombre, de se promener dans le parc et de passer une inspection minutieuse de ses arbres pour voir si la gelée ne les faisait pas souffrir. Cependant, pour ceux qui voyaient souvent M. Archineau père, sa physionomie ne paraissait pas être aussi souriante que de coutume.

Le sourire malicieux qu'il avait ordinairement aux lèvres avait disparu, et quelques rides

profondes plissaient démesurément son front encore couvert d'une chevelure épaisse et blanche comme neige.

Il était chaussé de sabots, mais il portait une redingote et un chapeau noir ; car un homme qui a été notaire doit toujours se distinguer du paysan par sa mise.

Or, Archineau père se promenait donc dans son parc et semblait en proie à une humeur des plus moroses.

Du reste, le bonhomme était sujet à ces accès de mélancolie que déterminaient tour à tour deux causes différentes.

La première était ce souvenir lointain qui le poursuivait : Françoise et son enfant, qu'il avait mis à la porte une nuit d'hiver et dont jamais plus il n'avait entendu parler.

Il y avait des jours où le père Archineau se disait : Je finirai bien par retrouver, sinon Françoise, du moins son enfant.

Et l'on sait si, depuis vingt ans, il travaillait à faire en secret deux parts de sa fortune, dont

l'une, bien nette, bien liquide, qu'il pouvait donner de la main à la main, et qui était destinée à l'enfant de Françoise, si jamais il le retrouvait. Ces jours-là, le père Archineau supportait assez philosophiquement l'existence.

Mais il y avait aussi des heures où il désespérait, et alors il tombait dans une profonde mélancolie.

Ces alternatives d'espoir et de désespérance avaient, du reste, une cause directe et immédiate.

Tous les mois, le *Journal du Loiret* publiait un petit fait divers ainsi conçu :

« La nommée Françoise, enfant trouvée, inscrite à l'hospice d'Orléans sous le n° 216, élevée à la Mothe-Beuvron, et en dernier lieu servante chez M. Archineau, notaire à Nouen, a disparu le ... octobre 183... Si elle existe encore, elle est priée de donner de ses nouvelles au bureau du journal. »

Pendant les premiers jours qui suivaient cette insertion, le bonhomme était joyeux ; il ouvrait le journal chaque matin avec empressement,

espérant y trouver enfin une réponse à la question.

Puis, à mesure que les jours passaient, l'espoir s'en allait, et venait la mélancolie.

La seconde cause des tristesses du père Archineau était plus directe.

Elle puisait sa source dans le caractère brutal et méchant de son fils Alfred.

Alfred Archineau menaçait son père quand il voulait de l'argent.

Il se livrait avec lui aux récriminations les plus violentes, et le bonhomme, qui savait son fils capable de tout, se disait :

– Un jour, il me sautera à la gorge et m'étranglera !

Or, la veille de ce jour, Alfred avait demandé de l'argent ; le père Archineau avait fait la sourde oreille d'abord, puis il avait eu peur de l'état d'exaspération de son fils, et il avait donné ce que l'autre demandait.

Ce qui n'avait pas empêché Alfred Archineau de s'en aller en jurant et en pestant, disant bien

haut que si son père ne lui rendait pas de comptes sur l'héritage de sa mère, cela finirait mal entre eux.

Puis il était parti, n'était pas venu dîner et n'était rentré que bien avant dans la nuit.

Un domestique, qui ne s'était pas couché encore, avait dit le lendemain matin au bonhomme que son fils s'était sans doute battu avec des braconniers ou dans quelque cabaret du voisinage, car il était rentré les vêtements déchirés et son pantalon couvert de sang.

Le père Archineau était donc fort triste ce matin-là, songeant alternativement à cet enfant perdu pour lui et qu'il aimait, et à ce fils qu'il considérait comme un misérable et qui, peut-être, l'assassinerait quelque jour afin d'hériter plus vite, lorsque son attention fut éveillée par l'apparition d'une petite charrette traînée par un âne, et qui entrait dans la grande allée d'ormes qui conduisait du château à la route départementale.

Une femme était dans cette charrette.

Le père Archineau s'était arrêté net, au seuil de la grille du parc, et il regardait le modeste équipage qui s'avançait lentement.

À vingt pas de la grille, la charrette s'arrêta et la femme mit pied à terre.

Puis elle attacha l'âne à un arbre, et continua son chemin à pied vers le château.

Alors M. Archineau, qui habitait déjà le pays au temps où M. Durand était encore propriétaire de Bellombre, M. Archineau, disons-nous, reconnut la servante de M. Durand à sa démarche.

Que pouvait-elle avoir à faire à Bellombre ?

Comme elle franchissait le seuil de la grille, le petit vieillard s'offrit à ses regards.

– Bonjour, ma bonne, lui dit-il.

– Bonjour, monsieur Archineau, répondit Jeanneton, qui connaissait de vue le nouveau propriétaire de Bellombre. Je venais précisément pour vous voir.

– Moi ! exclama le vieillard.

– Oui, monsieur.

– De la part de votre maître, ma bonne ?

– Non, monsieur, dit Jeanne.

Puis jetant un regard furtif autour d'elle :

– Il n'y a personne ici, dit-elle. Nous pouvons causer.

– Mais que pouvez-vous donc avoir à me dire, ma bonne ? demanda M. Archineau.

– Oh ! répondit-elle, je n'irai pas avec vous par quatre chemins, monsieur, et je vais vous dire la chose en deux mots : votre fils a voulu m'assassiner hier soir. Telle que vous me voyez, j'ai reçu une balle dans les reins, et je viens vous demander si vous voulez que je porte plainte et qu'on envoie votre fils aux galères.

Et Jeanne attendit avec tranquillité la réponse du père Archineau.

XXXII

Jeanne avait parlé sans colère, mais avec calme et assurance, et ses paroles étaient empreintes d'un grand accent de sincérité.

Ajoutez à cela que le père Archineau avait de son fils une opinion déplorable et le savait capable de tout.

Aussi le vieillard ne se récria point ; il ne protesta point, il ne repoussa pas l'accusation avec un geste d'indignation. Seulement, il demeura pendant quelques secondes, comme abasourdi, regardant la servante et se demandant quel motif son fils pouvait avoir eu de tirer sur elle.

Mais il ne doutait pas du fait en lui-même.

– Hé ! ma bonne, dit-il, vous avez bien fait de laisser là-bas votre âne et votre charrette, ça fait qu'on ne vous aura pas vue ; si vous avez à me

parler, tenez, venez par ici.

Et il la prit par le bras.

À deux pas de la grande avenue, il y avait un massif d'arbres verts, et dans ce massif un petit pavillon rustique où, jadis, M^me^ Durand venait lire et travailler.

Ce fut là que M. Archineau conduisit Jeanne et la fit asseoir.

– Voyons, ma bonne, dit-il en clignant de l'œil, contez-moi ça. Mon fils ne vaut pas cher et il est bien capable d'avoir fait un mauvais coup.

– Monsieur, reprit Jeanne, je vois que vous ne vous doutez de rien.

– De quoi me douterais-je ? demanda naïvement le petit vieillard.

– M. Durand, mon maître, a une fille.

– Bon !

– Une très jolie fille...

– Et mon fils en est amoureux ?

– Oui.

– Et il veut l'épouser ?

– Non, pas précisément. M. Durand est maintenant un pauvre homme, et avec les pauvres les riches se croient tout permis.

– Ça ne m'étonne pas de la part de mon fils, dit M. Archineau, il est capable de tout, et voilà que je devine.

– Ah ! fit Jeanne.

– Vous êtes une brave fille, ma bonne, vous avez voulu veiller sur votre jeune maîtresse, et mon fils aura songé à se débarrasser de vous : ça ne m'étonne pas, il est capable de tout.

– C'est ça et ce n'est pas ça, dit Jeanne.

– Alors, expliquez-vous...

– Votre fils n'est pas le seul qui soit amoureux de la petite demoiselle, comme nous l'appelons, poursuivit Jeanne.

– Vraiment !

– Nous avons un voisin, M. le baron de Castérac.

– Ah ! oui, le propriétaire de la Fougeronne.

– Justement, monsieur. Lui aussi est amoureux de mamzelle Blanche, mais c'est pour le bon motif, ce qui fait que votre fils est jaloux et qu'il est furieux.

– Ça ne m'étonne pas, ça ne m'étonne pas, répéta le vieillard... il est capable de tout !

– Il a voulu assassiner M. de Castérac, continua Jeanne.

– Ah ! ah !

– Oh ! c'est un malin, votre fils, comme vous allez voir.

Et Jeanneton raconta succinctement à M. Archineau l'histoire du collet à chevreuil, et ensuite du coup de feu qui, destiné à Gontran de Castérac, l'avait atteinte, elle.

M. Archineau l'écoutait, tout en répétant :

– Ça ne m'étonne pas... ça ne m'étonne pas... il est capable de tout.

Cependant, quand elle eut terminé son récit, il lui dit :

– Est-ce que vous avez vu mon fils ?

– Non.

– Alors, quelle preuve avez-vous que c'était lui ?

– Oh ! ce n'est pas les preuves qui manquent, monsieur.

– Ah ! ah !

– D'abord, vous pouvez regarder son pantalon ; il en manque un morceau, et ce morceau, le voilà.

Et elle tira de sa poche le petit paquet qu'elle avait, en quittant la Fringale, placé dans la voiture.

Ce paquet renfermait le fil de laiton, le fragment de drap arraché par le chien et la bourre du fusil.

– Voilà déjà le morceau de drap.

– Hé ! hé ! dit le père Archineau, c'est peut-être bien, comme vous le dites, un morceau de son pantalon.

– Sans compter, dit Jeanne, qu'il a dû rentrer couvert de morsures.

– Bon !

– Ensuite, voilà le collet. Il est quatre fois gros comme un collet à chevreuil.

– Je ne dis pas non.

– Enfin, voici la bourre du fusil... Tenez, il y a votre nom dessus.

À cette dernière preuve, M. Archineau ne put dissimuler une véritable émotion.

– Oui, oui, dit-il, c'est bien lui... il n'y a pas à en douter...

Et il regarda Jeanne d'un air anxieux.

– On porterait tout cela aux gendarmes, poursuivit Jeanne, et votre fils irait coucher en prison.

– Très certainement, dit le père Archineau.

– Et quand on est dans les mains de la justice, on n'en sort plus...

– Mais, ma bonne, dit le vieillard, vous ne ferez pas cela, n'est-ce pas ? Mon fils est un gredin, un chenapan capable de tout, je le sais bien ; mais c'est mon fils, et s'il est condamné...

j'en mourrai, moi qui suis un honnête homme.

Le vieillard prononça ces derniers mots avec hésitation.

L'ombre de la pauvre Françoise qu'il avait jetée à la porte une nuit d'hiver, avec son enfant, se dressa tout à coup devant lui.

– Cela dépend tout à fait de vous, monsieur, dit Jeanne.

– Oui, oui, dit le vieillard, je comprends... c'est une indemnité, c'est de l'argent qu'il vous faut.

– De l'argent ! s'écria Jeanne, de l'argent !...

Et elle prononça ce mot avec un tel accent d'indignation que le vieillard stupéfait fit un pas en arrière.

– Ah ! monsieur, s'écria Jeanne, je ne suis qu'une servante, une pauvre fille abandonnée par sa mère, et recueillie par des gendarmes au bord de la forêt, il y a trente et un ans tout à l'heure, mais j'ai l'âme plus fière que vous ne croyez, et ce n'est pas avec de l'argent qu'on achète mon silence.

M. Archineau poussa un cri, et il se prit à regarder Jeanne avec une sorte d'égarement.

XXXIII

Jeanne ne prit pas garde à ce cri ; elle ne sentit point l'ardent regard que le vieillard attacha sur elle, et elle continua :

– Non, monsieur, ça n'est pas de l'argent que je veux, c'est le bonheur de ma maîtresse que je veux assurer. Et pour que ma maîtresse épouse M. de Castérac, il faut que votre fils s'en aille, qu'il quitte le pays...

Mais le père Archineau n'écoutait plus Jeanne, et il continuait à la regarder.

Une violente émotion s'était emparée de lui, et tout son corps était en proie à une sorte de tremblement nerveux. Tout à coup, il prit la main de la servante et lui dit :

– Je ferai tout ce que vous voudrez, mais il faut m'écouter à votre tour, ou plutôt il faut me répondre.

Jeanne s'arrêta interdite, et elle aussi elle regarda le père Archineau.

– Que voulez-vous donc que je vous dise, monsieur ? dit-elle avec étonnement.

– Vous avez trente et un ans ?

– Oui, monsieur.

Le père Archineau parut se livrer à un calcul mental, puis il dit :

– Oui, il y a bien trente et un ans de cela.

Jeanne tressaillit. Que signifiaient donc ces paroles ?

– Et vous dites que vous êtes une enfant abandonnée ?

– Oui, monsieur.

– Abandonnée par votre mère ?

– Oui.

– Et recueillie...

– J'ai été trouvée par des gendarmes.

– Où cela ?

– Dans un fossé, sur la route de la Cour-Dieu à

Coursy.

Oh ! dit Jeanne, qui eut en ce moment comme un vague espoir que cet homme savait peut-être quelque chose de sa naissance, on m'a fait voir l'endroit bien souvent. Il faut vous dire que les deux gendarmes qui m'avaient trouvée et me portèrent ici, dans ce château, où M^me^ Durand se chargea de moi, il faut vous dire que les deux gendarmes sont revenus bien souvent à Bellombre depuis. J'avais une dizaine d'années, lorsque l'un d'eux, le brigadier Poliveau, prit sa retraite.

Ça lui faisait plaisir, à ce brave homme, de me voir, et il m'a montré plus d'une fois le fossé dans lequel ma mère m'avait laissée, entortillée dans un vieux lange.

Le père Archineau tremblait toujours.

– Mais, monsieur, dit Jeanne, tremblant à son tour, pourquoi me demandez-vous cela ?

– Attendez, ma bonne, attendez, reprit le vieillard de plus en plus ému ; répondez-moi encore, veux-je dire.

Jeanne attendit.

– Est-ce que c'est bien loin d'ici l'endroit où on vous a trouvée ?

– Un quart de lieue environ.

– Vous ne voudriez pas m'y conduire ?

– Mais..., monsieur...

– Puisque je vous ai promis de faire tout ce que vous voudriez, dit-il d'une voix suppliante. Et puis, qui sait ? je vous donnerai peut-être le moyen de retrouver vos parents.

– Vrai ! exclama Jeanne.

Quel est l'enfant ignorant sa naissance qui ne se sent le cœur envahi par une joie immense et mystérieuse quand on lui apprend qu'il a une famille et qu'il peut la retrouver ?

Jeanne poussa un cri à son tour :

– Eh bien, dit-elle, venez avec moi.

Et elle sortit du pavillon en courant, et le père Archineau la suivit.

L'âne broutait tranquillement l'herbe du fossé.

Jeanne le détacha, et M. Archineau monta à côté d'elle dans la tapissière.

Nous l'avons dit, ceci se passait à une heure matinale, par un froid clair et vif. La terre gelée empêchait les laboureurs de se rendre aux champs, et il n'y avait personne dans le parc de Bellombre.

Personne ne vit donc le père Archineau s'en aller avec la servante. D'ailleurs, que lui importait ! M. Archineau n'était pas fier, ce qui est rare pour un bourgeois.

Bientôt le sol ferme et sonore de la grande route résonna sous les pieds de l'âne qui trottait assez vite, et la tapissière roula en pleine forêt.

Comme l'avait dit Jeanne, il n'y avait qu'un quart de lieue de l'avenue de Bellombre à la *belle croix*, et, si l'on s'en souvient, c'était auprès de cette croix, à deux pas de la borne kilométrique, que les deux gendarmes avaient trouvé l'enfant abandonnée.

Quand elle fut parvenue en cet endroit, Jeanne s'arrêta :

– Tenez, dit-elle, c'est là, dans le fossé.

M. Archineau mit pied à terre.

Son émotion n'était point calmée.

Il descendit dans le fossé et jeta un regard autour de lui.

Comme on était en hiver, la feuillée des arbres était tombée et le bois était clair. Tout à coup M. Archineau jeta un nouveau cri.

À trois pas de l'endroit que Jeanne lui montrait, il avait aperçu un de ces faux chemins qui sont l'œuvre des bûcherons et des chasseurs.

Le bois était en futaie, et il avait plus de trente ans.

Avec une agilité toute juvénile, M. Archineau grimpa sur le revers du fossé, et laissant sur la route Jeanne de plus en plus étonnée, il se lança dans le faux chemin.

Au bout de trente pas, il s'arrêta et sentit ses jambes fléchir.

Le faux chemin décrivait une courbe, et au bout de cette courbe, à travers les arbres, on

apercevait le toit d'une maison.

Cette maison, M. Archineau l'avait reconnue ; c'était celle qu'il habitait avant son mariage ; celle dans laquelle il était lorsqu'il mit brutalement à la porte la pauvre Françoise qui lui apportait son enfant ;

– Ô mon Dieu ! murmura-t-il, cette malheureuse créature serait-elle donc l'enfant que je pleure et que je cherche depuis si longtemps ?...

Et il s'assit sur un tronc d'arbre, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues sèches comme du parchemin.

XXXIV

Jeanne, de son côté, se demandait si le vieillard n'était pas fou.

Pourquoi avait-il voulu voir l'endroit où on l'avait trouvée ? Pourquoi s'était-il enfoncé dans le bois, la laissant seule sur la route ?

Et le bonhomme n'avait-il pas un peu perdu la raison en apprenant que son fils était un assassin ?

Les gens qui ont été malheureux toute leur vie ont l'oreille dure au bonheur. Si la fortune leur sourit enfin, ils l'accueillent avec défiance.

Jeanne avait eu un premier moment de joie quand M. Archineau lui avait dit qu'il l'aiderait peut-être à retrouver ses parents.

Mais cette joie fut de courte durée.

Quand elle se vit seule sur la route, elle se dit :

– Je crois bien que le pauvre brave homme a

eu un tel saisissement, qu'il en a perdu la tête.

Pendant qu'elle faisait cette singulière réflexion, M. Archineau, assis sur un tronc d'arbre, se disait :

– J'ai chassé Françoise l'avant-veille de mon mariage, à huit heures du soir. Françoise s'en est allée à travers champs d'abord, puis à travers bois ; elle aura pris ce sentier, et, folle de douleur, elle aura exposé son enfant sur le bord de la route.

Or, il y a bien trente et un ans que je me suis marié. C'était le 23 octobre ; par conséquent, c'est le 21 du même mois que j'ai chassé Françoise.

Et M. Archineau se leva et revint sur la route où Jeanne commençait à perdre patience et se demandait si le vieillard ne s'était pas moqué d'elle.

Les deux larmes qui avaient jailli de ses yeux caves s'étaient arrêtées dans les rides de ses joues et s'y étaient comme cristallisées.

Jeanne fut frappée de cette expression de

tristesse anxieuse répandue sur les traits du vieillard.

– Ma bonne, dit-il, voulez-vous me permettre de vous faire une question ?

– Mais oui, monsieur, répondit Jeanne.

– Savez-vous la date exacte du jour où on vous a trouvée sur la route ?

– Monsieur, répondit Jeanne, je sais que c'était en 1831, qu'il pleuvait et qu'il faisait froid. Le gendarme Poliveau, devenu brigadier, me l'a dit bien des fois.

– 1831 ! murmura M. Archineau, comme se parlant à lui-même, c'est bien cela !

Puis il ajouta :

– Ce ne serait pas au mois d'octobre ?

– Je ne sais pas. Mais attendez donc, monsieur, dit Jeanne, attendez...

– Quoi donc ? fit le vieillard, de plus en plus anxieux.

– Le brigadier Poliveau doit le savoir au juste.

– Mais vous dites qu'il n'est plus gendarme ?

– Non, certes, il est même bien vieux maintenant ; mais il est retiré à Pithiviers, chez son fils, qui est gendarme à son tour, dit Jeanne.

Puis, devenant toute tremblante et regardant le vieillard :

– Mais, monsieur, dit-elle, pourquoi voulez-vous savoir tout cela ?

– Mon enfant, répliqua M. Archineau, je veux savoir cela, parce que je crois bien que je suis sur les traces de vos parents.

– Oh ! ça se pourrait-il ! murmura-t-elle avec émotion.

– Et vos parents sont riches, ajouta le vieillard, et il y a bien longtemps qu'ils vous cherchent...

– Mon Dieu !

– Et s'ils vous retrouvaient ils vous aimeraient bien... allez !

– Mais, monsieur, dit Jeanne, je ne suis qu'une pauvre servante.

– Qu'importe !

– Je suis laide, je suis boiteuse, je suis

bossue...

– Qu'importe ! qu'importe ! répéta le vieillard.

Et une nouvelle larme roula sur sa joue.

Il avait pris la main de Jeanne et la regardait attentivement.

– Il me semble que vous avez les yeux de Françoise, dit-il enfin.

– Françoise ? qu'est-ce que Françoise ?

– Ce serait votre mère.

– Ah ! mon Dieu, exclama Jeanne ; mais attendez donc, monsieur. Quand on m'a trouvée, j'étais enveloppée dans un lange de toile grossière, marquée de deux lettres, un *F* et un *P*.

– C'est bien cela, murmura M. Archineau, et ce lange ?...

– Je l'ai gardé, monsieur, ainsi qu'une pièce d'étoffe qui était par-dessus.

Le vieillard avait été pris d'un tremblement convulsif.

– Jeanne, disait-il, mon enfant... ma chère enfant... vous m'apporterez ce morceau d'étoffe

et ce lange, n'est-ce pas ?

– Je vais aller vous le chercher, monsieur.

Et Jeanne, à son tour, tremblait et pleurait.

– Oui, oui, continua le vieillard, allez vite, mon enfant... allez ! je vous en supplie... vous me trouverez à Bellombre... Je ne bougerai pas. Allez ! allez !

Et il la prit sous le bras avec une sorte de frénésie, puis il sauta le fossé et se lança de nouveau dans le faux chemin de forêt.

Jeanne était si troublée qu'elle remonta machinalement dans la tapissière, et lança le vaillant petit âne sur la route de la Cour-Dieu.

C'était par là qu'elle était venue, et c'était le chemin le plus direct pour arriver à la Fringale.

Mais comme elle atteignait les étangs qui s'allongent derrière l'ancien monastère, elle aperçut le tricorne de deux gendarmes.

Les gendarmes chevauchaient en sens contraire ; à vingt pas, Jeanne reconnut l'un des deux.

C’était le fils du vieux brigadier Poliveau.

Jeanne sauta à bas de la tapissière et courut à lui.

La voyant ainsi bouleversée, le gendarme étonné arrêta son cheval.

– Tiens, c’est vous, Jeanneton, dit-il ; qu’est-ce que vous avez donc ?

– Je crois que je vais retrouver mes parents, dit-elle, et elle lui raconta d’une voix entrecoupée son singulier entretien avec M. Archineau.

– Mon père doit savoir la date, dit le gendarme ; s’il ne s’en souvient pas, nous chercherons sur les livres de la paroisse où vous avez été baptisée.

Et, ajouta le gendarme, comme il faut que je revienne ce soir, je passerai à Bellombre.

Jeanne s’était bien gardée, on le pense, de parler du fils Archineau et de son crime.

XXXV

M. Archineau était revenu à Bellombre tout ému, tout bouleversé, mais cédant peu à peu et sans y prendre garde à une transformation morale complète.

Jeanne n'était qu'une servante, un pauvre être disgracié, hideux ; mais Jeanne avait une belle âme, et le langage qu'elle avait tenu à M. Archineau en faisait foi. Oubliant la laideur du corps pour ne songer qu'à la noblesse du cœur, M. Archineau eut alors un mouvement d'orgueil par comparaison.

Son fils était ce qu'on appelle un beau gars, bien découplé et haut en couleur ; mais c'était un misérable drôle *capable de tout*, comme il disait, et, depuis dix ans, il le subissait avec une sorte d'effroi.

Eh bien ! voici que tout à coup il retrouvait l'enfant perdu, l'enfant pleuré, l'enfant idolâtré

comme tout ce qu'on n'espère plus revoir ; et son fils alors lui apparaissait plus hideux encore.

– Non, non, disait-il en regagnant Bellombre de son pas alerte, je ne veux pas d'un assassin chez moi, je lui donnerai de l'argent ; quand je mourrai, je ne lui ferai pas tort de sa part, mais il faut qu'il s'en aille, il le faut !...

M. Alfred Archineau n'était pas sorti de sa chambre.

Pourtant, il ne dormait pas.

Un domestique qui couchait dans le voisinage l'avait entendu se plaindre toute la nuit.

Un autre qui l'avait vu rentrer, prétendait qu'il boitait et qu'il était couvert de sang.

La vérité, c'est qu'il avait soutenu une lutte épouvantable avec les deux bassets.

Les chiens l'avaient acculé dans un fourré d'épines, s'étaient jetés sur lui, l'avaient pris à la gorge et aux jambes.

Un des canons de son fusil était encore chargé, et il avait serré le doigt. Par une fatalité inconcevable, le coup avait raté.

Alors il s'était défendu à coups de crosse, à coups de couteau, à coups de pieds, et il était parvenu à tuer un des deux vaillants animaux ; mais l'autre s'était en allé emportant un morceau de son pantalon.

À la douleur physique qu'il éprouvait, il faut ajouter les tortures morales.

Alfred Archineau avait vu tomber Jeanneton sur le coup de fusil qu'il destinait en réalité à Gontran de Castérac, et il avait pris la fuite, persuadé qu'il avait tué la pauvre servante.

Alfred Archineau avait vu se dresser alors dans son imagination la guillotine aux bras rouges, et l'épouvante s'était emparée de lui.

Au moindre bruit il tressaillait ; vingt fois, durant la nuit, il s'était traîné jusqu'à la fenêtre pour voir s'il ne se passait pas quelque chose d'inaccoutumé.

Ses mains, ses jambes n'étaient qu'une plaie, et caché dans son lit, il se demandait comment il expliquerait ces horribles morsures dont il était couvert.

Il était dans cette situation d'épouvante et d'horreur lorsque son père entra brusquement dans sa chambre.

Sa brutalité ordinaire reprit un moment le dessus.

– Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il. Je me suis couché tard, j'ai un grand mal de tête ; laissez-moi dormir !

– Tu ferais mieux de t'habiller, dit le père Archineau.

Le vieillard avait un air mystérieux et narquois en même temps qui acheva de terroriser son fils.

– Et pourquoi donc me lèverais-je ? fit-il.

– Je suis homme de bon conseil, vois-tu, poursuivit le vieillard d'un ton sec. À ta place, je me lèverais... je prendrais un sac d'écus que je vais te donner, je monterais dans la carriole, et je m'en irais à Orléans ou à Arthenay.

– Pourquoi faire ?

– Je prendrais le chemin de fer, je filerais à Paris, et de Paris je m'en irais en Belgique ou en Angleterre.

– Mais... balbutia Alfred Archineau devenu livide.

– À moins, dit le vieillard avec un sourire féroce, que tu ne préfères t'en aller au bagne... et encore, si on ne te condamne pas à mort, tu auras de la chance !...

Alfred Archineau jeta un cri terrible.

– Imbécile ! reprit son père, qui assassine les gens et qui charge son fusil avec la bande imprimée du journal qui porte notre nom en toutes lettres !

Ces paroles furent un coup de massue. Alfred Archineau, en proie à une terreur folle, ne chercha même pas à nier...

Alors son père se leva :

– Allons, dit-il, j'ai eu mes défauts comme un autre, mais je n'ai jamais été ni un assassin ni un voleur, et je ne veux pas que tu sois guillotiné. Fais tes préparatifs ; je vais dire qu'on mette la jument à la carriole.

Et il sortit.

Le bagne ! la guillotine ! le bourreau !...

Alfred Archineau, perdu, fou, stupide, sortit de son lit. Son épouvante était si grande qu'il faillit quitter sa chambre en chemise. Il ne trouvait plus ses habits ; il se cognait à tous les meubles, et un tremblement convulsif parcourait tout son corps.

Tout à coup, il entendit le galop de deux chevaux dans l'avenue.

Il se précipita à la croisée, regarda au travers des persiennes et sentit ses cheveux se hérisser.

Il avait reconnu le tricorne et les buffleteries jaunes de deux gendarmes.

Et Alfred acheva de perdre la tête et crut qu'on venait l'arrêter...

Il n'y a que les criminels endurcis qui osent braver la justice. Le fils Archineau était violent, brutal, astucieux ; il avait payé pour qu'on le débarrassât d'un rival ; mais il n'avait point prémédité le crime dont il s'était rendu lui-même coupable. Il avait obéi à un mouvement de fureur aveugle.

Son père savait tout ! et les gendarmes arrivaient...

Il ne vit et ne comprit que cela...

Il y avait dans sa chambre un bois de cerf fixé au mur qui supportait ses fusils de chasse.

Celui dont il s'était servi la veille était déchargé ; mais il y en avait un autre qui avait ses deux cartouches.

Alfred Archineau s'en empara, l'arma, plaça le canon sous son menton, et, avec son orteil nu, toucha la détente.

Les deux coups partirent en même temps, et Alfred Archineau tomba le crâne fracassé.

Ce n'était pourtant pas pour arrêter le misérable que les deux gendarmes venaient à Bellombre.

Le fils du brigadier Poliveau, en quittant Jeanneton, s'était souvenu que son père lui avait raconté bien des fois qu'il avait déclaré à la mairie de Coursy la singulière trouvaille.

Le fils Poliveau était donc allé à la mairie ; le maître d'école l'avait aidé à compulser les registres, et ils avaient trouvé la déclaration des

deux gendarmes qui portait la date du 22 octobre 1831.

Jeanne était bien l'enfant de la malheureuse Françoise. Et quand, deux heures plus tard, Jeanneton revint à Bellombre, apportant ce lange marqué d'un *F* et d'un *P*, elle trouva le vieil Archineau qui pleurait auprès du cadavre de son fils.

Et le pauvre homme la prit dans ses bras et lui dit :

– Tu es ma fille et mon unique héritière ; désormais Bellombre est à toi !

Épilogue

Six mois se sont écoulés.

Personne dans le pays n'a regretté le fils Archineau, et le père semble avoir supporté ce rude coup avec une certaine vaillance.

On croyait même un moment qu'il ne survivrait guère à son fils ; mais le bonhomme a pris le dessus et paraît se consoler.

On s'inquiétait déjà de savoir à qui irait cette belle fortune lentement amassée, et tous les Archineau de la Beauce et du Loiret avaient pris immédiatement le chemin de Bellombre.

Mais le père Archineau a déclaré qu'il se portait bien, qu'il espérait vivre encore de longs jours, et qu'il avait, du reste, fait son testament.

Par conséquent, il a prié ses parents de ne se point déranger.

Il est deux choses sur lesquelles on a gardé un

profond secret, que personne n'a su, que personne ne saura jamais.

La première, c'est la cause déterminante du suicide d'Alfred Archineau.

C'était un mauvais sujet et un ivrogne. On a dit qu'il avait bu outre mesure, et qu'à la suite d'un refus d'argent formulé par son père il a perdu la tête et s'est tué.

Ni M. Gontran de Castérac ni Jeanneton n'ont jamais raconté son crime dans la forêt.

Personne non plus ne sait que Jeanne est la fille de M. Archineau.

Jeanne n'a point quitté la Fringale ; elle est toujours la servante de M. Durand, et le bonhomme, en apprenant la mort d'Alfred Archineau, a perdu l'espoir de revenir jamais à Bellombre.

Il a même fini par recevoir Gontran de Castérac, et la pensée que sa fille pourrait bien être baronne un jour ne lui déplaît pas.

Mais la baronne, née Héloïse Fougeron, résiste, et le bon curé de Troinon a usé toute son

éloquence en pure perte.

De son côté, Gontran a juré qu'il n'aurait pas d'autre femme que la petite demoiselle.

Jeanne, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, monte dans la tapissière que traîne le petit âne.

Où va-t-elle ?

Pour les gens de la Fringale elle va à Neuville-au-Bois le mardi, à Châteauneuf-sur-Loire le vendredi.

En réalité, elle traverse la forêt et vient à Bellombre.

Son père l'attend, et quand ils sont seuls, dans ce petit pavillon où eut lieu leur première entrevue, le vieil Archineau la prend dans ses bras, la couvre de baisers et pleure en l'appelant sa fille.

Pourquoi donc ne l'a-t-il pas prise avec lui ?

Pourquoi n'a-t-il pas crié bien haut : C'est ma fille ? Rougit-il donc de la pauvre servante ?

Oh ! non certes, et si Jeanne est un pauvre être

disgracié, elle a une si belle âme qu'on doit être fier de dire : C'est mon enfant !

Jeanne l'a voulu ainsi.

Peu à peu, insensiblement, elle a amené le vieillard à partager ce qu'elle appelle *son idée.*

Un matin, Jeanne est allée à la Fougeronne.

M^me^ la baronne de Castérac ne l'avait jamais vue, ne la connaissait pas et ne savait ce que lui voulait cette bossue.

Mais Jeanne a insisté et la baronne a consenti à l'entendre.

Alors la servante lui a dit :

– Madame, je suis la domestique de la Fringale et je viens vous offrir la main de mademoiselle Durand pour votre fils le baron de Castérac.

Dans un premier moment d'indignation, Héloïse Fougeron a voulu jeter la servante à la porte, mais Jeanne a ajouté :

– M^lle^ Durand a cent mille livres de rente !

Or, en ce moment, il s'est passé un fait

étrange. La noble baronne de Castérac s'est retrouvée Fougeronne de la tête aux pieds. Le sang des Fougeron, anciens marchands de vin, a parlé plus haut que la fabuleuse généalogie des Castérac, et la superbe Héloïse a donné une poignée de main à Jeanneton en l'appelant *sa chère amie.*

Le lendemain, le bonhomme Durand a été bien étonné lorsque Jeanne lui a dit :

– Monsieur, Bellombre est à vous ; mon père me l'a donné et je vous le donne. C'est la dot de la petite demoiselle.

Le mariage a eu lieu dans la huitaine.

La petite demoiselle, devenue baronne de Castérac, est installée avec son père et son mari au château de Bellombre ; le bonhomme Archineau les appelle ses enfants ; M. Durand se pince quelquefois pour voir s'il est bien réveillé, et Jeanne est toujours servante.

Cependant elle a consenti à s'asseoir au bas bout de la table de famille, à diriger simplement la maison et à disposer d'une certaine somme sur

les revenus de son père, avec laquelle, la bonne, à qui les enfants jetaient des pierres, soulage les infortunes et adoucit les misères du pays.

Cet ouvrage est le 1175e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.